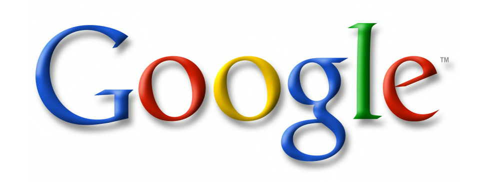



SE TAIRE ET FAIRE







# HISTOIRE DES DEUX VOYAGES

ENTREPRIS

POUR LA DÉCOUVERTE

UN PASSAGE DANS LA MER PACIFIQUE.

# HISTOIRE

# DES DEUX VOYAGES

ENTREPRIS

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS;

L'UN PAR TERRE, DIRIGÉ PAR LE CAPITAINE FRANKLIN;
L'AUTRE PAR MER, SOUS LES ORDRES DU CAPITAINE PARRY,

POUR LA DÉCOUVERTE

D'UN PASSAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE

DANS LA MER PACIFIQUE.

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Avec une Carte des régions polaires, où se trouvent tracées les routes de ces deux voyageurs, et leurs découvertes.

---

PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC FEYDEAU, N° 20.

1824.

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT,

RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, MAISON DE LA REINE BLANCHE.

# INTRODUCTION.

---

Le gouvernement anglais a fait, depuis quelques années, de nouvelles tentatives pour découvrir le passage si long-temps et si inutilement cherché, conduisant de l'Océan Atlantique septentrional à la mer Pacifique du nord.

Le capitaine Ross, parti d'Angleterre avec cette mission, en avril 1818, reconnut les côtes de la baie de Baffin, et justifia la mémoire de ce navigateur des reproches d'inexactitude et même de mensonge qu'on lui avait adressés. Il se présenta devant la plupart des baies ou détroits qui s'y trouvent, il avança même d'une quarantaine de milles dans le détroit de sir John Lancastre; mais, tout à coup, il découvrit des montagnes qui en bloquoient le fond de toutes parts, et auxquelles il

donna le nom de *Croker ;* et quoique personne de son équipage, ni de celui du lieutenant Parry, qui commandait le second bâtiment, ne les eût aperçues, il ordonna le retour en Angleterre.

Le lieutenant Parry, qui depuis ce temps fut élevé au grade de capitaine, partit pour une mission semblable, en mai 1819 (1). Peu effrayé des montagnes *Croker*, il se dirigea directement vers le détroit de sir John Lancastre, y entra hardiment, et elles s'aplanirent devant lui. Il s'avança jusqu'à 113° 48′ de latitude, gagna ainsi pour son équipage la récompense de 5,000 liv. sterl., offerte par le Parlement au premier navire qui atteindrait le 110e degré de longitude, entra dans la mer du Nord, y découvrit des îles nombreuses. Mais, après y avoir passé

(1) La traduction de ce voyage et du précédent, dont le présent ouvrage est en quelque sorte la suite, se trouve chez Gide fils.

un hiver, près de celle qu'il nomma *Melville*, il fit de vains efforts pour pénétrer plus avant au commencement de l'été suivant; il trouva dans les glaces des obstacles invincibles, et fut obligé de revenir en Angleterre, ayant ajouté considérablement à la masse des connaissances géographiques sur la mer du Nord; ayant fait des observations importantes pour les sciences sur la situation du pôle magnétique, et sur la variation de l'aiguille aimantée; et ayant résolu le problème de l'existence du passage tant cherché, quoiqu'il l'eût trouvé impraticable.

Le gouvernement anglais résolut alors de faire partir en même temps deux expéditions tendant au même but; l'une par terre, l'autre par mer.

Le capitaine Franklin fut chargé de la première. Il devait partir des établissemens formés en Amérique par la compagnie de

la baie d'Hudson, se rendre à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, découverte par Hearne, et suivre ensuite les côtes de l'Amérique, en se dirigeant vers l'est; en déterminer la position, en fixant la longitude et la latitude des points les plus remarquables; en dresser la carte; ériger des potaux remarquables dans les endroits dont les vaisseaux ou les chaloupes pourraient approcher, et y laisser toutes les instructions qui pourraient être utiles au capitaine Parry, chargé de la seconde expédition. La compagnie de la baie d'Hudson devait lui faire fournir, par ses établissemens en Amérique, tout ce qui pourrait lui être nécessaire pour son voyage, vivres, guides, interprètes, etc.

Cette expédition tendait évidemment au même but que celle qu'allait faire en même temps le capitaine Parry; car, en suivant les côtes de l'Amérique, depuis la rivière des

plus facilement dans la mer du Nord, et que, d'ailleurs, se trouvant sous une latitude plus tempérée qu'à la hauteur du détroit de Lancastre, il était à présumer que les glaces lui opposeraient moins d'obstacles.

Les instructions que le capitaine Parry reçut de l'Amirauté lui prescrivirent donc, au lieu de remonter la baie de Baffin, d'entrer dans le détroit d'Hudson, de reconnaître la baie de Répulse, ou toute autre ouverture qu'il pourrait trouver en s'attachant à suivre la côte de l'Amérique, lui laissant d'ailleurs pour ses opérations toute la latitude que méritait cet officier distingué. On verra dans la seconde partie de cet ouvrage qu'il s'est acquitté de sa mission comme on devait l'attendre de ses talens reconnus. S'il n'a pas trouvé le passage desiré (et il ne dépendait pas de lui d'en trouver un dans les parages qu'il était chargé

de reconnaître), il a du moins démontré que ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher à en découvrir un; il a rétréci le champ des recherches futures; enfin il a considérablement ajouté aux connaissances géographiques d'une partie presque inconnue du Nouveau-Monde.

Le capitaine Lyon, commandant le second vaisseau destiné à cette expédition, a publié aussi un journal de ce voyage. Ceux qui ont lu la relation intéressante de celui qu'il a fait dans le Fezzan (1), apprendront avec plaisir que nous avons beaucoup profité de son travail pour la rédaction de la seconde partie de l'ouvrage que nous offrons en ce moment au public.

---

(1) La traduction de cet ouvrage a paru à la librairie de Gide fils.

c
c
c
e
n
g
c
c
p
q
q
a
fi
se
en
de

# VOYAGES

# POUR LA DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE DANS LA MER PACIFIQUE.

## PREMIÈRE PARTIE.

### VOYAGE DU CAPITAINE FRANKLIN SUR LES CÔTES SEPTENTRIONALES DE L'AMÉRIQUE.

Le capitaine Franklin s'embarqua à Gravesend le 23 mai 1819, à bord du *Prince de Galles*, bâtiment de commerce appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. Il était accompagné de MM. Hood et Back, lieutenans dans la marine, et bons dessinateurs, et du docteur Richardson, chirurgien attaché aussi à la marine, et qui joignait aux talens de sa profession les connaissances d'un naturaliste. John Hepburn, marin, les suivait en qualité de domestique.

Les vents ayant été contraires, ils n'arrivèrent aux Orcades que le 3 juin, et la même cause les y retint jusqu'au 16. Le capitaine comptait y louer un nombre suffisant de marins habitués à la pêche dans les mers du Nord, pour en former l'équipage de deux barques; mais il n'en put

pour le combattre, le gouvernail était hors de service, et le seul secours que pût recevoir le bâtiment venait d'une barque employée à le touer. Il toucha de nouveau en passant sur une chaîne de rochers cachés sous l'eau; mais ce second choc lui fut plus avantageux que nuisible, car, ayant eu lieu en sens inverse, il replaça le gouvernail. On put donc profiter du peu de vent qu'on avait pour s'éloigner des rochers, mais il cessa au bout de quelques instans; on y fut entraîné de nouveau, et le vaisseau frappa violemment contre une énorme montagne de glace échouée.

Le danger devint alors plus grand que jamais. *Le Prince de Galles* avait à bord un assez grand nombre de passagers; et les femmes et les enfans, courant sur le tillac, l'inquiétude et le désespoir sur leurs visages, malgré les efforts que faisaient les officiers pour les engager à rester sous le pont, gênaient la manœuvre et répandaient la confusion. Ce dernier choc fut terrible; on s'attendait à voir tomber les mâts à chaque instant, et à être brisé contre les rochers. Pour comble de malheur, l'eau entrait rapidement dans le navire, et il fallut travailler à l'instant et sans relâche à toutes les pompes.

En ce moment, le brouillard s'éclaircit pendant quelques instans. On aperçut *l'Eddystone* à quel-

que distance des rochers, toué par ses trois barques; mais *le Wear* avait disparu. On fit des signaux de détresse; le commandant de *l'Eddistone* se rendit sur-le-champ à bord du *Prince de Galles* avec son charpentier et quelques marins; on fit passer à bord du premier de ces navires les enfans et les vieilles femmes, comme mesure de précaution, dans le cas où il faudrait abandonner le dernier, mais on garda les jeunes pour travailler aux pompes.

Le vent augmentant, *l'Eddystone* prit le *Prince de Galles* à la remorque, et l'on ne pensa plus sur ce dernier bâtiment qu'à découvrir les voies d'eau et à les boucher. Mais, en dépit de tous les efforts, l'eau continuait à entrer avec tant d'impétuosisé, que tous ceux qui n'étaient pas occupés à faire jouer les pompes furent obligés de travailler à la vider avec des sceaux.

Pendant la nuit suivante la fatigue obligea à relâcher quelque chose de l'activité de ce travail, et au point du jour il y avait cinq pieds d'eau dans l'archipompe. Tout l'équipage et les passagers se mirent sur-le-champ à la vider, tandis que les charpentiers cherchaient à découvrir les voies d'eau et à y remédier. Ce travail dura toute la journée; et, pendant toute la nuit, il fallut faire jouer les pompes de dix minutes en dix minutes. Mais le lendemain le navire ne faisait plus que très peu

d'eau, et le danger était passé. Il fallut pourtant continuer le travail des pompes pendant tout le reste du voyage. Pendant la journée du 9, on chercha *le Wear*; et, comme on ne put l'apercevoir, on eût de grandes craintes qu'il n'eût péri.

On entra le 11 dans le détroit de Hudson, et le 12 on approcha du rivage autant que le vent le permit, afin de donner aux Esquimaux la facilité d'arriver près du bâtiment pour trafiquer. Leurs cris de joie annoncèrent leur approche avant qu'on pût distinguer leurs canots. A midi, il y en avait déjà une quarantaine, chacun monté seulement par un homme, assemblés autour du navire; et un peu plus tard on en vit arriver de plus grands, contenant les femmes et les enfans.

Ils témoignèrent sur-le-champ le desir de faire des échanges, et y mirent beaucoup d'adresse, ayant soin de ne montrer que peu d'objets à la fois. Ce qu'ils avaient à offrir consistait principalement en huile et en fanons de baleine, en défenses de narwal, en peaux de rennes; ils apportaient aussi des vêtemens faits comme les leurs, et des modèles de leurs canots. Ils recevaient en échange de petites scies, des couteaux, des clous, des bouilloires d'étain, et des aiguilles. Quand l'un d'eux avait terminé un marché, tous les autres poussaient de grands cris, et il léchoit avec empressement l'objet qu'il venait de recevoir. Cette cérémonie

semblait être leur acte de prise de possession, et les aiguilles même la subissaient individuellement l'une après l'autre. Les femmes apportaient des figures d'hommes, de femmes, d'animaux, et d'oiseaux, grossièrement sculptées : la plupart manquaient d'yeux, d'oreilles et de doigts, probablement faute d'outils convenables pour les représenter.

Les scies étaient les objets dont ils faisaient le plus de cas, et les couteaux tenaient le second rang dans leur estime. L'un d'eux obtint un vieux sabre en échange de quelques objets, et l'on crut que ses cris de joie ne cesseraient jamais quand il en eut pris possession en le léchant. On ne pouvait voir sans plaisir l'intérêt général qu'excitait parmi eux chaque acquisition particulière. Aucun d'eux ne montrait le desir d'aller sur les brisées d'un autre; chacun attendait patiemment que celui qui traitait d'un échange eût terminé son marché, pour s'avancer à son tour. Si même on demandait du vaisseau quelque objet qui se trouvait sur un canot placé derrière les autres, ceux qui étaient sur les premiers aidaient à le passer avec la meilleure volonté.

Quand les femmes eurent disposé de tout ce qu'elles avaient apporté, elles commencèrent à demander, et elles le firent avec tant d'adresse

et de persévérance, qu'elles obtinrent des grains de collier, des aiguilles, et d'autres objets à leur usage particulier. Vers le soir, le commandant, voulant se débarrasser de ses hôtes, fit une manœuvre pour s'éloigner du rivage. Aussitôt tous les Esquimaux sautèrent dans leurs canots, et partirent forts satisfaits de leur journée.

Après avoir relâché sur la côte du Labrador pour y prendre de l'eau, on entra dans la baie d'Hudson. *L'Eddystone,* devant se rendre à la factorerie de l'Élan, au sud de la baie, quitta *le Prince de Galles* à la hauteur de l'île de Digger, et le 30 août ce dernier bâtiment arriva au terme de son voyage, à York-Flats, où il eut le plaisir de trouver *le Wear* à l'ancre. M. Williams, gouverneur des postes de la compagnie de la baie d'Hudson, vint recevoir les voyageurs, leur dit qu'il avait été averti de leur prochaine arrivée, et qu'il avait reçu ordre de leur rendre tous les services qui seraient en son pouvoir. Il les emmena à la factorerie d'York, qui est située à sept milles d'York-Flats.

Le capitaine Franklin ne perdit pas de temps pour communiquer au gouverneur et aux officiers au service de la compagnie l'objet de son voyage, et il leur demanda leur avis sur la route qu'il devait suivre pour se rendre à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre. Leur opinion una-

nime fut qu'il devait aller d'abord à Cumberland-House, et suivre ensuite la ligne des postes de la compagnie jusqu'au grand lac de l'Esclave, et il se décida à prendre ce parti.

Le gouverneur lui donna une des plus grandes barques de la compagnie, et, pendant qu'on la radoubait, le capitaine fit tous ses préparatifs pour partir. Mais, au moment du départ, la barque ne put contenir toutes les provisions, et il fut obligé d'en laisser une partie. Le gouverneur lui promit de lui envoyer, la saison suivante, un Esquimau parlant anglais, pour lui servir d'interprète, s'il consentait à l'aller joindre.

Le voyage de la factorerie d'York au lac de l'Esclave se fait sur des rivières communiquant les unes aux autres par le moyen d'un grand nombre de lacs de toute grandeur qui en forment la jonction. La navigation est souvent interrompue par des bas fonds et des cataractes, et alors il faut décharger les barques, et les transporter par terre, ainsi que les marchandises, jusqu'à ce que la rivière redevienne navigable. Quelquefois aussi, quand il faut remonter un courant trop rapide, et que le vent n'est pas favorable, le secours des rames est insuffisant; l'équipage est contraint de descendre sur le rivage, et de tirer les barques avec des cordes. Nous faisons ici cette observation générale pour ne pas être obligé de la ré-

péter chaque fois que le capitaine Franklin rencontra de pareils obstacles, ce qui lui arriva très fréquemment.

Ce fut le 9 septembre qu'il partit de la factorerie d'York, établissement situé sous 57° 00' 03" de latitude, et 92° 26' de longitude. Plusieurs barques de la compagnie étaient parties en même temps que lui pour faire le même voyage; mais elles ne lui furent pas d'une grande utilité. En arrivant le 17 à un petit poste nommé Rock-House, on l'avertit qu'un peu plus haut, sur la rivière de Hill, il trouverait un grand nombre de cataractes, et que le temps qu'il perdrait à faire porter un bagage considérable, l'empêcherait probablement d'arriver à Cumberland-House avant que la gelée rendît la navigation impossible. Il pria les officiers qui commandaient ces barques de prendre une partie de ses provisions, et, ayant essuyé un refus, il fut obligé de laisser en cet endroit seize de ses balles, qu'on lui promit de lui faire passer la saison suivante. La rivière Hill (1) prend son nom d'une montagne d'environ six cents pieds de hauteur, du sommet de laquelle on dit qu'on aperçoit trente-six lacs. Les environs offrent un paysage admirable.

Le 2 octobre, pendant que le capitaine Frank-

(1) *Hill* signifie montagne.

lin, placé sur une pointe de rocher, surveillait son équipage, qui avait à transporter par terre tous les bagages à une distance de plus de six cents toises, il lui arriva un accident qui aurait pu terminer brusquement son voyage. La mousse dont le rocher était couvert se détachant tout à coup sous ses pieds, il fut précipité dans la rivière au-dessous d'une cataracte. La violence du courant l'emporta. La rive, formée par un rocher perpendiculaire, ne lui permettait pas de remonter. Enfin il eut le bonheur de s'accrocher à une branche de saule qui tombait à fleur d'eau, et une barque de la compagnie eut le temps de venir à son secours.

Le lendemain il fut rejoint par le gouverneur Williams, qui était parti de la factorerie d'York le 20 du mois précédent sur un canot indien, pour se rendre à Cumberland-House. M. Williams lui témoigna tous ses regrets qu'il eût été obligé de laisser une partie de son bagage à Rock-House; et lui dit qu'il le lui aurait apporté, s'il lui eût été possible de se procurer un canot assez grand.

Il commença le même jour à descendre l'Echémamis. Cette petite rivière traverse un terrain fort marécageux, et, pendant la sécheresse, son lit ne contient en certains endroits qu'une vase de deux pieds de profondeur. On est dans l'usage alors d'y construire des digues, pour accumu-

ler l'eau de cette rivière, et la rendre navigable au besoin. Comme les castors se chargent d'effectuer parfaitement cette opération, on a cherché à en favoriser la multiplication en cet endroit; mais il est impossible d'empêcher les Indiens de tuer cet animal utile, partout où ils le rencontrent. En ce moment l'eau ne manquait pas : le seul inconvénient qu'éprouvèrent nos voyageurs vint de ce que le lit de cette rivière est si étroit que les branches de saules qui en garnissaient les deux rives, se croisaient sur leurs têtes, et gênaient souvent les rameurs. Dans la soirée, ils trouvèrent le passage barré par une digue nouvellement élevée par des castors. Ils y firent une brêche de largeur suffisante pour y passer, et on les assura que, dans le cours d'une seule nuit, ces animaux industrieux auraient complètement réparé ce dommage.

On entra le 7 dans lec la Ouinipeg, qu'on traversa dans sa partie septentrionale. Les eaux de ce lac sont toujours troubles, de même que celles des rivières qui s'y rendent, et notamment du Saskatchaouan. Une tradition indienne explique ce fait de la manière suivante : Un dieu des Indiens, pour qui ils ont fort peu de vénération, et qui ne se plaît qu'à jouer de mauvais tours aux hommes, se laissa surprendre un jour par une vieille femme qui croyait avoir à s'en plaindre.

Elle appela toutes les femmes de sa tribu pour l'aider à se venger, et elles le couvrirent de tant d'ordures que, lorsqu'il parvint à s'échapper de leurs mains, il lui fallut toutes les eaux du lac pour se nettoyer. C'est depuis ce temps qu'elles sont restées troubles, et qu'on a donné à ce lac le nom de Ouinipeg, qui signifie eau trouble.

Les approches de l'hiver se manifestèrent le 20 par un froid excessif, et le 21 les rames furent tellement incrustées de glace, qu'il était très difficile de s'en servir. Le 23 ils entrèrent dans le lac de l'île du Pin, sur le rivage duquel se trouve Cumberland-House : les bords en étaient déjà couverts de glace, qu'il fallut briser pour arriver au lieu de débarquement.

Il était impossible d'avancer plus loin par eau avant le retour d'une saison moins rigoureuse : en conséquence, les voyageurs acceptèrent l'invitation que leur fit M. Williams de passer l'hiver avec lui à Cumberland-House.

Les compagnies anglaises, connues sous le nom de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest, font toutes deux le commerce de pelleteries dans ces contrées. Leur rivalité à cette époque allait jusqu'à des hostilités ouvertes; mais le capitaine Franklin avait été également recommandé aux chefs des établissemens de ces deux compagnies; et il avait eu soin d'enjoindre à ses compagnons de voyage

de ne prendre aucun parti dans leurs démêlés : il résulta de cette sage politique, qu'il fut aussi bien accueilli des uns que des autres. Cumberland-House appartient à la compagnie de la baie d'Hudson, et celle du Nord-Ouest a un établissement qui en est très voisin ; car ils sont tous deux situés sur un isthme étroit, qui sépare le lac de l'île du Pin du Saskatchaouan. Comme la plupart des factoreries de ce pays, ce sont des maisons construites en bois, et qu'on ne cherche guère à rendre commodes ; elles sont entourées de hautes estacades, et flanquées de bastions de bois. La difficulté de transporter du verre dans l'intérieur fait qu'au lieu de carreaux de vitre on se sert pour les fenêtres d'une sorte de mauvais parchemin que les femmes du pays fabriquent de peau de renne. La terre des environs est fertile, et elle fournirait aisément à la nourriture de presque tous les animaux d'Europe.

Les conversations que le capitaine Franklin eut avec les chefs et les employés de ces deux établissemens, le convainquirent qu'il était nécessaire qu'il se rendît pendant l'hiver dans le département de l'Atapesco, attendu que les chefs des établissemens situés dans les environs de ce lac devaient mieux connaître la nature et les ressources des contrées situées au nord du grand lac de l'Esclave, et que ce n'était que par leur en-

tremise qu'il pouvait se procurer des guides, des chasseurs, et des interprètes. Il résolut donc de s'y rendre avec M. Back et Hepburn, et de laisser M. Hood et le docteur Roberston à Cumberland-House jusqu'au printemps. Il fit part de ses intentions à M. Williams et à M. Conolly, chef de l'établissement de la compagnie du Nord-Ouest sur le lac de l'île du Pin; pria le premier de procurer au docteur Richardson et à M. Hood deux canots, dès que la navigation sur les rivières de l'intérieur serait praticable; recommanda à ceux-ci d'y charger autant de provisions que les canots pourraient en contenir; et partit avec ses deux compagnons le 19 janvier 1820.

Pendant que le capitaine Franklin fait ce voyage, sur lequel nous reviendrons ci-après, nous allons nous occuper des diverses observations que fit le docteur Richardson pendant son séjour à Cumberland-House. Elles offrent trop d'intérêt pour les passer sous silence.

La maison qui porte ce nom fut construite par Hearne un an ou deux après son retour de la rivière des Mines de Cuivre, et depuis ce temps elle a toujours été regardée par la compagnie de la baie d'Hudson comme un poste de la première importance; car, avant cette époque, les naturels portaient leurs pelleteries sur les bords de la baie d'Hudson, ou en disposaient en faveur des Fran-

çais, qui, dès 1697, faisaient des voyages dans ce pays.

Le département de Cumberland-House comprend environ cent cinquante milles d'orient en occident, sur les bords du Saskatchaouan, et à peu près autant du nord au midi, ce qui fait une étendue d'environ vingt mille milles carrés. Il est fréquenté par cent vingt chasseurs indiens tout au plus: la plupart n'ont qu'une femme, et si quelques-uns en ont plusieurs, d'autres n'en ont point; de sorte que le nombre des femmes n'excède guère celui des hommes. Elles se marient fort jeunes, nourrissent leurs enfans plusieurs années; mais, étant exposées constamment à la fatigue et souvent à la famine, il est rare qu'elles aient plus de quatre enfans, plus rare encore qu'une grande moitié de ces enfans arrive à l'âge de puberté. On peut donc calculer que chaque famille est composée de quatre à cinq individus, ce qui porte à environ cinq cents ames le total de la population indienne de ce district. C'en est une bien faible pour une telle étendue de pays; et cependant leur genre de vie les expose à de grandes privations, et la coqueluche et la rougeole font souvent de grands ravages parmi eux.

L'origine des Cris, nom de cette tribu indienne, est enveloppée d'obscurité, comme celle des autres nations américaines. On croit pourtant

que c'est une des branches nombreuses des Indiens Lenapé, et ils étaient connus autrefois des négocians français du Canada, sous le nom de Knistenaux.

Leur caractère national a dû être considérablement modifié par le long commerce qu'ils ont eu avec les Européens : aussi le docteur Richardson annonce-t-il qu'il va les peindre tels qu'ils sont actuellement, et que cette peinture ne doit même s'appliquer qu'à la tribu des Cris qui habite l'arrondissement de Cumberland-House. Il les représente comme une race pleine de légèreté et d'imprévoyance, d'indolence et de vanité, n'ayant pas de grands égards pour la vérité, et cherchant à se vanter en toute occasion. Mais, d'une autre part, ils respectent la propriété des autres, sont hospitaliers et susceptibles d'amitié, traitent leurs femmes avec douceur, et ont un naturel pacifique. Il existe parmi eux de prétendus magiciens, qui, au moyen de quelques tours de passe-passe, se font craindre de leurs concitoyens, et trouvent le secret de vivre à leurs dépens.

Un de ces soi-disant sorciers vint à Cumberland-House dans l'hiver de 1819. Les Cris étaient alors désolés par une maladie épidémique, et plongés dans la plus profonde misère : et cependant cet imposteur continuait à s'engraisser de

leur subsistance. En arrivant il ne manqua pas de faire sonner bien haut son pouvoir surnaturel, et prétendit, entre autres choses, que, si l'on vouloit le mettre pieds et poings liés dans ce qu'il appelait *une maison à conjuration*, il appelleroit à lui deux ou trois esprits familiers qui le délivreroient de ces liens. Quoiqu'il eût déjà donné cette preuve de son savoir-faire à ses concitoyens, on le prit au mot, et on lui promit une capote pour récompense, s'il y réussissait. On lui construisit une maison à conjuration dans la forme ordinaire, c'est-à-dire, en enfonçant dans la terre quatre pieux dont les extrémités supérieures étaient réunies dans un cerceau à la hauteur de sept à huit pieds; on couvrit le tout de peaux d'élans, et on l'y laissa seul, après lui avoir très solidement liés les bras et les jambes.

Les Indiens, qui semblaient avoir quelques doutes du pouvoir des esprits familiers du sorcier, quand ils se trouvaient avoir affaire à des hommes blancs, restèrent rangés autour de la cabane, dans l'attente de l'événement. L'imposteur commença par chanter une sorte d'hymne d'un ton monotone, se taisant et recommençant par intervalle, et ses concitoyens répétant quelquefois son chant après lui. Environ une heure et demie se passa ainsi, au bout de ce temps l'attention des Européens, qui commençaient à s'ennuyer de cette

jonglerie, se ranima quand ils virent la cabane, qui n'avoit guère que deux pieds de largeur s'agiter violemment. Les Indiens se dirent à voix basse qu'un des esprits au moins venait d'arriver. Ce n'était pourtant que le sorcier qui tremblait de froid. Il était entré dans l'arène nu comme la main, et le thermomètre était alors de plusieurs degrés au-dessous de zéro. Il tint pourtant encore bon une demi-heure, après quoi il fut obligé de s'avouer vaincu. Dans les occasions précédentes, il s'était aisément débarrassé des nœuds serrés par ses compatriotes, mais dans celle-ci il avait été garrotté par le gouverneur Williams lui-même, qui était un excellent marin, et ni l'adresse ni la force ne purent lui réussir. Ce défaut de succès lui fit perdre son crédit parmi ses compatriotes, et il ne tarda pas à s'éloigner de l'habitation.

Deux ans auparavant un de ces prétendus sorciers avait payé plus cher sa témérité. Ayant eu une querelle avec un Indien de sa tribu, il l'avait menacé de sa vengeance. Le printemps suivant, l'enfant de l'Indien mourut; le sorcier eut la folie de se vanter d'avoir causé sa mort, et le père au désespoir le tua sur la place d'un coup de fusil.

On pourrait croire que, sous un point de vue moral, les Cris ont dû retirer quelque avantage du long commerce qu'ils ont eu avec les Européens. S'il n'en est rien, ce n'est pas à eux qu'il

faut en adresser le reproche : ils sont susceptibles d'instruction; mais on ne prend aucune peine pour leur en donner. Les blancs trouvent plus facile de descendre aux mœurs et aux coutumes des Indiens, surtout en ce qui concerne les femmes que de les élever jusqu'aux leurs. La conduite des commerçans des deux compagnies anglaises, les uns envers les autres, pendant leur longue rivalité, a été si immorale, qu'il faudrait bien du temps pour effacer la mauvaise impression qu'elle a produite sur l'esprit des Indiens, et leur faire oublier les exemples funestes qui leur ont été donnés.

Et cependant, malgré les nombreuses violations du droit de propriété dont ils ont été témoins, et dont ils n'ont été que trop souvent victimes eux-mêmes, ces sauvages, comme on les nomme, conservent encore de strictes principes de probité. Quand ils arrivent dans quelque établissement européen, on les laisse entrer dans tous les appartemens; des objets de grande valeur pour eux frappent partout leurs yeux, et jamais ils ne se permettent le plus léger larcin. Si on leur achète quelques provisions, qu'on les leur laisse jusqu'à ce qu'on trouve quelque occasion pour les transporter, et que, dans l'intervalle, ils se trouvent eux-mêmes manquer de vivres, ils souffriront la faim plutôt que de toucher à ce qui leur a été confié.

Leur hospitalité est sans bornes. Les infirmes

et les vieillards ont leur part des vivres que se procurent ceux qui sont en état de chasser. Quelque passionnés qu'ils soient pour les liqueurs spiritueuses, ils ne sont heureux qu'autant qu'ils partagent avec leurs compagnons celles qu'ils ont pu obtenir. Il est pourtant possible que l'ostentation ait quelque influence sur cet acte de générosité ; car lorsqu'un Cri a acquis par voie d'échange un baril de rum ou d'eau-de-vie, et qu'il le met à la disposition de ses compagnons, il prend avec eux un air d'importance, devient en quelque sorte le chef de la tribu jusqu'à ce que la liqueur soit épuisée, et se trouve bien payé de de sa libéralité par la déférence qu'on lui témoigne et les éloges qu'on lui donne.

Quelques écrivains ont remarqué que l'amour des femmes est une passion que connaissent peu les aborigènes de l'Amérique. Un fait certain, c'est qu'on ne peut en dire autant des Cris. Ils portent au contraire cette passion trop loin, car il leur arrive souvent de séduire les femmes les uns des autres, et c'est même une des sources les plus fréquentes de leurs querelles, quoique les suites n'en soient pas bien dangereuses. En cas de découverte, la femme en est quitte pour être bien battue par son mari, et son complice échappe pour le moment avec impunité. Mais, à la première occasion, le mari s'avance vers lui d'un air grave,

lui arrache des mains son fusil, ou quelque autre objet de prix, et le brise à ses yeux, sans que le coupable fasse la moindre tentative pour s'y opposer. Cependant l'adultère en lui-même n'est pas regardé comme un crime, pourvu que le mari reçoive une compensation convenable; la femme devient alors un objet de commerce. La chasteté, avant le mariage, ne passe ni pour une obligation ni pour une vertu.

Les femmes, en général, sont bien traitées par leurs maris; elles mangent avec eux, et s'enivrent même comme eux quand l'occasion s'en présente. Il est vrai qu'elles sont chargées de travaux assez pénibles; elles doivent construire la hutte, préparer la nourriture, faire subir aux peaux des animaux les préparations nécessaires pour les vendre ensuite; et dans les voyages elles sont chargées du fardeau le plus lourd. Mais quand cette tâche est au-dessus de leurs forces, les maris ne croient pas au-dessous de leur dignité de les aider.

Les deux sexes ont pour leurs enfans une indulgence portée à l'excès. Jamais le père ne les punit; et si la mère, plus impatiente, donne un coup ou deux à un enfant qui la contrarie, les cris qu'il pousse l'attendrissent bientôt, et ses larmes se mêlent à celles qu'il verse. La présence des enfans n'impose aucune contrainte aux pa-

rens, qui croient qu'ils ne peuvent connaître trop tôt ce qu'ils doivent savoir un jour. Aussi, long-temps avant l'âge de puberté, ils savent tout ce que les Européens tâchent de laisser ignorer aux leurs le plus long-temps possible.

Ils montrent beaucoup de courage pour supporter la faim et tous les inconvéniens qu'entraîne la vie d'une peuplade qui ne vit que du produit de sa chasse ; cependant un accident extraordinaire les décourage tout à coup. C'était jadis une peuplade guerrière, mais ils ont perdu leur ancienne réputation à cet égard.

Quand un Indien prend sa première femme, il va ordinairement demeurer avec son beau-père, et ce n'est que lorsqu'il devient père à son tour qu'il se forme une habitation séparée. S'il en prend une seconde, c'est souvent la sœur de la première, mais celle-ci est la maîtresse de la tente; et elle jouit d'une sorte d'autorité sur les autres, quand il s'en trouve plusieurs. Tant qu'il demeure avec son beau-père, sa belle-mère ne doit ni le regarder ni lui parler, et si elle a quelque chose à lui dire, il est d'étiquette qu'elle lui tourne le dos, et qu'elle lui adresse la parole par l'entremise d'un tiers. Ils en donnent pour raison qu'une femme qui parle à son gendre se rend suspecte d'avoir pour lui une affection criminelle.

Les deux sexes sont presque universellement tatoués. Les femmes se contentent ordinairement d'une ou deux lignes tracées du coin de la bouche jusqu'à l'angle de la mâchoire inférieure. Le mode qu'on emploie pour faire cette opération est trop connu pour le rapporter. La plupart des hommes ont tout le corps couvert de lignes et de figures de différentes sortes. En se soumettant à cette coutume, il paroît qu'ils ont pour but, non de se procurer un ornement, mais de donner une preuve de courage, car l'opération est longue et douloureuse. Un métis à qui le docteur Richardson coupa un bras, lui dit que le tatouage était beaucoup plus pénible, parce qu'il durait plusieurs jours.

Il est difficile de parler de leurs opinions religieuses, parce que c'est un sujet sur lequel ils n'aiment pas à s'expliquer. Ils ont conservé une tradition d'un déluge universel, occasionné, disent-ils, par une tentative faite par les poissons pour noyer Ouésak-Outchakt, espèce de demi-dieu avec lequel ils étaient en querelle. Mais Ouésak-Outchakt construisit un grand radeau, et s'y embarqua avec toute sa famille, et des animaux de toute espèce. Au bout d'un certain temps, il fit partir quelques oiseaux aquatiques, en leur ordonnant de plonger et de lui rapporter de la terre. Mais ils furent tous noyés. Un rat mus-

qué, à qui il donna la même mission, l'exécuta plus heureusement, et avec la petite boule de boue qu'il lui rapporta Onésak-Outchack forma une nouvelle terre. Les aventures amoureuses de ce dieu sont en plus grand nombre que celles de Jupiter, et la manière dont on les raconte ne pourrait plaire à des oreilles délicates.

Ils rendent aussi une sorte de culte à un dieu qu'ils nomment Kepouchikaoune, qu'ils représentent par une figure grossièrement taillée en forme humaine, et souvent même par quelques branches de saule liées ensemble; ils lui font des offrandes d'objets précieux pour eux, un mouchoir de coton, un petit miroir, une casserole de fer blanc, du tabac, et le prient de leur procurer une chasse heureuse; ne manquant pas en même temps de le menacer, s'il ne leur envoie pas beaucoup de gibier, de ne plus rien lui offrir par la suite. Le docteur Richardson fut présent à la cérémonie d'une de ces offrandes, mais il ne dit pas ce que devinrent ensuite les objets offerts, et qui avaient été suspendus au cou de la divinité.

Le docteur eut occasion de demander à un vieil Indien de la peuplade qu'on appelle Pieds-Noirs, ce qu'il croyait que devenaient les hommes après leur mort. Il lui répondit que les ames des defunts avaient à gravir, avec beaucoup de peine, la rampe d'une montagne escarpée; en

arrivant sur le sommet, on se trouvait dans une belle plaine, couverte de tentes toutes neuves, et remplies de gibier de toute espèce : mais ceux qui avaient teint leurs mains du sang de leurs compatriotes en étaient précipités. Les femmes coupables d'infanticide ne pouvaient jamais y parvenir. Les Cris ont à peu près la même idée, si ce n'est que la difficulté du voyage que les ames ont à faire consiste à traverser un fleuve large et rapide, plein d'une eau trouble et infecte, sans autre pont qu'un tronc d'arbre très glissant.

L'habillement des Cris se compose, pour les hommes, d'une couverture jetée sur leurs épaules, d'une espèce de gilet de cuir, et d'une pièce d'étoffe nouée autour de la ceinture. Les femmes y ajoutent un jupon. Les deux sexes portent des espèces de bas ou pantalons fort larges qui descendent jusqu'à la cheville, et remontent à mi-cuisse; ils sont attachés à la ceinture par des courroies. Leurs souliers, ou pour mieux dire, leurs bottines, car on les attache au-dessus de la cheville, sont de peau d'élan; et pendant l'hiver ils s'entourent les pieds de morceaux de vieilles couvertures. Ils aiment beaucoup les vêtemens européens, et c'est presque une honte parmi eux, de ne pas en porter quelqu'un. Au commencement de chaque hiver, on fournit ordinairement à chaque chasseur une grande capote, et

à leurs femmes, soit un schall, soit un jupon de calicot imprimé, soit quelque autre chose peu convenable à leur vie errante, mais qu'elles portent avec grand plaisir pour imiter les femmes d'Europe qu'elles voient dans les établissemens. Tous ces objets sont bientôt dans un état dégoûtant par la coutume qu'elles ont de se frotter de graisse le visage et les cheveux. Elles prétendent que cette couche leur rend la peau moins sensible au froid pendant l'hiver, et écarte les mosquites pendant l'été. Elle rend leur présence fort désagréable à un Européen, surtout quand elles se trouvent dans une tente bien fermée et près d'un bon feu.

La valeur de la peau de castor forme la base de tout le système commercial de ce pays. Trois martres représentent une peau de castor; huit rats musqués, ou un lynx, ont la même valeur; un renard blanc ou une loutre en valent deux; un renard noir et un ours noir, quatre. On apprécie de même les objets venant d'Europe. Un couteau de boucher vaut une peau de castor; une couverture de laine, huit; un fusil, quinze. Au commencement de chaque automne, on donne à crédit aux chasseurs Indiens les vêtemens et les munitions dont ils ont besoin, et ils les paient au printemps sur le produit de leur chasse d'hiver. Les avances qu'on leur fait ainsi

sont proportionnées à leur réputation d'adresse et d'industrie; on donne aux uns la valeur de vingt peaux de castor, tandis qu'on va avec d'autres jusqu'à cent cinquante.

Les Indiens sont en général très exacts à payer les dettes qu'ils contractent ainsi; et s'ils y manquent quelquefois, ce sont les Européens qu'il faut en accuser. Les deux compagnies rivales ont des agens qui sont occupés tout l'hiver à chercher les campemens des chasseurs pour en acheter les peaux des animaux, à mesure qu'ils les tuent. Le pauvre Indien veut d'abord les conserver pour l'établissement qui lui a fait des avances; mais la vue d'un peu de rum lui fait oublier ses bonnes résolutions, et il n'a plus rien à refuser à celui qui lui en a fait gouter.

Les arbres les plus communs dans les environs de Cumberland-House, sont le tremble et le baumier *(populus balsamifera)*. Celui-ci brûle moins bien que le premier. Les Indiens font une décoction de ses boutons résineux, et l'emploient avec succès dans les cas d'aveuglement causé par la neige; mais l'application en est douloureuse pour les yeux. Diverses espèces de pins y croissent aussi. Le larix se trouve sur tous les terreins marécageux, mais il semble toujours dans un état de souffrance. Le bouleau atteint une taille considérable sous cette latitude : il commence à y

devenir rare, attendu la grande quantité qu'on en abat pour faire des traîneaux. L'aune garnit les bords de tous les petits lacs, qui sont en grand nombre dans tout le voisinage; une décoction de l'écorce intérieure est employée par les Indiens en guise d'émétique, et ils en tirent aussi une teinture jaune. Presque toutes les rivières sont bordées de saules de diverses espèces, et le noisetier se rencontre quelquefois dans les bois. L'érable à sucre, l'orme et le frêne croissent au sud du Saskatchaouan, mais cette rivière semble leur limite du côté du nord. On trouve aussi deux espèces de pruniers : l'un, produisant un fruit noir d'un goût très astringent, est un charmant arbrisseau; l'autre, d'une forme moins élégante, donne un fruit d'un rouge brillant et d'un goût fort agréable. Les autres fruits indigènes sont la cornouille, des groseilles de plusieurs espèces, la framboise, la fraise, la mûre de ronce, et plusieurs sortes de fruits sauvages.

Les animaux qu'on chasse pour s'en nourrir sont l'élan, le renne, le buffle, le cerf d'Amérique que les Indiens nomment oaouaskischou, et une espèce d'antilope qui ne s'éloigne guère des plaines arrosées par le Saskatchaouan. Ceux qu'on recherche pour leur fourrure, sont les renards noirs, argentés, bigarrés, roux et bleus; les noirs sont rares et se vendent fort chers : les Indiens pré-

tendent qu'on trouve quelquefois toutes ces variétés dans la même portée. Les autres espèces sont : diverses variétés d'ours ; le loup gris, dont la femelle attire quelquefois les chiens domestiques au mois de mars, quoique, en toute autre saison, il règne entre eux la plus grande antipathie ; le lynx, la martre, et la loutre, qui donne une fourrure beaucoup plus estimée que celle d'Europe.

Les rats musqués se trouvent sur tous les petits lacs. Ils s'y construisent, sur les bords, une habitation de forme conique, d'un mélange de terre et de foin. Ceux qui ont à s'en former une dans une saison plus avancée, la placent sur la glace même, mais ils ont soin d'y entretenir une ouverture, afin de pouvoir plonger dans l'eau pour y chercher les racines dont ils se nourrissent. Dans les hivers très rudes, quand l'eau des petits lacs est gelée jusqu'au fond, et qu'ils ne peuvent se procurer leur nourriture accoutumée, ils se mangent les uns les autres ; ce qui en fait périr un grand nombre.

Le castor est l'animal qui fournit le plus de fourrures dans ces environs. On conte des choses surprenantes de la sagacité avec laquelle il sait adapter aux localités la forme de son habitation et celle des digues qu'il construit. Le docteur Richardson dit qu'il a comparé ce qu'en rapporte M. Cuvier dans son Règne animal avec ce que

lui ont dit les Indiens, et que les deux récits s'accordent parfaitement dans tous les points. On les a vu souvent, au clair de lune, occupés à construire leur habitations, et ils portaient entre leurs dents les pierres, le bois, et les autres matériaux dont ils avaient besoin, en les appuyant sur leur épaule. Après avoir placé convenablement ce qu'ils apportaient, ils se retournaient et y donnaient un coup de queue. Ils en donnent un semblable sur la surface de l'eau, toutes les fois qu'ils vont plonger. Ils placent leurs provisions de bois sous l'eau, en face de leurs habitations. Leur nourriture favorite est l'écorce du tremble, du bouleau et du saule. Ce n'est qu'en cas de nécessité qu'ils touchent à celle du pin. Ils aiment beaucoup les racines du nénuphar à fleurs jaunes (*nymphea lutea*), qui les engraissent considérablement, mais qui donnent un goût rance à leur chair. Dans la saison des amours leur cri ressemble à un gémissement, et celui des mâles est un peu rauque ; mais la voix des jeunes castors ressemble exactement à celle d'un enfant. Un homme qui résidait depuis long-temps dans le pays, vit un jour cinq jeunes castors qui jouaient dans l'eau, sautant de temps en temps sur un tronc d'arbre, et cherchant à se faire tomber les uns les autres. Il s'approcha doucement et se disposa à faire feu sur eux, mais la vue de leurs jeux innocens le fit

songer à ses enfans, et le fusil lui tomba des mains. Peu de commerçans en fourrures auraient éprouvé ce mouvement de sensibilité. Le rat musqué vient fréquemment partager l'habitation du castor; la loutre s'y introduit quelquefois, mais celle-ci paye mal l'hospitalité qu'elle reçoit, car elle finit souvent par dévorer son hôte.

Mais il est temps que nous rejoignions le capitaine Franklin que nous avons laissé partant de Cumberland-House avec MM. Back et Hepburn, le 18 janvier 1820.

L'équipement de ceux qui voyagent pendant l'hiver dans cette contrée, consiste en une grande capote, garnie d'un capuchon dont on se couvre la tête par dessous un bonnet en fourrure, quand il tombe de la neige, afin de l'empêcher de s'insinuer autour du cou; des pantalons de cuir; des bas et des souliers indiens, semblables à ceux dont nous avons déjà donné la description. Par dessus tous ces vêtemens, on porte une couverture appuyée sur les épaules, ou un manteau de fourrure, serré autour du corps par une ceinture à laquelle sont suspendus un sac contenant une boîte à briquet, un couteau, et une hache. Des souliers à neige complètent l'équipement, et en sont une partie importante.

Ces souliers sont formés de deux barres de bois parallèles, attachées aux deux extrémités, et

réunies par d'autres barres transversales. La partie de devant a une légère courbure semblable à celle de la proue d'une barque, et l'intervalle qui sépare les barres est rempli par des courroies entrelacées. La longueur en est de quatre à six pieds, et la largeur de dix-huit à vingt-et un pouces. Chaque soulier pèse environ deux livres : il est difficile de s'en servir dans les broussailles sans tomber, et encore plus difficile de se relever sans aide, quand on a fait une chute.

Tel était donc le costume du capitaine Franklin et de ces deux compagnons en quittant Cumberland-House. Ils avaient en outre deux traîneaux et deux carrioles, avec les atelages de chiens et le nombre de conducteurs nécessaire. Ces traîneaux sont formés de deux ou trois pièces de bois aplaties, dont le bout a une courbure semblable à celle des souliers à neige, et jointes ensemble par d'autres pièces de bois placées en dessus transversalement : elles sont si minces, que lorsque le traîneau est pesamment chargé, on le voit plier suivant les inégalités du terrain sur lequel il passe. Ils ont ordinairement huit à dix pieds de longueur, et sont fort étroits; le bagage y est assujetti par le moyen de courroies attachées de chaque côté. Les carrioles ne sont autre chose que des traîneaux ordinaires, au bout desquels est attachée une espèce de tablier de cuir servant à couvrir la partie

inférieure du corps du voyageur. Ce tablier est peint et orné suivant le goût du propriétaire de l'équipage.

Les provisions nécessaires pour quinze jours ne pouvant tenir sur les deux traîneaux, les voyageurs en firent placer une partie sur les carrioles, et se décidèrent à faire la route à pied. A peine purent-ils y ajouter un petit sextant, et la provision de linge et de vêtemens strictement indispensables : encore les propriétaires des attelages jetaient-ils les hauts cris, prétendant que leurs chiens étaient trop chargés. Le capitaine laissa M. Williams arranger cette affaire ; car il aurait été tenté de donner gain de cause aux réclamans. Un traîneau attelé de trois chiens est ordinairement chargé d'environ trois cents livres au moment du départ ; mais ce fardeau diminue tous les jours par la consommation des vivres. Quand la neige est durcie par la gelée, ou que le chemin est battu, on peut faire quinze milles par jour ; mais, en cas contraire, on voyage moins vite, et on se fatigue davantage.

Chaque soir, en arrivant à l'endroit où l'on compte passer la nuit, on commence par en balayer la neige ; on prépare un bon feu au milieu ; on coupe des branches de pin, si l'on en trouve, pour couvrir le reste du terrain ; et tel est le lit sur lequel on se couche, enveloppé dans sa cou-

verture, et les pieds tournés du côté du feu, sans autre abri que la voûte des cieux, même quand le thermomètre de Fahrenheit est de plusieurs degrés au-dessous de zéro. Ce n'est que lorsque ces préparatifs sont terminés qu'on dételle les chiens, et l'on a soin de suspendre à des arbres toutes les provisions qui pourraient tenter leur appétit. Nos voyageurs reconnurent la nécessité de cette précaution dès la première nuit; car, quoique leurs chiens eussent fait un bon souper la veille, ils trouvèrent le moyen de forcer une caisse de provisions sur lesquels Hepburn avait presque la tête appuyée.

Dans la soirée du 18 le mercure était entièrement descendu dans la boule du thermomètre, et y était gelé. En l'approchant du feu il remonta dans le tube; mais il descendit de nouveau dès qu'on l'en éloigna.

Ils furent rejoints le 20 par un M. Isbester, qui venait aussi de Cumberland-House. C'était un de ces agens chargés de suivre les Indiens dans les bois pendant l'hiver, pour leur acheter les dépouilles des animaux qu'ils tuent. Il allait chercher une troupe de chasseurs dont on n'avait reçu aucune nouvelle depuis le mois d'octobre. Il n'avait d'autre certitude de les trouver que de leur avoir entendu dire qu'ils chasseraient de tel côté; et cependant il était sans inquiétude, et il n'avait pris

des provisions que pour six jours, parce qu'il comptait les rencontrer avant l'expiration de ce terme. Peu de personnes, en ce pays, sont plus exposées que ces agens à souffrir du manque de vivres. Ils ne prennent que les provisions qu'ils jugent nécessaires pour gagner l'endroit où ils croient trouver les Indiens; mais, en y arrivant, il peut se faire que les chasseurs en soient déjà partis, qu'une chute de neige ait effacé les traces de leur marche, ou que les Indiens, n'ayant pas trouvé de gibier, soient eux-mêmes dans la disette. M. Isbester s'était vu dans cette position inquiétante quelques semaines auparavant; il avait passé quatre jours sans nourriture ni pour lui ni pour ses chiens, et il s'était enfin décidé à en tuer un, quand heureusement il aperçut sur la neige des traces qui le conduisirent à un campement d'Indiens.

Le 24, les voyageurs trouvèrent au pied d'un rocher les restes de deux élans à demi dévorés par les loups. On dit que ces animaux voraces, ne pouvant forcer les élans à la course, ont recours à la ruse pour en faire leur proie. Tandis qu'ils paissent dans de grandes plaines bordées par des rochers, les loups se rassemblent en troupe, s'approchent doucement, pour ne pas leur donner l'alarme, et forment un demi-cercle pour leur couper la retraite du côté de la plaine. Quand

ils sont aperçus, ils courent à eux en poussant des hurlemens et en les chassant vers les rochers. Les élans les gravissent avec légèreté; mais leur rapidité est telle que, lorsqu'ils arrivent sur le sommet, les premiers se trouvant pressés par ceux qui les suivent, quelques-uns sont toujours précipités en bas du rocher, et les loups en font leur curée à loisir.

Le 26, ils couchèrent dans un ancien établissement de la compagnie d'Hudson, abandonné depuis long-temps. Ils s'applaudirent d'abord d'avoir trouvé cet abri; mais ils reconnurent ensuite qu'il est moins désagréable de passer la nuit en plein air, que dans une maison déserte depuis nombre d'années, et dans une chambre qui n'a ni porte ni fenêtres.

Le 28, les provisions commencèrent à tirer à leur fin. Celles des conducteurs de traîneaux furent complètement épuisées le 29, et le 30 nos voyageurs partagèrent avec eux le peu qui leur en restait. Les malheureux chiens, qui, depuis deux jours, n'avaient eu pour toute nourriture que quelques morceaux de cuir brûlé, forcèrent pendant la nuit une caisse de thé, dans laquelle leur odorat leur avait appris qu'il se trouvait un morceau de viande qu'on y avait mis par inadvertence.

Enfin, le 31 à midi, le capitaine Franklin et

ses compagnons arrivèrent à un établissement de la compagnie de la baie d'Hudson, nommé Carlton-House; et à trois milles plus loin il en existe un autre, nommé La Montée, appartenant à la compagnie du Nord-Ouest. Ils furent parfaitement accueillis par les chefs de ces deux postes, qui étaient prévenus de leur arrivée, et ils s'y reposèrent quelques jours de leurs fatigues.

Les Indiens qui habitent les environs sont une tribu de Sioux, et parlent un dialecte iroquois. Ils se nomment Eascab, et les Cris, leurs voisins, leur donnent le nom d'Assinipoytuck, c'est-à-dire, pierres; les Anglais leur ont donné celui de Stone, qui signifie la même chose. Ils sont alliés des Cris, et ces deux nations s'unissent souvent pour repousser les peuplades qui demeurent plus loin du côté de l'ouest.

Leur physionomie est prévenante. Ils ont en général de grands yeux pleins d'expression, le nez aquilin, les dents blanches et bien rangées, le front découvert, les os des joues un peu saillans, la peau légèrement cuivrée, les cheveux longs et très noirs, la taille au-dessus de la moyenne, tous les membres bien proportionnés, et un air doux et affable. Leur caractère ne répond pourtant pas à ces traits, car ils sont voleurs, traîtres et perfides. Leur costume est un gilet et des pantalons de peau, sur lesquels ils portent une espèce de

manteau de peau de buffle. Un carquois est attaché à leur épaule gauche, et ils tiennent en main leur arc et leur flèche, afin d'être toujours prêts, soit à attaquer, soit à se défendre. Quelques-uns ont un fusil. Tous portent, attaché à leur ceinture, un sac contenant un briquet, du tabac, une pipe, et leurs autres effets les plus précieux. Les seuls objets qu'ils demandent aux établissemens européens, en échange des vivres et des pelleteries qu'ils leur fournissent, sont des couteaux, du tabac, de la poudre et du plomb, des liqueurs spiritueuses, et des boutons de métal, qu'ils s'attachent aux cheveux en guise d'ornement.

Les Stones volent tout ce dont ils peuvent s'emparer, mais surtout les chevaux. Ils disent que les animaux sont une propriété commune à tous les hommes, et auxquels ont droit tous ceux qui peuvent s'en rendre maîtres. Ils reconnaissent pourtant à ceux qui en sont en possession le droit de chercher à les conserver. Deux ans auparavant, un de leurs partis avait eu l'audace d'enlever quelques chevaux qui paissaient presque à la porte de l'établissement de la compagnie du Nord-Ouest. Ils soutinrent le feu des Européens, le leur rendirent, et réussirent dans leur entreprise. Un homme fut tué de chaque côté. Lorsqu'ils rencontrent des voyageurs hors d'état de leur résister, ils les dépouillent de tous leurs vêtemens, et les

laissent partir nus, quelle que puisse être la rigueur du froid; si l'on fait résistance, ils ajoutent le meurtre au vol. Les voyageurs ont souvent recours à un stratagème pour les tromper. Ils allument un grand feu aux approches de la nuit, le laissent brûler, et vont ensuite camper dans un lieu plus éloigné. Le besoin qu'on a d'eux pour obtenir des provisions, force les Européens à fermer les yeux sur leurs déprédations: aussi les délinquans ne craignent-ils pas d'être découverts, et ils ne rendent jamais ce dont ils se sont une fois emparés, sans recevoir en échange ce qui leur en paraît un équivalent. Quelquefois ils reçoivent avec hospitalité un étranger qui arrive à leurs tentes, ce qui ne les empêche pas d'envoyer en avant quelques-uns des leurs, pour lui dresser une embuscade, et le dépouiller quand il sera parti.

Ils font la guerre presque tous les étés aux Indiens slaves, dont le caractère a beaucoup d'analogie avec le leur, et les deux partis ont quelquefois en campagne trois à quatre cents cavaliers de part et d'autre. Les attaques ne consistent ordinairement qu'en surprises, et les vainqueurs massacrent les vaincus, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils scalpent l'ennemi qu'ils ont tué, et attachent sa chevelure à leurs vêtemens, comme un trophée glorieux.

Les peuplades que les Cris et les Stones ont repoussées à l'ouest sont au nombre de cinq. Chacune a son nom particulier, mais elles sont connues sous la dénomination générale d'Yatchithinyouonc, que les Anglais ont traduite par le mot *Slaves*, c'est-à-dire *Esclaves*, quoique la véritable signification soit *Étrangers*. Elles habitent les environs du fort Auguste.

Pendant son séjour à Carlton-House, le capitaine Franklin assista à une chasse aux buffles par les Cris. Ils entourent les trois quarts d'un espace circulaire, d'environ cinquante toises de diamètre, d'espèces de claies, d'une hauteur et d'une force suffisante pour que les buffles ne puissent ni les renverser ni sauter par dessus. Les claies, qui laissent aux deux extrémités un passage libre pour entrer dans l'enclos, se prolongent à une distance considérable dans la plaine, en suivant deux lignes droites qui s'éloignent graduellement l'une de l'autre en forme d'entonnoir, et qui finissent par laisser entre elles un intervalle de plus d'un quart de mille. Des hommes à cheval parcourent alors toute la plaine, poursuivant les buffles, et tâchant de les faire entrer dans la large avenue formée entre les claies. Quand il s'y en trouve un nombre suffisant, les chasseurs y entrent à leur tour. Les buffles s'enfuient devant eux,

entrent dans l'enclos, et y sont tués à coups de fusil ou de flèches par d'autres Indiens cachés derrière les claies.

Au centre de cet enclos s'élevait un arbre auquel les Indiens avaient attaché des morceaux de chair de buffle et de petites pièces d'étoffe, offrande superstitieuse, par laquelle ils croient s'assurer une chasse heureuse. Quelquefois un homme monté au haut du même arbre chante une prière à l'esprit qui préside en ce lieu, et y reste jusqu'à ce que tous les buffles aient été tués. Cette chasse a beaucoup de rapport avec la manière dont on prend les éléphans dans l'île de Ceylan.

La chasse au buffle se fait encore autrement. Un chasseur bien monté s'avance vers un troupeau de ces animaux, cherche à en séparer un des autres, et le poursuit jusqu'à ce qu'il en soit assez près pour le tirer presque à bout portant. Cette chasse n'est pas sans danger, car il arrive quelquefois que le pied du cheval s'engage dans quelque terrier creusé par les blaireaux, dont il se trouve un grand nombre dans ces environs, et que la monture et le cavalier sont renversés. Souvent aussi le buffle poursuivi devient furieux, et se retourne pour attaquer de front son ennemi. Un chasseur expérimenté ne manque jamais en pareil cas de tourner bride sur-le-champ, et de s'éloigner dans une autre direction.

Quand les buffles sont sur leurs gardes, il est impossible d'en approcher à cheval. Alors le chasseur met pied à terre à quelque distance, et s'avance vers eux en se glissant peu à peu, le ventre sur la neige. S'il croit que ces animaux l'aperçoivent, il s'arrête, et reste immobile jusqu'à ce qu'ils aient les yeux tournés d'un autre côté. Il arrive ainsi jusqu'au milieu du troupeau, et réussit quelquefois à en tuer deux ou trois. Il est aisé de s'imaginer que cette chasse ne peut être fort agréable quand le thermomètre est à 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro (1).

C'est à Carlton-House que commence la grande plaine dont on ne connaît qu'imparfaitement l'étendue, et qui s'étend le long de la branche méridionale du Saskatchaouan, et s'approche des sources du Chissouri et de l'Assinaboine. Les pâturages y sont excellens, et l'on y trouve une grande quantité de gibier. Cependant il y croît très peu de bois, l'eau y est rare, et quand on y rencontre une source, on a quelquefois le désagrément de reconnaître que l'eau en est salée.

On fabrique à Carlton-House et dans les autres postes des environs une grande quantité de *pemmican*, principale provision qu'emportent les voya-

(1) C'est toujours du thermomètre de Fahrenheit qu'il est question dans cet ouvrage.

geurs, parce que c'est celle qui occupe le moins de place. La manière de préparer cet aliment est fort simple. On fait sécher au feu ou au soleil de la chair de buffle, on la réduit ensuite en poudre, et l'on y ajoute un tiers de gras fondu, pour en former une pâte qu'on pétrit comme s'il s'agissait de faire du pain. On la place ensuite dans des sacs de cuir, en ayant soin de la bien presser, et elle se conserve un an, quelquefois même deux, si on la préserve de l'humidité.

Les voyageurs se remirent en marche le 9 février avec leurs traîneaux et leurs carrioles. Ils arrivèrent le 17 à un petit établissement de la compagnie d'Hudson sur les bords du Saskatchaouan et à peu de distance du lac Vert. Ils s'y reposèrent deux jours, et, ayant appris que les provisions seraient probablement rares le printemps suivant dans le départament de l'Atapesco, attendu une maladie épidémique dont les Indiens étaient attaqués, ils chargèrent le chef de leur faire préparer quelques sacs de Pemmican, et le capitaine Franklin écrivit au docteur Richardson et à M. Hood pour qu'ils les prissent en passant.

Ils en partirent le 20, et arrivèrent dans la soirée du 23 au lac de l'Ile à la Crosse, sur les bords duquel chacune des deux compagnies rivales a un établissement. Ce lac prend son nom d'une île située prés des deux forts, où les Indiens se réu-

nissaient autrefois tous les ans, à une époque fixe, pour jouer à la crosse, espèce de jeu de balle, où l'on se sert d'une sorte de raquette dont la forme ressemble à un P. Ce lac produit une grande quantité d'excellens poissons. Les deux établissemens sont fort importans, parce qu'ils servent de point de communication entre tous les autres. Ils sont fréquentés par les Cris et les Tchipiouans. Trois de ces derniers vinrent au fort de la compagnie de la baie d'Hudson pendant le séjour qu'y fit le capitaine Franklin, pour donner avis de la quantité de vivres et de peaux dont ils pouvaient disposer, et indiquer l'endroit où l'on devait les faire prendre; car, depuis la mésintelligence déclarée des deux compagnies, ils ne voulaient plus les y apporter. Le capitaine trouva encore en cet endroit les lettres qu'il avait écrites au mois de novembre précédent aux chefs des établissemens de l'Athapesco, et cette circonstance fit qu'il s'applaudit plus que jamais d'avoir pris le parti de s'y rendre lui-même pendant l'hiver.

Ils ne se remirent en route que le 5 mars, et trouvèrent divers petits établissemens européens où ils ne séjournèrent pas. Le 13, ils eurent à monter une chaîne de hautes montagnes, et en la descendant le 14, la rampe en était si escarpée, qu'il fallut dételer les chiens et tirer les traîneaux à bras d'hommes, de crainte qu'ils ne se brisassent par

une descente trop rapide. Ils rencontrèrent plusieurs partis d'indiens Tchipiouans : ceux qui composaient le premier semblaient dans un état de misère déplorable, ce qui venait de ce qu'ils avaient brisé tout ce qui leur appartenait, coutume qu'ils observent toutes les fois qu'ils perdent un proche parent ; ils briseraient même leurs fusils et leurs arcs, si l'on ne s'empressait de les cacher à leurs yeux, ce qui n'arrive pourtant pas toujours. Aucun d'eux ne put donner le moindre renseignement sur les contrées au-delà du lac Athapesco, qui est le terme de leurs excursions du côté du nord.

Du 19 au 22, ils séjournèrent dans un établissement de la compagnie du Nord-Ouest, nommé la Pierre au Calumet. M. Stuart, qui en était le chef, avait traversé deux fois le continent dans toute sa largeur ; l'expérience lui avait appris de quelle manière on doit voyager dans ces contrées, et il donna au capitaine et à ses compagnons des renseignemens fort utiles. Cependant il n'avait jamais été au nord du grand lac de l'Esclave : il croyait qu'il serait facile de se procurer des guides et des chasseurs parmi les tribus d'Indiens de ce canton, mais qu'on déterminerait bien difficilement quelque Canadien à accompagner les voyageurs plus loin, attendu la frayeur que leur inspirent les Esquimaux. Il se chargea de faire pré-

parer les écorces d'arbres et autres matériaux dont ils auraient besoin, pour se construire des canots le printemps suivant.

Enfin, après quatre autres jours de marche, ils virent le lac d'Athapesco, et arrivèrent le 26 au fort Tchipiouan, appartenant à la compagnie du Nord-Ouest. Ils avaient fait huit cent cinquante-sept milles, depuis leur départ de Cumberland-House. A peu de distance est un établissement de la compagnie de la baie d'Hudson, nommé le fort Wedderburne.

Le premier soin du capitaine Franklin fut de chercher à se procurer tous les renseignemens qui pouvaient lui être utiles pour le reste de son voyage. Il en obtint d'assez satitfaisants d'un métis nommé Beaulieu, au service de la compagnie du Nord-Ouest comme interprète, et qui avait passé toute sa jeunesse avec les Indiens surnommés Côtes-de-Chiens. On reconnut par la suite que tout ce qu'il avait dit sur la route à suivre pour gagner la rivière des Mines de Cuivre, et sur le cours qu'elle suit jusqu'à la mer, était assez exact. Il ajouta que les Indiens cuivrés habitant au nord du grand lac de l'Esclave pourraient donner des informations encore plus étendues.

Tout ce qu'il apprit de ce Beaulieu lui fut confirmé quelques jours après avec encore plus de détails par un vieil Indien nommé Tête-de-La-

pin : il était beau fils de Matonnabie, chef qui avait accompagné M. Hearne dans son voyage au bord de la mer; et il était lui-même du nombre de ceux qui les avaient suivis. Mais il était alors si jeune qu'il ne se rappelait que les principales circonstances de cette expédition. Ce qu'il en dit confirmait pourtant les indices les plus remarquables de la relation de M. Hearne. Il assurait surtout positivement qu'ils étaient arrivés sur le bord de la mer, quoiqu'il convînt que personne n'avait goûté l'eau. De tous ceux qui avaient été de ce voyage, il disait qu'il était le seul qui vécût encore. Le vieillard était jaseur, et il conta une tradition conservée dans sa tribu sur la découverte de la mine de cuivre : nous la donnerons en entier; elle servira du moins à prouver que les peuplades qui habitent les climats glacés de l'Amérique ont leurs contes merveilleux, comme les nations qui habitent le sud-est de l'Asie.

Cette tradition suppose que les Esquimaux habitaient autrefois une terre située vers le nord, et séparée de l'Amérique par la mer. Dans un temps bien reculé, une troupe de ces Esquimaux débarqua sur le rivage occupé par les Indiens, et enleva une jeune femme qu'ils emmenèrent dans leur pays, et dont ils firent leur esclave. Après bien des années de captivité, elle parvint à s'échapper de leurs mains, erra quelque temps

à l'aventure, et se trouva enfin sur le bord de la mer. A la vue de l'Océan, elle sentit s'évanouir tout espoir de jamais regagner son pays; et, s'étant assise, elle se mit à pleurer.

Tandis qu'elle s'affligeait ainsi, un loup s'approcha d'elle, la caressa, et lécha les larmes qui coulaient de ses yeux; il entra ensuite dans la mer : elle vit avec joie que l'eau ne le couvrait pas, et elle eût la hardiesse de le suivre, après avoir pris deux bâtons pour s'appuyer. Elle marcha ainsi deux jours entiers, se reposant de temps en temps sur ses bâtons quand elle était trop fatiguée. Le troisième jour, elle fut alarmée en trouvant l'eau plus profonde; elle continua pourtant à avancer, et sa persévérance fut couronnée de succès, car elle arriva le cinquième jour à sa terre natale.

Dès qu'elle y eut abordé, elle aperçut des traces qui indiquaient le passage d'un troupeau de rennes. S'étant fait une espèce d'arme (la tradition ne dit ni comment ni avec quoi), elle les suivit; et ayant eu le bonheur d'en tuer plusieurs, elle résolut de passer l'hiver en cet endroit, et s'y construisit une hutte à la manière des Esquimaux.

Lorsque le printemps fut arrivé, elle sortit de sa demeure souterraine, car telle est l'idée que les Tchipiouans en ont conçue, et elle aperçut dans le lointain une montagne qui,

frappée par les rayons du soleil, brillait d'une manière qui la surprit. Elle voulut la voir de plus près, et en y arrivant elle la trouva entièrement composé de métal. Elle en détacha plusieurs morceaux, et réfléchit que ce métal pourrait être fort utile à ses compatriotes, si elle venait à bout de les rejoindre. Elle attacha donc à ses vêtemens autant de ce métal qu'elle put en porter, et se dirigeant du côté du midi elle retrouva enfin sa tribu.

Plusieurs jeunes gens, enchantés de cette découverte, partirent sur-le-champ avec elle pour cette montagne, et comme elle en avait bien remarqué la route, elle fut en état de les y conduire. Mais, lorsqu'ils y furent arrivés, ces jeunes gens, égarés par la joie, s'abandonnèrent à leurs passions, et voulurent faire le plus cruel outrage à leur bienfaitrice. Elle résista quelque temps avec succès, et voyant que les forces allaient lui manquer, elle gagna le haut de la montagne en courant. Mais à peine fut-elle arrivée sur le sommet, que la terre s'entr'ouvrit, et engloutit la montagne et la jeune fille. La tradition finit par dire que depuis ce temps on ne trouve plus de cuivre en cet endroit qu'en très petite quantité, à la surface de la terre.

Le capitaine Franklin ne perdit pas un instant pour écrire aux chefs des établissemens situés

dans les environs du grand lac de l'Esclave ; il les avertit de son arrivée prochaine, de l'objet de son voyage, et les invita à lui procurer des guides et des chasseurs, choisis parmi les Indiens cuivrés, pour l'accompagner : deux Canadiens furent chargés de porter ces dépêches.

Les premiers indices du printemps se montrèrent le 10 mai. Les fleurs de l'anémone se développèrent ; les arbres poussèrent leurs premières feuilles ; les mosquites parurent dans les appartemens échauffés. Le lac était pourtant couvert de glace ; mais la pluie qui survint quelques jours après la fondit si rapidement, que le 24 il n'en existait plus aucune trace.

Le capitaine Franklin commença sur-le-champ à faire toutes ses dispositions pour pouvoir partir dès que le docteur Richardson et M. Hood seraient arrivés. Mais la division qui existait entre les deux compagnies lui opposa beaucoup de difficultés, parce qu'il était nécessaire que leurs agens respectifs s'entendissent pour lui fournir les objets indispensables pour son voyage. Enfin il réussit à les réunir sous une tente qu'il fit dresser à égale distance de deux établissemens, et il reçut la promesse que chacun d'eux ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour favoriser son entreprise.

Le 3 juin, M. Smith, un des intéressés dans

la compagnie du Nord-Ouest, arriva du grand lac de l'Esclave, et apporta la nouvelle satisfaisante que le principal chef des Indiens cuivrés consentait à accompagner l'expédition jusqu'à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, avec une partie de sa tribu, à condition que M. Wentzel, employé de la compagnie du Nord-Ouest, viendrait avec eux. Il ne doutait pas qu'ils ne trouvassent assez de gibier pour subsister pendant ce voyage. Cette assurance ranima le courage des Canadiens qui étaient venus avec le capitaine des bords de la baie d'Hudson, et plusieurs d'entre eux parurent disposés à avancer plus loin. Cependant on ne put trouver dans les deux établissemens que six hommes de bonne volonté pour former l'équipage des canots.

Le fort Tchipiouan, situé sous 58° 42′ 38″ de latitude, et 111° 18′ 20″ longitude (1), est un établissement d'une étendue considérable, construit il y a déjà long-temps. Il est placé sur une élévation au nord du lac d'Athapesco, et l'on y a ajouté, il y a environ huit ans, une tour qu'on aperçoit de très loin. Cette addition aux anciens bâtimens fut faite pour surveiller les mouvemens des Indiens, qui avaient dessein, di-

---

(1) Toutes les longitudes sont calculées dans cet ouvrage d'après le méridien de Greenwich.

sait-on, de détruire l'établissement, et d'en massacrer tous les habitans. Ce projet leur avait été suggéré par la prédiction faite par un de leurs sorciers, que d'autres hommes blancs viendraient dans le pays, seraient soumis aux Indiens, et leur apporteraient tout ce dont ils auraient besoin. Il fallait bien se débarrasser de ceux qui y étaient déjà pour faire place aux autres. Ils ne firent pourtant aucunes démonstrations hostiles : ils en furent sans doute détournés, parce qu'ils virent qu'on se tenait sur ses gardes.

Le poisson qu'on pêche dans le lac fait la principale nourriture des Européens qui se trouvent dans ces deux établissemens ; car les Indiens n'y apportent que très peu de vivres, encore n'est-ce guère que de la chair de buffle séchée et déjà réduite en poudre, dont on se sert pour faire du pemmican. On n'en avait alors que cinq cents livres en magasin, tandis que, cinq ans auparavant, on en avait trente mille à la même époque de l'année. On attribuait cette différence à l'indolence qu'avaient contractée les Indiens, depuis que les deux compagnies ne s'occupaient presque plus que des différens survenus entre elles.

Les Tchipiouans n'ont rien d'agréable dans la physionomie, si ce n'est de belles dents et de grands yeux. Ils ont la figure large, les narines très ouvertes, les os des joues fort saillans. Ils

demandent avec importunité tout ce qui leur frappe la vue, et reçoivent d'aussi mauvaise grâce qu'ils donnent. Ils vous arrachent des mains ce que vous leur présentez, et vous jettent avec dédain ce qu'ils vous offrent. Il s'en faut de beaucoup qu'ils exercent sous leurs tentes la même hospitalité que la plupart des autres Indiens du nord de l'Amérique. Un étranger en sort affamé, à moins qu'il ne mette la main au plat sans y être invité. Il est vrai que personne ne l'en empêche, parce qu'il serait au-dessous de la dignité d'un chasseur indien de s'en offenser; mais un air d'humeur annonce que cette liberté n'est pas vue d'un bon œil.

D'une autre part il faut convenir que le vol est extrêmement rare parmi eux; qu'ils sont attachés à leurs parens, et qu'ils ont la plus tendre affection pour leurs enfans. Le docteur Richardson cite à ce sujet une anecdote très curieuse, dont il assure qu'il peut garantir l'authenticité.

« Un jeune Tchipiouan, dit-il, s'était séparé de sa tribu, pour chasser le castor, n'ayant avec lui que sa femme. Elle était alors dans sa première grossesse, et elle mourut trois jours après avoir donné naissance à un fils. Le mari fut inconsolable, et fit serment de ne jamais prendre d'autre femme; mais son affliction fut bientôt absorbée dans les inquiétudes qu'il con-

çut pour son enfant. Pour tâcher de lui conserver la vie, il se chargea de toutes les fonctions attribuées aux mères, quelques dégradantes qu'elles fussent aux yeux d'un Indien. Il le porta sur ses épaules, comme une femme, enveloppé de mousse dans une peau, le nourrit de bouillon qu'il préparait lui-même, et lui appliqua la bouche à son sein pour tâcher d'apaiser ses cris. La force de l'amour paternel produisit en lui un effet presque miraculeux, quoiqu'on en cite quelques exemples. Le lait coula de son sein, et il réussit à nourrir et à élever son fils. Il tint fidèlement son serment de ne jamais prendre une autre femme, et ne quitta jamais son fils; il en fit un excellent chasseur, lui choisit lui-même une femme, et il n'avait pas de plus grand plaisir que de prendre soin de ses petits enfans. Quand sa bru lui représentait que ce n'était pas là une occupation digne d'un homme, il lui répliquait qu'il avait promis au grand maître de la vie de ne jamais être fier comme les autres Indiens, s'il lui plaisait de sauver celle de son fils. Il racontait aussi, comme une preuve de l'intervention de la Providence, que son fils, qu'il était obligé de porter sur son dos quand il chassait, n'avait jamais donné l'alarme à un élan ou à un renne par ses cris, l'enfant étant constamment silencieux dans ces occasions. M. Wentzel avait sou-

vent vu cet Indien, et son sein, à un âge avancé, conservait encore la dimension extraordinaire qu'il avait acquise quand il nourrissait. »

Les Tchipiouans prétendent qu'ils descendent originairement d'un chien. Un de leurs sorciers, aussi fanatique que superstitieux, leur fit de si vives remontrances, il y a quelques années, sur la faute qu'ils commettaient en condamnant à des travaux pénibles des animaux de l'un desquels ils tiraient leur origine, qu'ils résolurent unanimement de ne plus s'en servir; et, quelque singulière que paraisse cette conduite, ils tuèrent tous ceux qu'ils possédaient. Depuis ce temps leurs femmes ont à ajouter à leurs autres travaux celui de tirer les traîneaux.

Un canot que faisait construire le capitaine Franklin fut terminé le 2 juillet. Le mode de cette construction ayant été décrit par Hearne avec beaucoup d'exactitude, dit le capitaine, il est inutile d'entrer dans aucun détail à cet égard. Il se borne à dire qu'il avait trente-deux pieds et demi de longueur, et quatre pieds dix pouces dans sa plus grande largeur. Ces frêles bâtimens d'écorce pèsent environ trois cents livres, et peuvent en porter environ trois mille trois cents. On en fit l'essai sur le lac trois jours après, et il réussit complètement.

Le 13 juillet, le docteur Richardson et M.

Hood arrivèrent de Cumberland-House. Dix Canadiens qui avaient formé l'équipage de leurs canots depuis ce poste, consentirent à accompagner l'expédition, et complétèrent le nombre d'hommes dont le capitaine avait indispensablement besoin. Ils avaient reçu dix sacs de pemmican à l'île de la Crosse; mais huit se trouvèrent moisis et hors de service, et quand ils arrivèrent, il ne leur restait des vivres que pour vingt-quatre heures.

Les mosquites avaient été l'inconvénient le plus sérieux de leur voyage. Ils essayaient de les chasser de dessous leur tente par la fumée de la poudre et du bois : ces insectes disparaissaient quelques momens; mais, dès que la fumée commençait à se dissiper, ils revenaient en foule, et plus acharnées que jamais. Les mosquites d'Amérique ressemblent pour la forme à ceux d'Afrique et d'Europe; mais ils en diffèrent par la taille et sous plusieurs autres rapports. Il y en a de deux espèces; la plus grande, brune; la plus petite, noire; toutes deux également formidables. On ne saurait dire où ils commencent à paraître, car on les trouve partout. Ils se montrent dès les premiers jours du printemps, et le froid les fait périr en septembre. Ils ne se nourrissent que de sang, et ils percent la peau du buffle pour lui en tirer. Si on ne les trouble pas dans leur opération, ils s'en

remplissent au point que leur corps devient un globe transparent. Leur piqûre ne produit pas une enflure comme celle des mosquites d'Afrique, mais elle est infiniment plus douloureuse; et la multiplicité de ces insectes, leurs constantes attaques tous les jours, en font, dit le lieutenant Hood, un fléau plus insupportable que le froid et la faim. Ils rendent le buffle furieux, le chassent dans les plaines, et font enfuir les rennes vers les bords de la mer, d'où ils ne reviennent qu'après la disparition des mosquites.

Aussitôt après l'arrivée de ses deux compagnons, le capitaine Franklin ne songea plus qu'à partir, et il était temps; car le fort Tchipiouan était si mal approvisionné, que quelques bouches de plus y auraient eu bientôt mis la disette. On ne put donc lui fournir de vivres que pour vingt-quatre heures. Il est vrai qu'il avait deux barils de farine, trois caisses de viande conservée fraîche par un procédé particulier, et un peu de chocolat; le tout apporté par lui d'Angleterre, mais qu'il desirait garder pour la fin de son voyage. Tout ce qu'il put obtenir du chef de l'établissement, qui manquait de moyens plutôt que de bonne volonté, consistait en soixante et dix livres d'élan et un peu d'orge. Il était même assez mal pourvu de munitions, objet bien important pour le succès de l'entreprise; il n'avait que peu de rum, et encore moins de ta-

bac, quelque besoin qu'il en eût pour les Indiens: mais il était assez bien muni d'etoffes, de couvertures, et de vêtemens, pour défendre du froid tous ceux qui l'accompagnaient, et faire quelques présens aux naturels du pays.

Les voyageurs s'embarquèrent le 17 juillet sur trois canots, sortirent du lac Athapeseo pour entrer dans la rivière Stoney (Pierreuse), qui, recevant bientôt ensuite celle de la Paix, prend le nom de rivière de l'Esclave, et a trois quarts de mille de largeur. On y jeta les filets; mais on ne réussit à prendre que quatre petites truites; et, dès la seconde journée, il fallut entamer une des caisses de viande conservée, et l'on n'eut pas d'autre ressource jusqu'au 22, jour où l'on eut la bonne fortune de tuer un buffle. Ils avaient passé la veille devant l'embouchure de la rivière Salée. Trois milles plus loin est une plaine, qui s'étend à perte de vue du côté de l'est, et qui se termine, du côté du nord et de l'ouest, par de hautes montagnes, aux pieds desquelles se trouvent plusieurs sources d'eau salée. L'évaporation qui a lieu pendant l'été accumule sur les bords des monceaux de sel cristallisé: nos voyageurs en emplirent plusieurs barils.

Le 24, ils entrèrent dans le grand lac de l'Esclave, et arrivèrent le même jour à un établissement formé par la compagnie du Nord-Ouest dans l'île de l'Élan, qui a environ un mille de diamètre,

et dont le centre s'élève à trois cents pieds au-dessus des eaux du lac. Elle est située sous 61° 11′ 8″ de latitude, et 113° 51′ 37″ de longitude. Les habitans vivent principalement de poisson, dont le lac fournit grande abondance en certaines saisons. Les meilleurs sont la truite et le *poisson inconnu* de Mackensie ; il est de la famille des saumons : les Indiens prétendent qu'il remonte de la mer Arctique ; mais il ne passe jamais les cataractes de la rivière de l'Esclave.

Le capitaine trouva à ce poste une lettre de M. Wentzel, datée du fort de la Providence, établissement situé sur la rive septentrionale du lac. Il y apprit qu'un guide indien l'y attendait, mais que le chef et les chasseurs qui devaient l'accompagner, s'impatientant de ne pas le voir arriver, étaient allés chasser à peu de distanee. On lui procura en cet endroit cinq cent cinquante livres de viande sèche, et, ce qui n'était pas moins précieux, les services d'un interprète, nommé Saint-Germain, qui connaissait la langue des Indiens cuivrés, et qui consentit à l'accompagner.

Le 27, ils passèrent devant les îles des Rennes, et arrivèrent dans la matinée du 28 au fort de la Providence, appartenant à la compagnie du Nord-Ouest. Ils y trouvèrent M. Wentzel, un interprète, nommé Jean-Baptiste Adam, et un guide indien. Le chef et ses chasseurs étaient campés à quelques

milles : on l'avertit de l'arrivée des voyageurs en allumant un feu sur une montagne, et il envoya sur-le-champ un messager pour annoncer qu'il viendrait le lendemain.

Les voyageurs, ayant été informés que les apparences extérieures produisent sur les Indiens des impressions durables, se mirent en grand uniforme, le jour suivant, pour les recevoir, et suspendirent une médaille à leur cou. Vers midi, on aperçut une ligne de canots qui s'avançaient vers le fort, et l'on s'approcha du rivage pour recevoir le chef, qui montait le premier, et qui, étant débarqué, s'avança avec un air de dignité grave. M. Wentzel lui présenta les officiers anglais, et le fit entrer dans le fort avec toute sa suite. Il commença par fumer une pipe qu'on lui présenta, but un verre d'eau et de rum, passa le verre à un de ses compagnons, qui en reçurent chacun autant; et, s'étant ensuite assis par terre, il adressa la parole aux voyageurs.

Il était charmé, leur dit-il, de voir de si grands chefs sur ses terres : sa tribu était pauvre; mais elle aimait les hommes blancs, parce qu'ils en avaient été les bienfaiteurs, et il espérait que leur voyage serait utile aux Indiens. On lui avait dit qu'ils devaient être accompagnés d'un grand chef de la médecine, en état de rendre la vie aux morts, ce qui lui avait fait grand plaisir, dans l'espérance de revoir les parens qu'il avait perdus.

Mais M. Wentzel l'avait détrompé ; et, en abandonnant cet espoir, il lui avait semblé que ses parens lui étaient enlevés une seconde fois. Il demanda ensuite quel était le but de l'expédition.

Le capitaine le lui expliqua de la manière qu'il crut devoir le porter davantage à entrer dans ses vues. Il lui dit que ses compagnons et lui étaient envoyés par le plus grand chef du monde entier, qui était aussi le chef de tous les hommes blancs qui venaient commercer avec eux ; qu'il était l'ami de la paix, et qu'il prenait à cœur les intérêts de toutes les nations ; qu'ayant appris que ses enfans du Nord manquaient de beaucoup de marchandises, à cause de la longueur et de la difficulté de la route, il leur avait donné ordre de tâcher de découvrir un passage par mer par où il pourrait envoyer de grands vaisseaux chargés d'un plus grand nombre de marchandises ; qu'ils n'étaient pas venus pour faire le commerce, mais pour faire des découvertes qui seraient utiles aux Indiens comme aux blancs ; qu'ils avaient été chargés de prendre des renseignemens sur la nature des productions de tous les pays par où ils passeraient, et surtout sur les habitans ; qu'ils demandaient le secours des Indiens pour les guider, et leur procurer des vivres ; que le grand chef leur avait surtout enjoint de recommander aux Indiens de cesser toutes hostilités contre les Esquimaux, qu'il regardait aussi comme ses enfans, de même que tous les hommes ;

et que, s'il s'élevait quelque querelle entre eux pendant le voyage, on en perdrait tout le fruit. Il ajouta que, attendu la grande distance qu'ils avaient parcourue, ils n'avaient guère que les objets indispensables pour le voyage; qu'en conséquence on ne pourrait faire aux Indiens en ce moment que peu de présens; mais qu'à leur retour on leur donnerait du drap, des munitions, du tabac et d'autres objets utiles, et que tout ce qu'ils devaient à la compagnie du Nord-Ouest serait considéré comme payé.

Le chef, qui se nommait Akaitcho (Gros-Pied), l'assura que ses chasseurs et lui le suivraient jusqu'au bout de leur voyage, et qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour lui procurer des vivres. Il convint que sa tribu avait fait la guerre aux Esquimaux; mais il dit que maintenant elle desirait la paix, et qu'elle sentait la nécessité de s'abstenir de toute hostilité contre cette nation. Il ajouta pourtant que les Esquimaux étaient traîtres, et qu'il ne fallait en approcher qu'avec précaution.

Il fut ensuite question de la route qu'on suivrait, et les Indiens en tracèrent une espèce de plan sur les planches avec du charbon. Il s'y trouvait une chaîne de vingt-cinq lacs, presque tous se communiquant par des rivières. Akaitcho en désigna un auprès duquel il conseilla de s'établir pour l'hiver

suivant, attendu qu'il était poissonneux, qu'il y avait beaucoup de bois dans les environs, et que c'était le passage des rennes à l'automne et au printemps. Il présumait qu'on pourrait y arriver en une vingtaine de jours, ce qui fit espérer au capitaine que, s'il pouvait se procurer des provisions, il lui serait possible d'avancer plus loin, et peut-être d'atteindre la mer avant le retour de l'hiver.

Akaitcho et les guides ayant répondu à toutes les questions, et donné toutes les informations qui étaient en leur pouvoir, le capitaine ôta de son cou la médaille qu'il y avait attachée, et la passa à celui du chef. Les autres officiers présentèrent la leur au frère aîné d'Akaitcho et aux deux guides; et le capitaine leur dit que ces marques de distinction leur étaient données comme des preuves d'amitié et des gages de la sincérité des promesses qui leur avaient été faites. Un tel présent, reçu devant tous les chasseurs, les mit au comble de la joie; mais ils en modérèrent l'expression, pour conserver l'air de dignité que des chefs indiens prennent toujours dans une conférence.

Akaitcho, pendant cette entrevue, montra une intelligence et une pénétration qui donnèrent de lui une opinion très favorable. Il demanda des nouvelles des vaisseaux partis avec le capitaine

Parry, dont il avait entendu parler, et fit plusieurs autres questions très sensées, auxquelles on eut soin de répondre avec vérité; car, quand un Indien reconnaît une fois qu'on lui a fait un mensonge, sa confiance est irrévocablement perdue.

On fit présent à chacun des Indiens qui devaient accompagner les voyageurs, c'est-à-dire, Akaitcho, deux guides et sept chasseurs, d'un fusil, d'un couteau, d'une couverture, et de quelques autres objets qui pouvaient leur être utiles. Le lendemain on les régala d'une danse exécutée par les Canadiens; mais, pendant qu'ils s'amusaient de ce spectacle, le feu prit par accident à une des trois tentes des voyageurs, et la consuma entièrement. Heureusement, Hepburn, qui y était endormi, s'éveilla assez à temps pour jeter dehors un petit baril de poudre qui s'y trouvait. Comme on craignait que les Indiens ne regardassent cet accident comme un fâcheux présage, on eut soin de faire recommencer la danse, afin de leur prouver que les voyageurs n'y attachaient aucune importance.

Le fort de la Providence est situé sous 62° 17′ 19″ de latitude, et 114° 9′ 28″ de longitude. C'est le dernier établissement européen de ce côté; mais la compagnie du Nord-Ouest en a encore

deux autres situés plus au Nord, sur la rivière de Mackensie : il est fréquenté par les Indiens Cuivrés et les Côtes-de-Chien.

Le 1er août, on fit partir d'avance les Indiens, en leur recommandant d'attendre les voyageurs à l'embouchure de la rivière du Couteau Jaune. On avait pris cette précaution pour pouvoir faire en leur absence l'emballage des marchandises et approvisionnemens, attendu qu'ils ne peuvent rien voir sans le demander. Les bagages consistaient en ce qui suit : deux barils de poudre, cent quarante livres de balles, chevrotines et petit plomb, quatre fusils de chasse, quelques fusils de commerce, huit pistolets; une caisse de couteaux de différentes tailles, de hâches, de ciseaux et de clous; quelques pièces de drap; des couvertures, des aiguilles, des petits miroirs, des grains à collier, et neuf filets à pêcher, à mailles de différente largeur. Quant à leurs provisions, elles étaient fort minces, deux barils de farine, deux cent langues de renne enfumées, une petite quantité de chair d'élan séchée, une caisse de viande conservée, et quelques livres de thé et de chocolat. Le tout pouvant à peine fournir à la consommation de dix jours.

L'expédition, en partant du fort de la Providence, était composée de trente-deux personnes. Les

quatre officiers et le marin anglais, que nos lecteurs connaissent déjà ; M. Wentzel, employé de la compagnie du Nord-Ouest ; trois interprètes, Saint-Germain, Adam et Boisbrulé ; seize Canadiens, Pelletier, Crédit, Salomon, Benoît, Perrault, Samandré, Beauparlant, Fontano, Belanger, Gagné, Dumas, Forcier, Vaillant, Parent, Belleau, et Cournoyer ; trois femmes de trois de ces Canadiens, qu'on avait prises pour faire au besoin des souliers et des vêtemens aux voyageurs ; et trois enfans appartenant à deux de ces femmes. Nous avons donné tous leurs noms, parce qu'il sera question de la plupart d'entre eux dans la suite de cette narration.

Le capitaine Franklin s'embarqua sur le lac, le 2 août, après midi, sur quatre canots, dont un petit destiné aux femmes et aux enfans. Ils campèrent la nuit sur le rivage à huit milles du fort de la Providence, au fond d'une baie, à l'ouest de laquelle il s'en trouve une très profonde qui reçoit les eaux d'une rivière communiquant avec le grand lac Martin. Les rives orientales du grand lac de l'Esclave ne sont connues que très imparfaitement ; aucun Européen ne les a visitées, et ce qu'en disent les Indiens est si incertain et si contradictoire, qu'il est impossible d'en évaluer l'étendue dans cette direction. Les observations

faites par nos voyageurs prouvent que la largeur du lac, entre l'île Stoney (Pierreuse) et la rive septentrionale, a soixante milles de moins que ne lui en donne la carte d'Arrowsmith.

Le 3 août, ils trouvèrent au rendez-vous indiqué, non seulement Akaitcho et ses chasseurs, mais toutes leurs familles, et plusieurs autres Indiens qui comptaient les accompagner jusqu'à quelque distance dans l'intérieur; de sorte qu'ils se trouvèrent entourés d'une petite floute de dix-sept canots indiens. Ils entraient alors dans une contrée qu'aucun Européen n'avait jamais visitée, car ils ne suivaient pas la même route que M. Hearne. Pendant les premiers jours, Akaitcho, assis gravement dans son canot, laissait ramer un jeune Indien Côte-de-Chien, qu'il avait fait esclave dans une de ses excursions; mais quand il eut fait connaissance plus intime avec ses compagnons de voyage, il rabattit enfin de sa dignité, se mit à ramer comme les autres, et ne dédaigna même pas de porter lui-même son canot, quand les circonstances l'exigeaient.

Tous les soirs, quand les tentes étaient dressées, les officiers veillaient à tour de rôle pendant toute la nuit, établissant une sorte de quart, comme sur un navire. Ils continuèrent cette précaution pendant tout le voyage, tant pour se garantir de toute surprise par quelque tribu étrangère, que pour

prouver aux Indiens qui les accompagnaient, qu'ils étaient toujours sur leurs gardes. Akaitcho, à qui rien n'échappait, s'en aperçut, et leur dit qu'avec eux il dormirait sans crainte au milieu des Esquimaux, parce qu'il était sûr qu'ils ne se laisseraient jamais surprendre.

Dès le 5, toutes les provisions de langues fumées et de viande séchée étaient épuisées, et il ne restait plus que la caisse de viande conservée. D'après l'avis d'Akaitcho, on délivra des munitions aux chasseurs, et il leur ordonna de chercher du gibier, et d'en rapporter le plus promptement possible. On lui donnait tous les jours sa ration de vivres comme aux officiers, marque d'égards que M. Wentzel avait dit lui être due en sa qualité de chef. La plupart des Indiens qui suivaient volontairement l'expédition, commençant aussi à manquer de subsistances, partirent pour en aller chercher, et le 9 il n'en restait plus.

La fatigue faisait paraître encore plus pénible le manque de vivres, car il n'y avait pas de jour où l'on ne fût obligé de porter les canots et leur chargement à une distance plus ou moins longue, pour éviter quelque cataracte; et il fallait pourtant économiser le peu de ressources qu'on avait encore, de crainte de s'en trouver tout-à-fait dépourvu. Tous les soirs on allumait un grand feu sur une hauteur, pour faire connaître aux chasseurs l'en-

droit où se trouvaient les voyageurs. On jetait les filets dans tous les lacs qu'on rencontrait ; mais on n'y prenait que peu de poisson, et une fois même on n'en prit pas un seul. Ce ne fut que le 11, qu'on fit une pêche assez heureuse, dans le lac de la Carpe, pour fournir deux repas à toute la troupe.

Le 13, les Canadiens, qui murmuraient depuis plusieurs jours de la diète à laquelle ils étaient soumis, laissèrent éclater hautement leur mécontentement, et déclarèrent que, s'ils n'étaient pas mieux nourris, ils n'iraient pas plus loin. Cet acte d'insubordination venait d'autant plus mal à propos qu'on venait d'apercevoir un feu allumé sur des montagnes éloignées, signal par lequel les chasseurs devaient annoncer qu'ils avaient tué du gibier. Il ne fallait donc qu'un peu de patience pour être sûr d'avoir des provisions ; mais ils ne songeaient pas au lendemain, et pour les satisfaire il aurait fallu épuiser en un jour le peu de ressources qui restaient. Le capitaine Franklin, sentant la nécessité d'établir une discipline rigoureuse au commencement d'un voyage où l'on pouvait avoir à supporter bien d'autres privations, leur parla avec sévérité, menaça de la plus sévère punition quiconque refuserait de marcher, et réussit à leur imposer. Dans la soirée, quatre des chasseurs arrivèrent, chargés de deux rennes qu'ils

avaient tués. Ce secours arrivé fort à propos apaisa tous les murmures, et comme on ne manqua plus de vivres pendant le reste du voyage qu'on fit cette année, ils ne se renouvelèrent pas.

Plusieurs rennes furent encore tués les jours suivans, et le 16 on en tua dix-sept. On fit alors une halte d'un jour, pour donner aux femmes le temps d'en faire sécher la chair au feu, afin qu'elle pût se conserver; et comme on avait alors assez de provisions pour pouvoir arriver au lac Winter (lac d'Hiver), Akaitcho proposa de se rendre d'avance en cet endroit, avec ses chasseurs, pour y préparer de nouvelles provisions, demandant en même temps à s'absenter ensuite dix jours pour procurer des vêtemens d'hiver à sa famille, la peau du renne n'étant plus propre à cet usage après le mois de septembre. Cette demande était trop juste pour qu'on pût la lui refuser; mais on lui dit que Saint-Germain l'accompagnerait, pour que son absence ne se prolongeât pas davantage.

Le 19, on arriva dans le lac que les Indiens avaient désigné comme offrant une situation convenable pour y former un établissement d'hiver, et qu'on nomma pour cette raison le lac Winter. On reconnut bientôt qu'ils ne s'étaient pas trompés: il s'y trouvait des arbres en grand nombre, notamment des pins, dont quelques-uns s'élevaient à trente et quarante pieds, et en avaient

deux de diamètre près de la racine. Une élévation à peu de distance du lac offrait une position agréable pour y construire une maison, et commandait sur tous les environs : on était alors à cinq cent cinquante-trois milles du fort de Tchipiouan....

En attendant le retour des chasseurs, les Canadiens abattirent des arbres et commencèrent à bâtir une maison; mais Akaitcho ne revint que le 25, et il n'apportait pour toutes provisions que quinze rennes. Le capitaine l'attendait avec impatience, car il avait dessein d'avancer cette année au moins jusqu'à la rivière des Mines de Cuivre, même jusqu'à la mer, si la chose était possible, sauf à revenir à la maison qu'on travaillait à construire, si les circonstances l'exigeaient. Mais quand il lui eut fait part de ce projet, par l'entremise de M. Wentzel, qui lui servait d'interprète, Akaitcho se montra peu disposé à l'accueillir.

Il lui représenta sur-le-champ que cette tentative serait téméraire et dangereuse. Le temps était froid, les feuilles tombaient, des troupes d'oies avaient déjà passé pour se rendre du côté du sud; l'hiver allait commencer. Il regardait un tel voyage comme devant coûter la vie à tous ceux qui l'entreprendraient, et par conséquent ni lui ni ses chasseurs n'accompagneraient plus loin les voyageurs cette année. Pendant onze jours

de marche on ne trouverait pas de bois; on ne pourrait donc avoir de feu, car la mousse serait trop humide pour qu'elle brûlât, attendu la pluie qui était tombée depuis quelques jours. Il fallait quarante jours pour arriver sur le bord de la mer; il en fallait six pour gagner la rivière des Mines de Cuivre; et avant un mois on serait arrêté par les glaces. Enfin on manquerait de vivres, les rennes ayant déjà quitté les bords de la rivière.

Le capitaine lui répliqua que l'hiver ne paraissoit pas aussi prochain qu'il le croyait; que, si la saison devenait trop rigoureuse, on reviendrait au lac d'Hiver; enfin, qu'en y laissant une partie des bagages, on pourrait marcher à plus grandes journées.

Akaitcho parut mécontent qu'on insistât, et répondit avec quelque chaleur: « Je vous ai dit tout ce qui est nécessaire pour vous dissuader d'une entreprise dans laquelle il paraît que vous voulez sacrifier votre vie et celle des Indiens qui pourraient vous accompagner; si vous y persistez, je vous donnerai quelques-uns de mes jeunes gens pour vous guider, pour qu'il ne soit pas dit que je vous laisse périr seuls, après vous avoir amenés jusqu'ici; car, du moment qu'ils seront embarqués dans vos canots, mes parens et moi nous les pleurerons comme s'ils étaient déjà morts. »

Rien ne put ébranler sa détermination; et il

était vrai que la température de l'air et l'état du ciel avaient considérablement changé depuis quelques jours, et annonçaient l'approche de l'hiver. Le capitaine, après s'être consulté avec ses officiers, renonça donc à son projet, et résolut de se borner à envoyer MM. Black et Hood sur un léger canot, pour s'assurer à quelle distance était la rivière des Mines de Cuivre, quelle en était la grandeur, et quelles étaient les productions et la nature du pays qu'elle traversait. Akaitcho se montra satisfait de ce nouveau projet, et dit que deux de ses chasseurs leur serviraient de guides, et leur procureraient des vivres. Ils se mirent en route le 29, avec des provisions pour huit jours, et Akaitcho partit le même jour avec ses Indiens, laissant avec le capitaine deux chasseurs Indiens, et le vieux Keskarrah et sa famille.

Au bout de quelques jours, et tandis que les Canadiens travaillaient à construire la maison, le capitaine Franklin se décida à faire lui-même une excursion vers la rivière des Mines de Cuivre, et, laissant à M. Wentzel le soin de surveiller les ouvriers, il partit avec le docteur Richardson le 9 septembre, ayant Keskarrah pour guide, et accompagnés d'Hepburn et de Samandré pour porter une tente et le peu d'ustensiles et de provisions dont il était possible de se charger. Le 11, ils arrivèrent sur les bords d'un grand lac, connu sous

le nom de Lac de la Pointe, et dont ils rencontrèrent encore le lendemain un autre bras, sur les bords duquel ils trouvèrent de nombreuses troupes d'oies sauvages dont ils eurent le bonheur de tuer quelques-unes. Pendant toute la journée du 12 il avait tombé de la neige; elle redoubla le 13, et le temps se refroidit considérablement : après avoir aperçu dans le lointain, du sommet d'une hauteur, la rivière qu'ils cherchaient, le mauvais temps les détermina à retourner au fort l'Entreprise, car tel était le nom qu'on avait déjà donné à la maison qu'on bâtissait.

Quand ils y arrivèrent, MM. Black et Hood y étaient déjà de retour. Après avoir passé le petit lac de Maron, ils étaient arrivés à la partie du lac de la Pointe que traverse la rivière des Mines de Cuivre. Ils avaient côtoyé ce lac jusqu'à une assez grande distance, pour voir s'il n'avait pas quelque embranchement qui se rapprochât du fort l'Entreprise, ce qui aurait facilité le transport des bagages; et, s'étant assuré du contraire, ils avaient aussi pris le parti d'y retourner.

Ce ne fut que le 6 octobre que la maison fut terminée. C'était un bâtiment tout en bois, de cinquante pieds de long sur vingt-quatre de large, divisé en cinq pièces, une cuisine, trois chambres à coucher, et un autre appartement auquel on donnera le nom de salon, de salle à manger, ou

d'antichambre, comme on le jugera cenvenable. Les planchers étaient formés de planches grossièrement équarries à la hâche. Les fenêtres étaient garnies de parchemin de peau de rennes, qui ne laissait entrer qu'un demi-jour; et les murs, construits de troncs d'arbres, étaient recrépis d'argile, qui formait aussi la couverture de la maison, et qu'on ne pouvait employer qu'en la pétrissant dans l'eau chaude, tant le froid était déjà rigoureux. La gelée ne tarda pas à y faire quantité de fentes et crevasses qui donnaient passage à tous les vents; mais, au total, c'était une habitation fort préférable à une tente; car on n'avait pas oublié d'y pratiquer de spacieuses cheminées en argile. On finit même par y ajouter peu à peu des tables, des chaises et des bois de lit. . . . . . . . .

Dès la fin de septembre les rennes arrivèrent en troupes nombreuses dans les environs, se disposant à gagner les bois où ils passent l'hiver. Dans la matinée du 10 octobre, le capitaine Franklin évalue à plus de deux mille le nombre de ceux qu'il vit pendant une courte promenade. Leurs troupes sont plus ou moins considérables, quelquefois de dix à douze, souvent de cent et plus. On en tua beaucoup, et l'on se procura ainsi d'utiles provisions pour l'hiver. Il existe certains endroits, parfaitement connus des Indiens, par où ces animaux ne manquent jamais de passer dans

leurs migrations ; et l'on a aussi remarqué qu'ils voyagent toujours contre le vent. Ce passage de rennes dura jusqu'à la mi-octobre.

Le 18, MM. Back et Wentzel, accompagnés de Beauparlant, de Bélanger, de deux Indiens, et de leurs femmes, repartirent pour le fort de la Providence, afin d'obtenir, des établissemens situés sur le grand lac de l'Esclave, les moyens nécessaires pour se remettre en route l'été suivant; notamment des munitions, que la chasse des rennes avait beaucoup diminuées. M. Back devait même aller jusqu'au fort Tchipiouan, s'il le jugeait nécessaire.

Pendant ce temps on construisait deux autres bâtimens devant servir, l'un de magasin ; l'autre de logement pour les Canadiens. Tous deux étaient situés à peu de distance du premier. Le dernier avait trente-quatre pieds sur dix-huit, et était divisé en deux appartemens.

Akaitcho et ses compagnons revinrent le 26, et leur retour si prompt ne fut pas un grand sujet de joie pour nos voyageurs; car ils n'apportaient pas de vivres, et il fallait les nourrir. Ils offraient d'aller chasser, mais il restait si peu de munitions qu'on ne pouvait leur en donner; et, quoiqu'il arrive souvent aux Indiens, en pareil cas, de prendre des rennes au lacet, ou de vivre du produit de leur pêche, ils ne paraissaient nullement dis-

posés à le faire, et préféraient s'abandonner à leur goût naturel pour l'oisiveté tant qu'il resterait quelques provisions.

On pêchait pourtant tous les jours dans le lac d'Hiver, où l'on prenait en assez grande abondance une espèce de poisson blanc, pesant de deux à trois livres, des saumons, des brochets, des carpes, et des truites, mais en moindre quantité. Mais le 5 novembre il fallut y renoncer, attendu la rigueur du froid. Les poissons se gelaient aussitôt qu'on les tirait du filet, et, au bout de quelques instans, ils devenaient une masse de glace. Si, en cet état, on les exposait devant le feu, ils recouvraient la vie et le mouvement. Une carpe, entre autres, ayant été gelée de cette manière pendant trente-six heures, sauta encore avec force après quelques minutes d'exposition près du feu.

Belanger arriva le 25, apportant des nouvelles de M. Back, et elles n'étaient pas aussi satisfaisantes qu'on devait s'y attendre. La moitié des approvisionnemens qu'on avait fait partir pour l'expédition de la factorerie d'York était restée en chemin par suite de la mésintelligence qui régnait entre les deux compagnies. C'était un incident très fâcheux ; mais on eut la consolation d'apprendre que deux interprètes esquimaux étaient arrivés au grand lac de l'Esclave. Le 28, on fit partir pour le fort de la Providence Saint-Germain,

huit Canadiens et quatre chasseurs indiens, pour en rapporter les objets qui étaient destinés à l'expédition ; et le capitaine Franklin envoya à M. Back des lettres pour les chefs des établissemens de l'île de l'Élan, du fort Tchipiouan, et de l'Athapesco, pour en solliciter des secours.

On parvint enfin à faire comprendre aux Indiens que la résidence de quarante personnes, en y comprenant les femmes et les enfans, près du fort l'Entreprise, finirait par y mettre la famine, et ils partirent le 10 décembre. Akaitcho y laissa pourtant sa vieille mère et deux femmes pour en prendre soin, priant le capitaine, si elle venait à mourir en son absence, de la faire enterrer à quelque distance de la maison, afin que rien ne lui rappelât sa perte quand il reviendrait.

Keskarrah, un des Indiens qui servaient de guides, resta aussi avec sa femme et sa fille. Il était trop vieux pour chasser, et sa femme avait un ulcère au visage qui lui avait déjà rongé une partie du nez. Il fit, à cette époque, une offrande aux esprits de l'eau, dont il croyait que la colère avait occasionné cette maladie. Elle consistait en un petit couteau, un peu de tabac, et quelques autres objets de même valeur, qu'il lia ensemble, et qu'il jeta ensuite dans la rivière en prononçant une longue prière. Il paraît pourtant que ce n'était pas avec pleine et entière confiance qu'il faisait

ce sacrifice ; car il prenait aussi tous les jours les avis du docteur Richardson. Sa fille passait pour une beauté dans sa tribu. Son portrait, fait par M. Hood, ne donne pourtant pas une idée très avantageuse de ses charmes. Sa mère n'était nullement satisfaite de voir peindre sa fille. Elle craignait, disait-elle, que le grand chef d'Angleterre n'en devînt amoureux en voyant son portrait, et ne l'envoyât chercher. La jeune fille était inaccessible à une pareille crainte. Quoiqu'elle n'eût pas encore seize ans accomplis, elle avait déjà appartenu à deux maris, et aurait probablement été femme de plusieurs autres, si la maladie de sa mère ne l'eût forcée à rester près d'elle.

Pendant le cours de ce mois, le thermomètre descendit jusqu'à cinquante-sept degrés au-dessous de zéro. Les arbres étaient gelés jusqu'au centre ; les haches qu'on employait pour les couper se brisaient, et c'était avec la plus grande difficulté qu'on pouvait se procurer du bois pour faire du feu. Le temps fut moins froid en janvier ; le thermomètre ne descendit pas plus bas que vingt degrés au-dessous de zéro. Il y eut quelques brouillards, et les Indiens déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu un hiver aussi chaud.

Le 15, il arriva du fort de la Providence deux barils de rum, un baril de poudre, soixante livres de balles, et une petite quantité de tabac et de

vêtemens. Le rum était gelé, et quand on l'eut dégelé au feu, il prenait la consistance de sirop, en tombant dans le vase dans lequel on le tirait. M. Wentzel arriva le 27 avec les deux interprètes esquimaux, dont les noms barbares avaient été changés en ceux d'Auguste et de Junius. Auguste parlait anglais très passablement. Il annonça que M. Back était parti pour le fort Tchipiouan, afin d'y solliciter de nouveaux secours que les établissemens sur le grand lac de l'Esclave n'étaient pas en état de fournir. Une partie des munitions fut envoyée à Akaitcho, et il en fit bon usage; car nos voyageurs ne tardèrent pas à recevoir de lui plusieurs rennes. La crainte de manquer de provisions décida pourtant le capitaine à diminuer, en février, la ration journalière des vivres, qui, de huit livres, fut réduite à cinq.

Le 17 mars, M. Back arriva du fort Tchipiouan, après avoir souffert beaucoup de la neige, et quelquefois même du manque de vivres. Il n'avait réussi qu'à moitié dans sa mission, n'ayant pu se procurer qu'une partie des approvisionnemens qui auraient été nécessaires à l'expédition.

Le 29 du même mois, Akaitcho vint au fort l'Entreprise. Il promit d'accompagner l'expédition jusqu'à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, et même jusqu'à une certaine dis-

tance le long de la côte, si l'on ne rencontrait pas d'Esquimaux, ou qu'ils fussent dans des dispositions pacifiques; il dit qu'il allait s'occuper avec ses chasseurs de faire des provisions pour le voyage; il pria le capitaine, si l'on rencontrait en chemin des Indiens Côtes-de-Chien, de faire tous ses efforts pour établir une bonne intelligence entre les deux tribus. Il repartit le 31.

Le mois d'avril et une partie de celui de mai se passèrent en alternatives d'annonces du printemps et de retours du froid. La végétation commençait à faire quelques progrès, quoique la terre fût encore uniformément gelée à la surface. Les Indiens ne fournissant que très peu de provisions, on fut obligé d'avoir recours à quelques sacs de viande séchée et réduite en poudre, qu'on avait espéré pouvoir conserver pour le voyage.

Le 21 mai, Akaitcho arriva avec ses Indiens. On le reçut au bruit d'une décharge de mousquetterie, et on lui offrit un présent qui pouvait passer pour considérable, dans l'état de dénuement où se trouvaient les voyageurs. Mais Akaitcho semblait tout-à-fait changé. Il fit de nouvelles questions sur le but du voyage, se plaignit qu'on ne lui avait pas témoigné les attentions que méritait un chef tel que lui, exprima des doutes qu'on exécutât les promesses qu'on lui

avait faites, et refusa d'accepter les présens, comme étant insuffisans. On lui représenta qu'il avait été averti que les voyageurs ne pouvaient se charger d'un bagage assez volumineux pour faire des présens pendant le voyage; qu'il avait reçu des preuves de l'exactitude avec laquelle les promesses qui lui avaient été faites seraient exécutées, puisque ses dettes et celles de ses Indiens envers la compagnie du Nord-Ouest avaient été annulées en considération des services qu'ils devaient rendre à l'expédition. Tout fut inutile, et dans une autre conférence qui eut lieu trois jours après, et pendant laquelle on lui offrit encore les mêmes présens, il dit qu'il y avait trop peu de choses pour qu'il pût en faire la distribution à son peuple, et que ceux qui avaient dessein d'accompagner les hommes blancs jusqu'à la mer pouvaient les prendre, si bon leur semblait. C'était un discours imprudent, car les guides et la plupart des chasseurs Indiens s'avancèrent sur-le-champ pour en recevoir leur part; et leur bonne volonté rassura le capitaine sur les suites de la mauvaise humeur du chef.

Ce fut probablement cette circonstance qui fit faire de nouvelles réflexions à Akaitcho; car, le 28, il se montra avec un visage plus épanoui, s'excusa sur ce qu'en sa qualité de chef il était obligé de demander pour toute sa tribu, mais

ajouta qu'il voyait que le capitaine était de bonne foi, et qu'il ne pouvait donner que ce qu'il avait offert ; qu'en conséquence, il l'accompagnerait, et partirait pour la rivière dès que la saison le permettrait. Il finit par accepter les présens qui lui avaient été destinés personnellement.

Il usa pourtant d'une supercherie dans la soirée pour s'assurer si le capitaine n'avait véritablement pas d'autres marchandises. Il lui dit qu'il venait d'arriver dans son camp deux Indiens qui avaient à disposer d'une certaine quantité de viande séchée réduite en poudre; mais le capitaine lui répondit que, quelque besoin qu'il eût de vivres, il n'avait rien à leur offrir en échange ; il ne pouvait que leur donner un bon sur la compagnie du Nord-Ouest pour telles marchandises qu'ils desireraient, ce qui, après quelque discussion, fut accepté.

La concorde étant rétablie, on s'occupa à mettre les canots en état, et il fut décidé que l'avant-garde partirait le 4 juin. Akaitcho dit qu'il y joindrait deux chasseurs, et demanda que le grand chef de médecine, comme il appelait le docteur Richardson, l'accompagnât lui-même quand il partirait ensuite avec sa troupe. Le docteur avait obtenu une grande confiance de tous ces Indiens, qui avaient remarqué qu'ils avaient perdu l'année précédente un grand nombre de

leurs compagnons, tandis que celle-ci pas un seul n'était mort. Ils furent donc fort contrariés en apprenant que le docteur était du nombre de ceux qui devaient partir les premiers ; mais il les consola en leur disant qu'il resterait près du lac de la Pointe jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde, et que, si quelqu'un d'eux était malade, il pourrait venir l'y consulter.

Le docteur Richardson partit donc le 4, dans la matinée, accompagné de vingt-trois personnes, tant Canadiens qu'Indiens, dont trois femmes ; tous portant une partie du bagage sur leur dos, ou le traînant sur des traîneaux. Akaitcho partit le même jour avec sa troupe, dans les meilleures dispositions, et ne doutant pas qu'il ne trouvât assez de gibier pour fournir des vivres à tous les voyageurs.

Il fallut attendre le retour des compagnons du docteur Richardson, afin d'effectuer le transport du reste du bagage, et surtout celui des trois canots, qui exigeaient chacun quatre hommes, aidés par deux chiens, pour les traîner sur la neige ou sur la glace. Le capitaine ne put donc partir du fort l'Entreprise que le 14, et ils ne rejoignirent que le 21 le docteur, qui était campé sous une tente sur les bords du lac de la Pointe, dans la partie où la rivière des Mines de Cuivre le traverse. Akaitcho et ses chasseurs y

étaient aussi campés. Ils avaient employé toutes les munitions qui leur avaient été données, et n'avaient pas apporté une seule pièce de gibier; tandis que le docteur avec les deux chasseurs qu'il avait avec lui, avait déjà amassé plus de deux cents livres de chair de rennes. Le capitaine fit de vifs reproches à Akaitcho, qui avoua qu'il avait donné presque toutes les munitions à ceux de ses compagnons qui avaient accompagné les femmes, et qui promit de mieux se conduire à l'avenir.

Le lac de la Pointe était encore couvert d'une croûte de glace de six à sept pieds d'épaisseur, qui commençait à peine à vouloir se détacher sur les bords; et, au total la végétation en cet endroit paraissait plus en retard de trois semaines que dans les environs du fort l'Entreprise. On aurait perdu un temps précieux, si l'on avait voulu attendre la fonte de cette masse de glace; on résolut donc d'en traverser la surface pour aller joindre la rivière des Mines de Cuivre, ce qui devint si fatigant, qu'on fut obligé d'abandonner un des canots. Malheureusement les guides se trompèrent de route, et l'on ne trouva qu'un petit ruisseau à l'endroit où l'on espérait rencontrer la rivière. Il fallut regagner les bords du lac, dont la glace, en certains endroits, craquait alors sous les pieds; et, après avoir gravi le haut

d'une montagne, on la découvrit coulant aux pieds d'un rocher.

Les voyageurs s'embarquèrent le 2 juillet, sur la rivière des Mines de cuivre. Elle a en cet endroit environ cent toises de largeur sur dix pieds de profondeur, et le cours en est fort rapide. Elle y offre une vue pittoresque; les montagnes, qui s'abaissent par une pente douce jusqu'au bord de l'eau, sont couvertes de bois, et les rochers mêmes sont ornés de lichens de différentes espèces. Les Indiens disent que les environs de la rivière de Mackensie sont absolument semblables, sous le même parallèle; mais que plus à l'est toute la contrée est aride et sauvage.

Pendant tout ce temps ils avaient vécu, partie de quelques rennes tués par les chasseurs, partie aux dépens de leur provision de viande sèche; mais, le 4 juillet, Akaitcho et ses compagnons rencontrèrent une troupe de bœufs musqués dont ils eurent le bonheur d'en tuer huit, ce qui rétablit l'abondance pour quelques jours.

Les bœufs musqués vivent en troupes, comme les buffles. Pendant l'hiver, ils se retirent dans les bois, mais l'été ils s'avancent dans les plaines et sur les bords des rivières. Ils s'effraient moins facilement que les autres animaux sauvages, et il n'est pas très difficile d'en approcher, quand on a soin d'avancer contre le vent. Quand plusieurs per-

sonnes approchent assez près d'un troupeau pour pouvoir faire feu en même temps de différens côtés, ces animaux, au lieu de se séparer pour prendre la fuite, se réunissent tous ensemble, et l'on en tue ordinairement plusieurs. Mais si la blessure n'est pas mortelle, ils deviennent furieux, poursuivent le chasseur, et il faut autant d'adresse que d'agilité pour leur échapper. Leurs cornes formidables leur servent de défense contre les loups et les ours, et, suivant les Indiens, ils sortent souvent victorieux de ces combats. Leur nourriture est la même que celle du renne, et le pied de ces deux animaux se ressemble tellement, qu'il faut l'œil d'un chasseur expérimenté pour en distinguer les traces. Le plus gros de ceux qu'on avait tués en cette occasion ne pesait pas plus de trois cents livres, et sa chair avait une odeur de musc fort désagréable. On en tua deux autres dans la soirée; et comme on avait alors plus de viande fraîche qu'on ne pouvait en consommer, on fit halte le lendemain pour en faire sécher une partie.

Ils campèrent le 6, au pied d'une chaîne de hautes montagnes de douze à quinze cents pieds d'élévation, qu'ils prirent pour une continuation des montagnes pierreuses qu'Hearne avait traversées dans son voyage. Dans le cours de cette journée, ils trouvèrent plusieurs plantes en pleine fleur.

Le lendemain, ils eurent la bonne fortune de rencontrer un petit parti d'Indiens Cuivrés, conduits par un chef subalterne, qu'ils connaissaient déjà et qui se nommait l'Hameçon. Celui-ci leur offrit sur-le-champ toutes les provisions qu'il avait, quelques langues de rennes, de la viande séchée, et de quoi faire trois sacs et demi de pemmican; disant que ses compagnons et lui subsisteraient aisément du produit de leur pêche, jusqu'à ce qu'ils eussent tué quelque gibier. Le capitaine leur fit présent de munitions suffisantes pour tirer chacun quinze coups, et leur paya leur provisions en un bon pour recevoir des marchandises au fort de la Providence. L'Hameçon, sur la demande du capitaine Franklin, lui promit même de rester à l'orient du lac de l'Ours, jusqu'au mois de novembre suivant, et de lui préparer de nouvelles provisions pour son retour.

Étant alors sur la rivière des Mines de Cuivre, le capitaine pensa qu'un seul guide lui suffirait; mais aucun des deux ne voulut renoncer à l'honneur d'accompagner l'expédition jusqu'à la mer. Un jeune chasseur fut d'un avis différent, car il préféra rester avec le vieux Keskarrah, ou pour mieux dire avec sa séduisante fille.

De là jusqu'à la mer, on trouva la rivière pleine de bas fonds et de cataractes qui obligeaient fré-

quemment à porter les canots et les bagages, ce qui fit éprouver beaucoup de fatigue et de perte de temps.

Le 10, on passa à douze milles des montagnes de cuivre, qui ont été visitées par Hearne. On y envoya les chasseurs, qui tuèrent trois bœufs musqués; et le lendemain, le capitaine alla y faire une excursion avec ses officiers, quelques Canadiens, et tous les Indiens qui étaient avec lui. Cette chaîne est à l'ouest de la rivière, et s'étend d'ouest nord-ouest en est sud-est. L'uniformité des montagnes est interrompue par d'étroites vallées, arrosées par de petits ruisseaux. On n'y trouva que peu de minéral natif, et c'était dans les vallées, parmi les pierres; car c'était là que les guides engageaient à en chercher. Ils dirent qu'on avait trouvé de gros fragmens de cuivre à deux journées plus loin au nord-ouest, et que les Esquimaux y venaient pour s'en procurer. Il paraît que les Indiens se contentaient de déterrer les morceaux qu'ils voyaient briller à la surface, et qu'ils n'avaient jamais pensé à découvrir une veine et à la suivre. Et depuis qu'ils peuvent se procurer du fer des Européens, ils ont cessé d'attacher du prix au cuivre; et ils ne connaissent même pas les endroits où ce métal se trouve en plus grande abondance. Les difficultés qu'offre la navigation de la rivière, et le manque de bois dans



les environs, ne permettraient pas de former en cet endroit un établissement pour l'exploitation de ces mines, même en supposant qu'elles en valussent la peine.

Du haut de ces montagnes, la vue s'étendait à une grande distance. On n'apercevait que deux ou trois petits lacs; on ne voyait plus qu'un très petit nombre d'arbres, et seulement sur les bords de la rivière; toutes les montagnes étaient arides, et le sommet en était encore couvert de neige.

Le 12, on entra dans le canton fréquenté par les Esquimaux; on remarqua même des traces d'un de leurs anciens campemens, et l'on vit que ce qui restait des troncs des arbres qu'ils avaient abattus, portait les marques des haches de pierre dont ils se servent. Pour n'avoir pas de surprise à craindre, Akaitcho proposa d'envoyer en avant deux de ses chasseurs qui avaient une excellente vue, et qui étaient habitués à remplir les fonctions d'éclaireurs; mais on préféra de charger de ce service les deux interprètes esquimaux, Auguste et Junius, qui montraient la meilleure volonté. Ils partirent le 13, couverts de vêtemens esquimaux, qu'on leur avait faits dans ce dessein au fort l'Entreprise, ayant chacun deux pistolets, et munis de grains de colliers, de petits miroirs, et d'autres bagatelles, pour en faire présent à leurs concitoyens.

On s'était arrêté pour attendre leur retour; mais

la nuit se passa sans qu'ils revinssent, et l'on commença à avoir des inquiétudes pour eux. Le lendemain matin, on résolut d'avancer pour savoir ce qu'ils étaient devenus; et le capitaine, craignant que la haine des Esquimaux contre les Indiens ne donnât lieu à quelque catastrophe, engagea ceux-ci à rester en arrière, ce qui amena une discussion qui dura jusqu'à onze heures du matin. Akaitcho soutint que les deux interprètes avaient été tués, et que les Esquimaux étaient en embuscade dans les environs. « Vous êtes assez forts pour résister à une attaque, dit-il au capitaine Franklin; mais, quand vous nous aurez quitté, ma troupe est trop faible pour faire résistance. Ou nous marcherons en avant avec vous, ou nous retournerons en arrière pour regagner la contrée où nous vivons ordinairement. » Enfin, mais à condition que M. Wentzel resterait avec eux, ils promirent de ne point passer une chaîne de montagnes qu'on avait en vue, sans en avoir reçu l'ordre du capitaine.

Dans la soirée, on rencontra Junius, qui venait annoncer que son compagnon et lui avaient trouvé quatre tentes d'Esquimaux près d'une cataracte, qu'on reconnut pour être celle que M. Hearne a décrite. Les Esquimaux dormaient quand ils étaient arrivés; mais ils s'étaient éveillés sur-le-champ, et Auguste avait eu une conversation avec eux. Il leur avait dit qu'il était avec des hommes blancs, qui

leur feraient des présens utiles; mais cette nouvelle avait paru les alarmer. Auguste était resté avec eux pour tâcher de les rassurer, et Junius était revenu pour prendre des provisions, les Esquimaux n'en ayant pas à leur donner. On le fit repartir avec Hepburn dès qu'il eut pris quelques heures de repos.

A dix heures du soir, on eut le désagrément de voir arriver les Indiens, et M. Wentzel, qui n'avait pu réussir à les retenir. Akaitcho donna pour excuse qu'il desirait que le capitaine Franklin l'assurât de nouveau qu'il tâcherait d'établir une paix durable entre sa tribu et les Esquimaux; et le capitaine lui fit observer que, pour qu'il pût le faire, il était nécessaire que les Indiens ne se montrassent que lorsqu'il aurait obtenu la confiance et l'amitié de leurs ennemis.

Après le souper, le docteur Richardson monta sur une haute montagne située à trois milles de l'endroit où l'on était campé, et du sommet de laquelle il vit la mer pour la première fois: elle paraissait couverte de glace. Un grand promontoire qui s'avançait au nord-est reçut le nom de cap Hearne. Le docteur vit le soleil se coucher quelques minutes avant minuit, et, avant qu'il fût de retour sous sa tente, les premiers rayons de cet astre, reparaissant à l'horizon, doraient déjà le haut des montagnes.

En se remettant en route le 15, ce ne fut pas sans peine qu'on détermina les Indiens à rester en arrière. On retrouva Hepburn près de la cataracte, et bientôt après Auguste et Junius. Ils avaient décidé un des Esquimaux à les accompagner; mais, ayant aperçu plusieurs des voyageurs sur le haut d'une montagne, la frayeur l'avait saisi, et il s'était enfui. Ces Esquimaux, au nombre de huit, dont quatre femmes, avaient montré des dispositions très pacifiques. On arriva bientôt à l'endroit où ils avaient campé : ils y avaient abandonné leurs canots et une partie du peu d'ustensiles qu'ils possédaient. Le capitaine Franklin y fit laisser quelques outils de fer, pour leur prouver, s'ils revenaient, qu'on n'avait envers eux que des intentions amicales.

A peu de distance, on trouva un assez grand nombre d'ossemens humains, et quelques crânes offrant encore des marques de violence, et, malgré la différence de la latitude et de la longitude indiquées par M. Hearne, on ne douta pas que ce ne fût l'endroit où les Tchipiouans qui l'accompagnaient avaient commis l'horrible massacre des Esquimaux dont il a donné les détails; toutes les localités se rapportaient parfaitement à la description qu'il en a faite.

A compter de ce jour, on ne vit plus d'autres arbres que quelques saules nains, et en fort petit nombre; mais la terre était couverte d'herbes et

d'arbrisseaux de toute espèce, et elle semblait plus fertile que la contrée habitée par les Indiens cuivrés.

Dans la matinée du 16, on chargea trois hommes de remonter le long de la rivière, et de chercher du bois sec, pour en garnir les filets en place de liége. On envoya Adam avertir Akaitcho que les Esquimaux avaient pris la fuite, et l'on se disposa à s'embarquer pour avancer vers la mer ; mais, à l'instant où on lançait un canot à l'eau, Adam arriva hors d'haleine pour annoncer qu'un parti d'Esquimaux poursuivait les trois hommes qui étaient en avant. Il ne fut plus question de s'embarquer, et le capitaine partit sur-le-champ avec quelques-uns de ses compagnons pour leur porter du secours.

Ils les rencontrèrent à peu de distance, revenant à pas lents, et fort tranquillement. Ils s'étaient trouvés tout à coup, et sans y songer, près d'un parti d'Esquimaux, composé de six hommes, de femmes et d'enfans, et ayant un grand nombre de chiens, qui portaient leur bagage. Les femmes s'étaient cachées dès qu'elles les avaient aperçus ; mais les hommes s'étaient avancés vers eux, et, s'arrêtant à une vingtaine de pas, s'étaient mis à danser, levant les mains en l'air, et poussant de grands cris, démonstrations qui étaient probablement amicales. Cependant, aucun des deux partis ne se souciant

de s'approcher de l'autre, les Esquimaux s'étaient retirés derrière une montagne.

Le capitaine s'avança du même côté, dans l'espoir de les joindre; et, après avoir marché quelque temps, les aboiemens de quelques chiens le dirigèrent vers un fragment de rocher, derrière lequel s'était caché un vieil Esquimau, qui n'avait pu fuir avec les autres. Auguste, qui marcha quelques pas en avant, s'approcha de lui; mais le vieillard, croyant sa mort certaine, et ne voulant pas mourir sans vengeance, lui porta un coup de javeline que son ennemi supposé para aisément. Auguste lui adressa la parole en sa langue, l'assura que ceux qu'il voyait étaient des amis, et confirma cette assurance en lui donnant quelques outils de fer.

Les craintes du vieillard s'étant calmées, il devint plus communicatif, et ne témoigna nulle frayeur quand le capitaine Franklin et le docteur Richardson s'approchèrent de lui. Sa tribu, composée de huit hommes et de leurs familles, était venue dans ces environs pour chasser, et s'en retournait alors dans le lieu qu'elle habitait ordinairement, près d'une rivière se rendant à la mer, plus à l'ouest. Il se nommait Terreganœuk (le renard blanc). Aux questions qu'on lui fit, il répondit qu'il y avait beaucoup de rennes le long des côtes, et de bœufs musqués dans le voisinage des rivières, pendant l'été; qu'on trouvait beaucoup de poissons à l'embou-

chure des rivières; que les veaux marins étaient en grand nombre; mais qu'on ne voyait jamais de baleines. Il ne connaissait nullement les côtes du côté de l'orient.

Quand il recevait un présent, il le mettait d'abord sur son épaule droite, puis sur la gauche; et, quand il voulait exprimer une grande satisfaction, il le frottait sur sa tête. Il attachait le plus grand prix aux instrumens de fer, et surtout aux haches.

Terreganœuk proposa alors d'aller à l'endroit où il avait laissé son bagage; et, comme on vit qu'il était trop infirme pour pouvoir marcher sans bâton, Auguste lui offrit son bras, ce qu'il accepta. En arrivant près de son trésor, il distribua à chacun, en signe d'amitié, un morceau de viande séchée, qu'il fallut manger sur-le-champ, pour preuve d'intentions amicales, quoiqu'elle fût fort avancée. Le capitaine l'informa qu'il avait besoin de provisions. Il répondit qu'il en avait caché une grande quantité dans les environs, et qu'il les lui donnerait. Le capitaine lui ayant dit ensuite qu'il était accompagné de quelques Indiens cuivrés qui desiraient conclure une paix durable entre leurs tribus et celles des Esquimaux, le vieillard dit que sa nation y serait très disposée; et l'on fit partir Adam pour aller en donner avis à Akaitcho. Le capitaine, en le quittant, laissa avec lui Auguste et Junius, pour qu'ils travaillassent avec Terrega-

nœuk à décider les compagnons de celui-ci à avoir une conférence avec les Indiens.

Akaitcho arriva dans la soirée. Il avait vu lui-même les Esquimaux, et en avait été aperçu. Les deux partis s'étaient considérés de loin, sans se permettre aucun signe d'hostilité; mais, se défiant les uns des autres, on ne s'était pas approché.

Le 17, Junius et Auguste ne revenant pas, et les Esquimaux ne paraissant point, le capitaine fit partir, à deux heures après midi, M. Hood et quelques Canadiens, pour savoir ce qu'ils étaient devenus, et pour rapporter les provisions que Terreganœuk avait promises. M. Hood revint à minuit. Il avait trouvé Junius et Auguste avec le vieil Esquimau et sa femme; mais celle-ci avait annoncé que leurs compagnons étaient allés rejoindre une autre tribu d'Esquimaux qui étaient à pêcher dans une rivière à l'ouest. Terreganœuk avait indiqué à M. Hood l'endroit où il avait déposé ses provisions; mais elles s'étaient trouvées dans un tel état de putréfaction, qu'il n'avait pas cru devoir s'en charger.

Dans l'après midi un autre parti d'Esquimaux, au nombre de neuf, se montra sur la droite de la rivière. Ils prirent la fuite dès qu'ils aperçurent les tentes des voyageurs; mais leur vue n'en effraya pas moins les Indiens, qui s'imaginèrent que tout le pays était couvert de détachemens d'Esquimaux qui leur couperaient la retraite. Ils ré-

solurent donc de partir le lendemain. Il fut impossible au capitaine Franklin de déterminer deux chasseurs à rester avec lui, et il eut même beaucoup de peine à obtenir d'Akaitcho la promesse qu'il attendrait M. Wentzel aux Montagnes de Cuivre : promesse que la crainte des Esquimaux ne lui permit pourtant pas d'exécuter, car M. Wentzel ne le rejoignit qu'à une journée au delà.

Les deux interprètes, Saint-Germain et Adam, qui craignaient les fatigues et les difficultés du voyage, demandèrent aussi à se retirer, alléguant que leurs services devenaient inutiles puisque les Indiens allaient partir, et soutenant qu'ils ne s'étaient engagés à suivre l'expédition que tant que les Indiens resteraient. Le capitaine les convainquit de mensonge en leur lisant leur engagement, et leur refusa leur demande. Ces deux hommes étaient les meilleurs chasseurs de tous les Canadiens qui l'accompagnaient, et par conséquent, ils allaient devenir plus nécessaires que jamais. Craignant qu'ils ne partissent sans permission, et sachant fort bien qu'ils ne se hasarderaient pas à partir seuls, quand les Indiens seraient à quelque distance, de crainte de tomber entre les mains des Esquimaux, il donna ordre qu'on surveillât tous leurs mouvemens, et les autres Canadiens l'exécutèrent d'autant plus ponctuelle-

ment, qu'ils savaient que leur départ les exposerait peut-être eux-mêmes à manquer de vivres.

Le 18, les Indiens persistèrent dans leur résolution de partir, et ils l'exécutèrent après avoir promis au capitaine Franklin de lui préparer un dépôt de provisions au fort l'Entreprise, et de ne pas s'en éloigner pendant les mois de septembre et octobre suivans. Ils partirent à cinq heures du matin. Le capitaine et ses compagnons s'embarquèrent sur-le-champ, et arrivèrent à dix heures à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, qui a en cet endroit environ un mille de largeur, mais dont les eaux sont fort basses, et dont le lit est rempli de bancs de sable. Elle s'y divise en deux branches : celle qui est à l'ouest est entièrement obstruée par une barre de rochers, et l'autre n'est navigable que pour des canots. L'eau est verdâtre et décidément salée. Si elle n'a paru que saumâtre à M. Hearne, il faut qu'il l'ait goûtée un peu plus haut. On remarque dans l'eau une crue et une baisse de quatre pouces. Le rivage était couvert d'une grande quantité de bois que les vagues y avaient jetés, principalement de baumier (*populus balsamifera*).

Le vent ayant passé au nord-ouest, les Canadiens se plaignirent beaucoup du froid; mais ils parurent s'amuser beaucoup de la vue de la

mer qu'ils voyaient pour la première fois, et surtout des veaux marins qui nageaient près du rivage. Mais ces idées firent bientôt place aux craintes que leur inspirait la perspective d'une navigation à travers une mer chargée de glaces flottantes. Ils calculèrent la longueur du voyage, la possibilité de manquer de vivres, le défaut de bois pour faire du feu, et les deux interprètes renouvelèrent leurs instances pour qu'on leur permît de s'en aller. Ce ne fut pas sans peine que l'exemple des officiers et surtout celui du fidèle Hepburn parvinrent à diminuer leurs inquiétudes.

M. Wentzel partit dans la soirée avec quatre Canadiens que le capitaine Franklin congédia pour ne pas conserver de bouches inutiles. Il remit à M. Wentzel des dépêches pour l'Angleterre, lui recommanda de rappeler aux Indiens leurs promesses, de veiller à ce qu'ils reçussent tout ce qui leur avait été promis; de faire porter au fort de l'Entreprise divers objets dont il était probable que les voyageurs auraient grand besoin à leur retour, et d'y laisser une lettre contenant des renseignemens précis sur l'endroit où l'on pourrait trouver Akaitcho en septembre et octobre. M. Wentzel partit en promettant de suivre à la lettre toutes ces instructions.

L'embouchure de la rivière des Mines de

Cuivre est à trois cent trente-quatre milles de distance du fort de l'Entreprise. Elle est située sous 67° 47′ 50″ de latitude, et 115° 36′ 49″ de longitude. Ce calcul est tout différent de celui de M. Hearne; cependant d'après la description qu'il donne des localités, et le témoignage unanime des Indiens, on ne peut douter que ce ne soit cet endroit qu'il ait visité. On avait déjà donné son nom au promontoire le plus remarquable qui se trouvait en vue, et l'on donna à un autre cap celui de Mackensie. Une rivière située un peu à l'ouest reçut celui de Richardson.

Un vent très violent du nord-est ne permit pas à l'expédition, alors réduite à vingt personnes, compris les officiers, de s'embarquer sur ses deux canots avant le 21, où l'on commença à suivre la côte de l'Amérique, en se dirigeant du côté de l'est. On apercevait à peu de distance une grande quantité d'îles, et la mer était chargée de peu de glaces. Ces îles semblaient se composer de rochers arides; mais la côte de l'Amérique offrait une assez belle végétation. Tous les soirs on débarquait pour camper, et l'on tuait de temps en temp un renne qui ajoutait aux ressources de l'expédition. Dans les endroits les plus remarquables, et dont on jugeait que le capitaine Parry pourrait approcher, s'il pénétrait

dans cette mer, on élevait un poteau surmonté d'un pavillon, et l'on y déposait une lettre contenant tous les renseignemens qui pouvaient lui être utiles.

On n'éprouva ni obstacles ni dangers jusqu'au 25. Ce jour-là il survint un brouillard très épais, et quoique les deux canots côtoyassent la terre d'aussi près qu'il était possible, comme ils eurent à traverser quelques baies, les voyageurs craignirent de s'être éloignés du continent, et de se trouver le long d'une île. Comme ils allaient doubler un cap très élevé qui fut nommé le cap Barrow, le brouillard s'éclaircit et leur permit de reconnaître qu'ils étaient entre le continent et une chaîne d'îles, et au milieu de glaces formidables. La côte était trop escarpée pour qu'il fût possible d'y débarquer, et il n'y avait d'autre alternative que de chercher à se frayer un passage à travers d'énormes glaçons, dont quelquefois on était obligé de se défendre en sautant sur quelques rochers pour les repousser avec les avirons, au risque éminent de voir à chaque instant les deux frêles canots brisés en pièces. Après avoir fait vingt-huit milles dans cette situation dangereuse, ils entrèrent dans un havre où ils purent prendre terre, et qu'ils nommèrent ensuite le havre de la Détention, parce qu'ils y furent retenus par les glaces jus-

qu'au 29. Ces glaces se fondaient pourtant assez rapidement, et il était évident qu'elles s'étaient formées la même année, sans quoi on aurait vu le long des rochers quelques portions de celles de l'année précédente.

On employa ce délai à reconnaître les environs, et à chasser; mais on n'aperçut d'autres animaux que des veaux marins qui ne se laissèrent jamais approcher. Les côtes consistaient en énormes rochers de granit, presque perpendiculaires, entre lesquels on ne trouvait qu'un très petit nombre d'endroits où même un canot pût aborder.

Les glaces paraissant moins serrées le 29, les deux canots se remirent en mer, et, suivant toujours la côte qui descendait alors au sud-est, ils arrivèrent le 30 dans une baie qui fut nommée Baie Arctique. Au fond était une assez grande rivière que le capitaine nomma rivière de Hood.

On n'avait plus alors de provisions que pour huit jours, et comme on avait appris de Terreganœuk que les Esquimaux fréquentaient les rivières en cette saison pour y pêcher, on donna ordre à Junius, à Auguste, et à Hepburn, de remonter celle de Hood jusqu'à quelque distance, dans l'espoir qu'ils rencontreraient quelque peuplade dont ils pourraient obtenir des vivres; et on leur remit divers objets pour faire des échanges. Mais ils firent douze milles dans l'intérieur sans dé-

couvrir aucune trace d'homme. On jeta les filets dans la rivière; on n'y prit qu'un saumon et cinq poissons blancs. Les chasseurs furent plus heureux, car ils tuèrent trois rennes et un ours brun. Comme il était d'une maigreur extraordinaire, les Canadiens s'imaginèrent que cet animal était attaqué de quelque maladie, et n'en voulurent pas manger. Les officiers ne furent pas si scrupuleux; ils en firent bouillir les pattes, et les trouvèrent excellentes.

Le 1er août, ils remontèrent la côte orientale de la baie Arctique; après quoi, le rivage s'étendant toujours vers le sud-est, ils continuèrent à le côtoyer, et ne reconnurent que le 5 qu'ils étaient dans une longue baie, qui se terminait par une rivière : on donna à cette baie le nom de M. Back. On fit, pendant cet intervalle, plusieurs excursions à terre; on tua plusieurs rennes, un bœuf musqué, et une ourse très grasse; et l'on prit une assez grande abondance de poisson : en général toute cette contrée parut fournir plus de moyens de subsistance que celle qu'on avait parcourue depuis l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre.

Le 6, on commença à remonter le long de la côte orientale de cette baie longue et étroite; et après avoir traversé plusieurs archipels d'îles, et côtoyé différentes baies, dont les deux plus

grandes reçurent le nom de Melville et de Parry; on arriva le 16 à un cap qu'on nomma le cap Flinders, et qui forme la pointe orientale du grand golfe dont on venait de suivre tous les détours, et dont l'autre pointe est le cap Barrow. La terre en cet endroit se dirigeait au nord nord-est, et l'on voyait au large une mer ouverte: spectacle tout nouveau pour les Canadiens, qui jusqu'alors s'étaient toujours trouvés entre le continent et des îles.

Malheureusement, il était devenu indispensable de songer au retour. Les canots avaient éprouvé de telles avaries, qu'il était impossible de les mettre en état de résister à une mer houleuse. D'ailleurs on n'avait plus d'espoir de rencontrer les Esquimaux, pour en obtenir des provisions; et le capitaine, après avoir consulté ses officiers, adopta la résolution de borner là ses découvertes. Il remonta pourtant la côte jusqu'au 18, et la quantité de bois qu'il trouva sur le rivage, et que la mer y avait jeté, le convainquit qu'il était sorti du grand golfe qu'il venait de reconnaître entièrement.

La mer étant trop mauvaise pour que les canots pussent la tenir, le capitaine Franklin, accompagné du docteur Richardson et de M. Back, fit dix à douze milles à pied le long de la côte, qui était fort basse et qui tournait vers l'orient.

Il nomma l'endroit où il était campé Pointe Turnagain, c'est-à-dire, cap du retour.

Le premier dessein du capitaine Franklin avait été, lorsque la saison ne lui permettrait plus de continuer la reconnaissance des côtes septentrionales de l'Amérique, d'aller retrouver la rivière des Mines de Cuivre, et de retourner au fort de la Providence, en traversant les bois situés dans les environs du lac des Martres (ou Martin) et du grand lac de l'Esclave. Mais le temps qu'avait duré son voyage, et le manque de provisions, rendaient ce projet impraticable, et le mettaient dans la nécessité de chercher une ligne plus directe. Il avait déjà reconnu, d'ailleurs, que la contrée située entre la cap Barrow et la rivière des Mines de Cuivre ne fournissait aucun gibier, et il avait à craindre des vents contraires qui retarderaient sa navigation.

Il résolut donc de retourner dans la baie Arctique, où il avait trouvé plus de ressources pour les subsistances; de remonter la rivière de Hood tant qu'elle serait navigable; et de se servir ensuite des canots qu'il avait, pour en construire de plus transportables, lorsqu'il aurait à traverser les lacs et les rivières qu'il pourrait rencontrer avant d'arriver au fort de l'Entreprise.

Quelques chasseurs qu'il envoya le lendemain pour se procurer du gibier n'eurent aucun succès.

Ils avaient été le long des côtes quelques milles plus loin que le capitaine ne l'avait fait la veille, et ils rapportèrent que la terre continuait à tourner vers l'orient. Il partit le 22 août presque sans provisions et ne pouvant en attendre que du hasard, et entra le 25 dans la rivière de Hood, qu'il remonta jusqu'à la première cataracte, après avoir fait, avec ses canots, six cent cinquante milles géographiques le long des côtes.

Entre le cap Barrow et le cap Flinders, la mer forme un grand golfe, qui renferme la baie Arctique et plusieurs autres : le capitaine Franklin le nomma le Golfe du Couronnement de George IV, pour fixer l'époque de sa découverte, et il donna le nom d'Archipel du Duc d'York aux groupes nombreux d'îles qui bordent les côtes depuis l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre jusqu'au cap Barrow.

La largeur de la rivière de Hood, depuis son embouchure jusqu'à la première cataracte, varie de cinquante à cent toises ; elle est pleine de bas fonds et de bancs de sable, mais les canots peuvent y naviguer aisément. A un mille plus loin, une autre rivière, moins considérable de moitié, vient s'y joindre ; quelques milles plus avant, le nombre de cataractes est si considérable, que les voyageurs étaient souvent obligés de descendre à terre et de porter leurs canots. Ils furent contraints de mar-

cher ainsi toute la journée du 28, et ils campèrent le soir; dans le fond d'une vallée où la rivière coule pendant environ un mille : elle est bordée par des rochers perpendiculaires, de plus de deux cents pieds d'élévation, qui en certains endroits ne sont séparés les uns des autres que par une distance de quelques toises. Là, se précipitant du haut d'un rocher, elle forme deux chutes aussi magnifiques que pittoresques, la première d'environ soixante pieds, et la deuxième de plus de cent, autant qu'on peut en juger, car elle tombe dans un abyme si étroit et si profond, qu'on ne voyait que l'écume qui en jaillissait : cette seconde chute se divise en deux par un rocher isolé et perpendiculaire, qui s'élève au milieu, en forme de colonne. On donna à ces belles cataractes le nom de Wilberforce.

Du haut d'une montagne voisine, on reconnut que la rivière n'était plus navigable pour des canots de la grandeur de ceux de nos voyageurs. On les mit donc en pièces, et l'on en employa les matériaux pour en construire deux plus petits, chacun pouvant contenir trois personnes; et assez légers pour être portés par un seul homme.

C'est ici que commence une scène de souffrances, telle qu'en offrent peu de relations de voyage. On se mit en marche le 29 août dès le point du jour, pour se rendre, le plus directement qu'il

serait possible, au lac de la Pointe, où l'on avait campé le printemps précédent, la distance, en ligne droite, étant de cent quarante-neuf milles; ce qui formait un triangle, dont les trois angles étaient le lac de la Pointe, l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, et le cap Turnagain. On abandonna la portion des bagages la plus lourde et la moins nécessaire, et l'on ne conserva que les munitions, des filets, des haches, les instrumens de physique et de mathématiques, des couvertures, quelques effets de vêtemens, des tentes, trois bouilloires, et les deux canots. Chaque homme avait à porter environ quatre-vingt-dix livres, et le reste des provisions n'entrait que pour bien peu de chose dans ce poids.

Ce faible reste, joint au peu de gibier que les chasseurs tuèrent, les conduisit jusqu'au 6 septembre, et, après avoir passé un jour et une nuit sans nourriture, on se remit en marche le 8. La terre était couverte de neige de plus d'un pied d'épaisseur. La surface des lacs était gelée; mais la glace n'étant pas assez forte, elle cédait souvent sous les pieds, et l'on enfonçait dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Le vent était si violent, que ceux qui portaient les canots sur leur tête étaient souvent renversés; le plus grand, à force de chutes, fut déclaré hors de service, et les débris n'en furent utiles qu'à faire un bon feu

pendant une nuit. C'était un accident très sérieux; car il avait été reconnu que le petit canot, qu'on avait cru suffisant pour trois personnes, n'en pouvait porter qu'une. D'ailleurs, le manque de vivres aurait pu décider les voyageurs à se séparer en deux troupes, afin de s'en procurer plus facilement, et il fallait que chacun eût le moyen de traverser les lacs et les rivières. Enfin le capitaine Franklin se proposait d'envoyer en avant les meilleurs marcheurs pour chercher les Indiens, et ce projet ne pouvait plus s'exécuter.

Dans l'après-midi du 8 on arriva dans une contrée plus montagneuse, et où le terrain était couvert de grosses pierres. Les chasseurs tuèrent quelques perdrix, de sorte que chacun des voyageurs put en avoir la moitié d'une, et l'on ramassa une quantité considérable d'une espèce de lichen (*genus gyrophora*), que les Canadiens nomment tripe de roche, et qui fit le supplément du souper. Ils trouvèrent cette plante en assez grande quantité sur tout le reste de leur route; mais cette nourriture apaisait à peine l'appétit, et ne réparait nullement les forces: elle avait d'ailleurs l'inconvénient d'occasionner de violentes coliques à la plupart de ceux qui en mangeaient, même en prenant la précaution de la faire cuire.

Ils marchaient à la manière des Indiens, c'est-à-dire, sur une seule ligne à la suite les uns des autres;

et chacun servait de guide à son tour. Un officier, placé le second dans la ligne, indiquait au premier quelque objet éloigné vers lequel il devait se diriger, et en cherchait un autre, chemin faisant, pour servir ensuite de nouveau but.

Le 9, ils n'eurent d'autre nourriture que deux petits levreaux tués par les chasseurs, et environ quatre livres de viande, qu'ils raclèrent, pour ainsi dire, autour du squelette d'un daim qu'ils trouvèrent, et que les loups avaient dévoré. Ils furent plus heureux le 10; ils rencontrèrent un troupeau de bœufs musqués; les chasseurs en abattirent un, et la chair de cet animal leur fournit le premier repas substantiel qu'ils eussent fait depuis six jours. Les restes leur suffirent même pour les deux jours suivans.

Le 13, nouvelle traverse. Ils se trouvèrent sur le bord d'un lac, qu'ils apprirent ensuite que les Indiens nomment Contvoy-to, ou le lac de Rum, et dont on n'aperçoit l'extrémité ni à droite ni à gauche. Il était impossible de le traverser avec le canot qui restait. Il fallait donc dévier de route; et, comme le lac paraissait augmenter de largeur du côté de l'orient, on le côtoya en se dirigeant vers l'ouest. La tripe de roche fut la seule nourriture qu'on put avoir de toute la journée. Les voyageurs se décourageaient; leurs forces diminuaient de jour en jour, et l'on fut en-

core obligé d'abandonner une partie du bagage, tout ce qui n'était pas de nécessité indispensable, même les instrumens de mathématiques, à l'exception de ceux dont on ne pouvait se passer pour s'assurer du chemin qu'on devait suivre.

On tua un renne le 14. Mais on fut arrêté par un nouvel obstacle : une rivière qui se jetait dans le lac arrêta la marche des voyageurs. Ils parvinrent à la traverser, non sans peine, et sans danger, à l'aide de leur canot, et continuèrent à côtoyer le lac jusqu'à son extremité. Du 14 au 18, on n'eut d'autre nourriture qu'un renne et la tripe de roche : encore cette dernière ressource manqua totalement pendant vingt-quatre heures. On eut recours à des cuirs, à des peaux d'animaux, qu'on faisait griller ; on voulut essayer de la mousse d'Islande, qu'on trouva sous la neige, quand on la balaya pour dresser les tentes; mais elle était si amère, que la plupart ne purent qu'y goûter.

Les fatigues de la marche augmentèrent le 20, parce qu'on eut des montagnes à gravir, et que les forces de chacun s'épuisaient. M. Hood, qui avait toujours occupé le second rang dans la ligne, fut obligé d'y renoncer, et fut remplacé par le docteur Richardson. Le capitaine Franklin lui-même fut obligé de rester en arrière avec les traîneurs. Il avait espéré arriver, dans le

cours de cette journée, en vue du lac de la Pointe; mais la nuit vint sans qu'on l'eût aperçu. Cette circonstance jeta le découragement dans tous les esprits, et un souper de tripe de roche n'était pas fait pour les ranimer. Une observation astronomique qu'on fit le lendemain démontra qu'on s'était écarté de six milles de la ligne qu'on aurait dû suivre, et l'on changea la direction de la route pour se rapprocher du lac de la Pointe. Mais on eût beau expliquer aux Canadiens les raisons de ce changement, ils furent convaincus que les officiers avaient perdu le chemin; menacèrent d'abandonner leurs fardeaux et de s'en aller; et ils auraient probablement exécuté cette menace, s'ils avaient su eux-mêmes de quel côté diriger leur marche.

Le 22, on arriva sur les bords d'un autre lac. Le capitaine Franklin le regarda comme une branche du lac de la Pointe; et, sachant qu'en le tournant du côté du sud, il devait bientôt rencontrer la rivière des Mines de Cuivre, il ordonna qu'on marchât dans cette direction. Un nouvel accident arriva le même jour. Les deux hommes qui étaient chargés du canot étaient restés en arrière, et quand ils rejoignirent la troupe dans la soirée, ils dirent qu'une chute l'avait tellement brisé que, voyant qu'il ne pouvait plus servir, ils l'avaient abandonné. La tripe

de roche manqua encore ce jour-là ; on dévora la peau d'un renne, rebut des loups qui l'avaient tué ; on en mangea les os, qu'on rendit friables en les réduisant presque en charbon ; et l'on y ajouta même de vieux souliers.

L'abondance se rétablit momentanément le lendemain. On rencontra un troupeau de rennes dont cinq furent tués, et l'on en fit un partage égal entre tous les voyageurs, sans aucune distinction de rang, les officiers prenant même toujours la plus petite part. Le capitaine Franklin sentait la nécessité d'avancer, mais les Canadiens insistèrent si fortement pour avoir un jour de repos après un famine complète de huit jours, qu'il fut obligé d'y consentir.

Le 26, on rencontra une rivière que les officiers reconnurent pour être celle des Mines de Cuivre, mais le reste de la troupe n'en voulut pas convenir ; les uns soutenant que c'était la rivière de Hood, les autres prétendant que c'était le Bethe-Tessy, rivière qui coule parallèlement à celle des Mines de Cuivre. Cependant quand ils virent un arbrisseau (*arbustus uva ursi*), qui, suivant les Indiens, ne se trouve pas à l'est de cette rivière, ils ajoutèrent plus de foi à l'assertion des officiers, qu'ils n'étaient plus qu'à quarante milles du fort de l'Entreprise ; et leur confiance commença à renaître. Mais il fallait traverser la

rivière, et ce fut alors qu'on regretta universellement de se trouver sans canot. Il devenait indispensable de construire un radeau, et pour cela il fallait continuer à côtoyer le lac jusqu'à ce qu'on trouvât quelques pins d'une taille suffisante, car on savait qu'il en croissait sur les bords du lac de la Pointe.

Le capitaine envoya en avant M. Back avec les chasseurs et les interprètes, et il lui recommanda, s'il pouvait trouver des arbres pour construire un radeau, de traverser le lac avec Saint-Germain et Beauparlant, de tâcher de joindre les Indiens, et d'envoyer des provisions à leurs compagnons restés en arrière. Il partit le 28 à six heures du matin, et le reste de la troupe se mit en marche à sept; mais, après avoir fait sept à huit milles toujours en côtoyant le lac, on fut arrêté par un bras fort large qui s'étendait à perte de vue, et l'idée des nouvelles fatigues qu'on aurait à essuyer, et du temps qu'on perdrait en le tournant, jeta la consternation dans les esprits, d'autant plus que la famine avait reparu dans la troupe.

Pendant qu'on faisait halte pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre; on découvrit, dans un creux formé entre deux rochers, un renne qui y était sans doute tombé long-temps auparavant, et qui s'était tué. La chair en était dans un état complet de putréfaction, ce qui

n'empêcha pas qu'on n'en fît un repas qui parut délicieux; et l'on n'oublia pas d'en emporter tous les restes, quand on s'éloigna de cet endroit. Les estomacs une fois satisfaits, l'espérance rentra dans les cœurs, le courage se ranima, on résolut de retourner sur les bords de la rivière, et l'on se flatta de pouvoir la traverser sur un radeau composé de fagots de branches de saules nains.

On fit partir un messager pour prévenir M. Back de ce changement de résolution, mais il revint au bout de vingt-quatre heures sans l'avoir rencontré. Cependant on s'occupa sur-le-champ d'exécuter le nouveau projet; le radeau fut fait le lendemain dans la matinée; mais comme on y avait employé des branches vertes, à peine surnageait-il sur l'eau, et il ne pouvait porter qu'un seul homme à la fois. Les deux hommes les plus vigoureux tentèrent pourtant tour à tour de faire la traversée, car si l'on eût pu porter une corde sur l'autre rive, le radeau attaché aux deux bouts par des cordes aurait été tiré facilement d'une rive à l'autre, et les voyageurs auraient pu passer la rivière successivement. Mais tous leurs efforts furent inutiles : ils n'avaient pas de rames; les perches qui servaient aux tentes, et qu'on voulut employer au lieu d'avirons, se trouvèrent trop courtes, et le vent soufflait avec force de l'autre rive.

Dans cet embarras, le docteur Richardson résolut d'essayer de faire la traversée à la nage, pour porter sur l'autre bord une corde dont il s'attacha le bout autour des reins. Il n'était pas encore au milieu de la rivière qu'il sentit que ses bras s'engourdissaient, par le froid excessif. Il se mit sur le dos, continua à nager dans cette position, et il n'était pas bien loin de l'autre rive, quand il perdit l'usage des bras et des jambes. Ses compagnons, qui le suivaient des yeux avec un intérêt qu'on peut aisément se figurer, le voyant disparaître sous l'eau, se hâtèrent de le retirer à eux par le moyen de la corde qui l'attachait, et il était presque sans connaissance quand il se retrouva sur la rive qu'il venait de quitter. On l'enveloppa dans des couvertures, on alluma un grand feu de branches de saules, et au bout de quelques heures, il fut en état de converser. La peau de tout le côté gauche de son corps, celui qui avait été placé du côté du feu, perdit toute sensibilité, et ce ne fut que l'été suivant qu'elle reprit son état naturel ; ses jambes s'enflèrent, et restèrent douloureuses, et, après avoir été un des meilleurs marcheurs de la compagnie, il devint un de ceux qui se fatiguaient le plus aisément.

Dès le lendemain on recueillit toutes les branches sèches de saule qu'on pût trouver, afin

d'en former un nouveau radeau, qui, flottant mieux, fût plus facile à manœuvrer. Cette opération prit plusieurs jours, parce qu'il fallut faire de longues courses pour s'en procurer une quantité suffisante, et que les forces des voyageurs étaient épuisées, n'ayant, depuis le 27, d'autre nourriture que la tripe de roche. Le 1er octobre, un chasseur trouva le squelette complètement décharné d'un renne qui avait été dévoré par les loups et les oiseaux de proie, et il le rapporta comme un trésor : on en fit un partage égal; on suça avec avidité la moelle putride dont l'acreté excoriait les lèvres, et l'on mangea les os mêmes après leur avoir fait subir le procédé dont nous avons déjà parlé.

M. Back rejoignit le même jour ses compagnons : il avait été à environ quinze milles plus loin sur les bords du lac, sans trouver aucun arbre propre à faire un radeau, et avait pris alors le parti de revenir sur ses pas.

Ce ne fut que le 4 que le radeau fut terminé : Saint-Germain réussit à le conduire sur la rive opposée; on le retira sur l'autre avec une corde, un second voyageur s'y embarqua, et chacun traversa ainsi successivement la rivière.

Dans la même journée, M. Back partit encore en avance avec Saint-Germain, Bélanger, et Beauparlant, pour chercher les Indiens dans les envi-

rons du fort de l'Entreprise, et procurer des secours à leurs compagnons.

La tripe de roche manqua le lendemain; on fut réduit à manger les vieux souliers et tous les fragmens de cuir qu'on put trouver, et le jour suivant il fut impossible de continuer le même ordre de marche qui avait été suivi jusqu'alors, les forces relatives des voyageurs ne leur permettant pas d'avancer au même pas. A midi, on vint avertir le capitaine Franklin que Crédit et Vaillant étaient tombés de fatigue et d'épuisement à un mille de distance. Il fit faire halte, et le docteur Richardson retourna sur ses pas; il trouva d'abord Vaillant, exténué de faiblesse, et engourdi par le froid. Il l'encouragea, l'aida à se relever, l'exhorta à rejoindre ses compagnons qui l'attendaient près d'un bon feu, et avança plus loin pour chercher Crédit. Mais la neige avait effacé toutes les traces des pieds; il ne put le trouver; et en retournant il retrouva Vaillant, qui n'avait pu faire que quelques pas, et qui était ensuite retombé. Le docteur, ne pouvant lui être d'aucun secours, alla rejoindre le capitaine Franklin, qui proposa à ceux qui conservaient encore quelque apparence de force, d'aller chercher leur compagnon, et de l'apporter au campement. Tous s'en déclarèrent hors d'état, et demandèrent au contraire à aban-

donner tout le bagage, et à s'avancer à marche forcée vers le fort de l'Entreprise.

Ce projet était inexécutable ; d'abord, parce que le peu de bagage qu'on avait conservé était de première nécessité ; ensuite, parce que la plupart des voyageurs étaient dans l'impossibilité physique de faire une marche forcée. M. Hood, qui était le plus faible de toute la compagnie, et, par intérêt pour lui, le docteur Richardson, proposèrent de s'arrêter dans le premier endroit où l'on trouverait assez de tripe de roche pour subsister en attendant que le capitaine pût leur envoyer des secours du fort de l'Entreprise. Par ce moyen, on éviterait le transport d'une tente, et c'était une des parties les plus lourdes du bagage. John Hepburn offrit de rester avec eux, et ce projet s'exécuta le lendemain ; ils dressèrent leur tente dans une vallée où il y avait un grand nombre de saules nains, et abondance de tripes de roche. On leur laissa une partie des munitions, on fit un nouveau retranchement au bagage, et l'on se sépara.

Le capitaine Franklin, avec les compagnons qui lui restaient, n'avait pas fait un mille et demi qu'il trouva une autre vallée, dans laquelle était un bouquet de pins, et une quantité de tripes de roche encore plus considérable que dans l'endroit

où il avait laissé ses amis. Il regretta qu'ils se fussent arrêtés sitôt; mais il eût bientôt occasion de les faire avertir de la découverte qu'il avait faite; car, dans le cours de la même journée, Salomon et Michel déclarèrent qu'ils étaient hors d'état de gagner le fort l'Entreprise, et demandèrent à retourner à la tente du docteur. Le capitaine y consentit, après leur avoir inutilement représenté qu'ils n'avaient probablement plus que quatre jours de marche pour y arriver; et ils partirent le lendemain matin chargés d'une lettre pour le docteur Richardson.

La gelée avait tellement scellé dans la terre les pieux qui soutenaient la tente, qu'il fut impossible aux voyageurs, dans l'état de faiblesse où ils étaient réduits, de les en arracher; ils furent obligés de couper la toile tout autour, pour s'en servir comme d'une couverture. Comme on allait partir, Perrault fut attaqué de vertiges, et, comme il était dans un état d'épuisement total, on lui proposa d'aller rejoindre Michel et Salomon, qui ne pouvaient être bien loin, puisqu'on voyait encore la fumée d'un feu qu'ils avaient allumé, et il y consentit avec grande joie. Enfin, dans le cours de la journée, un autre des voyageurs, Fontano, prit aussi le même parti, et il ne resta que cinq compagnons au capitaine Franklin; Auguste, Adam, Peltier, Benoît, et Samandré.

Ils continuèrent leur marche, s'estimant heureux quand ils rencontraient de la tripe de roche, et réduits quelquefois à avaler quelques bouchées de cuir grillé. Ils arrivèrent enfin au fort de l'Entreprise; mais, à leur grande consternation, ils n'y trouvèrent, ni les provisions que M. Wentzel devait y faire déposer, ni aucune indice qui annonçât que les Indiens y eussent paru. Une lettre que M. Back y avait laissée leur apprit qu'il y avait passé la veille; qu'il n'avait pas rencontré les Indiens; qu'il allait les chercher du côté où Saint-Germain croyait qu'on pourrait les trouver; que, s'il n'y réussissait pas, il tâcherait de gagner le fort de la Providence, et leur enverrait de là des secours.

Il fallait un temps considérable pour que ces secours pussent arriver, et le capitaine Franklin résolut de se mettre lui-même à la recherche des Indiens. Mais, avant de commencer cette nouvelle entreprise, il fallait que les voyageurs réparassent leurs forces par deux ou trois jours de repos. Ils retrouvèrent sous la neige les peaux et les os des rennes qu'ils avaient tués pendant le premier séjour qu'ils avaient fait en cet endroit, et ce fut, avec la tripe de roche, la seule nourriture qu'ils purent se procurer.

Le thermomètre de Fahrenheit était alors à quinze et vingt degrés au dessous de zéro. Ils s'éta-

blirent dans le meilleur appartement qu'ils trouvèrent, et détruisirent les planchers des autres pour faire du feu.

Le lendemain matin, le capitaine sortit un instant de la maison; mais son extrême faiblesse et l'enflure de tous ses membres l'obligèrent de rentrer presque aussitôt. Adam était encore plus mal que lui, il lui était impossible de se soutenir un instant sur ses jambes. Les autres étaient mieux, et ils se chargèrent de recueillir de la tripe de roche, et de chercher des os; on les brisa pour en faire une espèce de soupe dans la seule bouilloire qu'on eût conservée; mais la moelle putride rendit le bouillon si âcre, qu'on ne put s'en servir qu'après y avoir fait bouillir de la tripe de roche.

Le 14, dans la soirée, Bélanger arriva: il apportait une lettre de M. Back, annonçant qu'il n'avait pas vu les Indiens, et qu'il allait les chercher jusqu'au campement qu'Akaitcho avait occupé l'été précédent. Bélanger était dans un état déplorable. Il était tombé dans un ruisseau, l'eau s'était gelée sur ses habits, et il était, à la lettre, incrusté dans la glace. Il reçut tous les secours que pouvaient lui donner des gens qui en avaient besoin presque autant que lui; mais ce ne fut que le 18 qu'il se trouva en état de se remettre en marche. Le capitaine lui donna une lettre pour M. Back, l'informant que son

intention était de partir le plus promptement possible pour le fort de la Providence, et lui donnant rendez-vous près du lac des Rennes.

Lorsqu'il fut question de partir, Adam déclara qu'il avait des enflures œdémateuses sur diverses parties du corps, et qu'il lui était impossible de marcher. Cette nouvelle contraria beaucoup le capitaine Franklin; mais, Peltier et Samandré ayant offert de rester au fort de l'Entreprise avec Adam, il résolut de partir avec ses deux autres compagnons, Auguste et Benoît. Il promit à ceux qui allaient demeurer en arrière, de leur envoyer des secours dès qu'il aurait rencontré les Indiens, ou qu'il serait arrivé au fort de la Providence, et leur recommanda d'en faire passer aussitôt une partie au docteur Richardson et à ses compagnons.

Ils partirent enfin; mais la profondeur de la neige rendait la marche si difficile et si pénible, qu'ils ne purent faire que quatre milles en six heures, et la fatigue les obligea de s'arrêter sur les bords d'un lac. Auguste essaya inutilement d'y prendre quelques poissons à la ligne; ils furent réduits à quelques morceaux de peaux pour toute nourriture; car ils n'y trouvèrent pas même de tripe de roche.

Le lendemain matin, le capitaine Franklin sentit ses forces complétement épuisées, et il fit une chute entre deux rochers, qui brisa ses souliers à

neige. Voyant donc qu'il ne ferait que retarder la marche d'Auguste et de Benoît, s'il persistait à les accompagner, il se décida à retourner au fort de l'Entreprise. Avant de les quitter, il leur donna une lettre pour M. Back, pour lui dire de lui envoyer par ces deux hommes quelques provisions, si Saint-Germain tuait du gibier près du lac des Rennes; et, s'ils n'y trouvaient pas cet officier, ils devaient se rendre au fort de la Providence, et remettre au directeur de cet établissement une lettre pour lui demander de prompts secours.

A son retour au fort de l'Entreprise, il trouva Samandré complètement découragé, et trop faible, disait-il, pour aider Peltier en rien. Quant à Adam, il était enveloppé dans sa couverture, hors d'état de remuer. Le soin de se procurer du bois pour le feu, une nourriture quelconque, et de la préparer, retomba donc entièrement sur le capitaine et sur Peltier.

Ils restèrent ainsi jusqu'au 28, leurs forces continuant à diminuer graduellement tous les jours. Ils avaient déjà brûlé tout le bois qu'ils avaient pu arracher de leur maison sans courir le risque de la faire tomber, et ils ne pouvaient plus s'en procurer qu'en démolissant la maison voisine. Mais, quoiqu'elle ne fût qu'à une trentaine de pas, le travail de la démolition et le transport du bois épuisèrent les forces de Peltier. Le 29, il

pouvait à peine lever la hache : il abattit pourtant encore quelques morceaux de bois ; mais il fallut que Samandré, malgré sa grande faiblesse, aidât le capitaine à les transporter.

Dans la soirée du même jour, tandis qu'ils étaient assis par terre près du feu, Samandré s'écria tout à coup : Voici du monde ! Il s'attendait à voir arriver les Indiens ; mais, à son grand désappointement, le docteur Richardson et Hepburn entrèrent dans la chambre. Quand le capitaine les vit seuls, il fut saisi d'inquiétude sur le sort de ses autres compagnons, et le docteur confirma ses craintes en lui annonçant que M. Hood et Michel étaient morts, et qu'ils n'avaient jamais vu Perrault ni Fontano. Ils furent presque effrayés de la maigreur du docteur et d'Hepburn, qui ne l'étaient pas moins de celle qu'ils remarquaient dans leurs compagnons. Le docteur ne put s'empêcher de leur dire que le son de leur voix avait quelque chose de sépulcral, et ils faisaient de leur côté la même observation sur la sienne.

Hepburn avait tué un perdrix chemin faisant. Le docteur la pluma, l'exposa au feu quelques minutes, et en fit ensuite sept portions. C'était la première fois que le capitaine Franklin et ses compagnons avaient eu une bouchée de viande depuis trente et un jours. Le docteur scarifia les tumeurs œdémateuses d'Adam, et la quantité d'eau qu'elles

rendirent parut le soulager considérablem raconta ensuite tout ce qui lui était arrivé sa séparation d'avec le capitaine, et l'on que ce récit est encore plus déplorable q ce qui précède.

Michel n'était arrivé au campement du Richardson que le lendemain du jour où quitté le capitaine Franklin, et il y arri Il lui remit la lettre dont il était porteur, que Salomon et lui s'étaient égarés; qu'ils passé la nuit environ deux milles plus au que Salomon s'impatientant était parti se heures avant lui; et que, puisqu'il n'était rivé, il était probable qu'il s'était encor On verra par la suite qu'il y a tout lieu de de la vérité de ce récit.

Michel apportait une perdrix et un lièvr avait tués dans la matinée, et l'on juge bi ce renfort de provisions ne le fit que mi cueillir. Le lendemain matin on résolu transporter dans la vallée des Pins, suivant seil du capitaine Franklin. Michel servit de et ce ne fut que par la suite que le doct chardson fit la remarque que, pour un qui s'était égaré la veille, il était étonnant conduisît si directement. Il dit aussi qu laissé sur une montagne, à peu de dista pins, un fusil et quarante-huit balles que I

lui avait donnés, quand il avait quitté avec Salomon le capitaine Franklin. Or, on apprit par la suite que Perrault, qui n'avait quitté le capitaine que plusieurs heures après eux, était parti avec son fusil et ses munitions.

Vu l'état de faiblesse de M. Hood, le docteur, Hebpurn et Michel partirent le 10 octobre pour porter les bagages dans la vallée des Pins, laissant M. Hood sous la tente. Après avoir fait choix d'un local pour y camper, le docteur et Hepburn allèrent retrouver M. Hood; Michel préféra de rester où il était, et leur promit de les rejoindre le lendemain de bon matin pour les aider à porter la tente. On l'attendit assez long-temps le 11; mais comme il n'arrivait pas, le docteur et Hepburn se chargèrent de tout le fardeau, et partirent avec M. Hood pour la vallée des Pins. Michel n'y était pas. On craignit qu'il ne se fût encore égaré en allant à la tente, ce qui n'était pourtant guère possible, puisque la neige était empreinte des traces de leurs pas. La nuit tombait quand il arriva. Il dit qu'il avait été toute la journée à la poursuite de quelques rennes qu'il n'avait pu atteindre; mais il avait trouvé un loup mort, et il rapportait quelques morceaux de sa chair. «Cette histoire n'avait rien d'incroyable; mais des circonstances, dont il est aussi bien d'épargner le détail, dit le docteur Richardson dans sa rela-

tion, convainquirent ensuite que cette chair était une partie du corps de Salomon, ou de celui de Perrault.

« Une question importante se présente ici, ajoute-t-il. Avait-il assassiné ces deux hommes ou l'un d'eux, ou avait-il trouvé leurs corps sur la neige après leur mort ? Le capitaine Franklin, plus en état d'en juger, parce qu'il connaît les circonstances de leur départ, pense que Perrault et Salomon ont été tous deux victimes de ce scélérat. Il avait vu partir Perrault; il l'avait vu atteindre un bouquet de saules derrière lequel on voyait s'élever la fumée du feu allumé par Michel et Salomon. Il conjecture donc que Michel, ayant déjà assassiné Salomon quand Perrault arriva, commit alors un second crime afin de cacher le premier. Quoique cette opinion ne soit appuyée sur aucune preuve directe, les circonstances sont assez fortes pour la rendre très vraisemblable, et ce qui va suivre prouvera assez de quoi cet homme était capable. »

Sa conduite avec ses compagnons était extraordinaire. Jamais il ne passait les nuits sous la tente; il prétendait qu'il préférait dormir en plein air. Il refusait de les aider, soit à couper du bois, soit à recueillir de la tripe de roche. Il partait, disant qu'il allait chasser, revenait au bout de peu de temps, sans voir rien tué, et donnait des rai-

sons toujours bizarres, et souvent contradictoires, de son retour. On ne vivait que de tripe de roche que le docteur et Hepburn allaient cueillir, Michel restant toujours dans l'inaction au coin du feu, quand il ne sortait pas pour aller à la chasse. Il annonça même à ses compagnons, le 19, qu'il les quitterait le surlendemain, et qu'il tâcherait de se rendre au fort de l'Entreprise. Il refusa de sortir pour aller chasser; il ne voulut pas même aider le docteur et Hepburn à porter un morceau de bois qu'ils avaient coupé pour le feu, et qui était trop pesant pour leurs forces. M. Hood lui fit quelques remontrances, et l'engagea à aller chasser, en lui représentant qu'il serait cruel à lui de les abandonner sans faire de nouveaux efforts pour leur laisser quelques provisions. Ces observations ne parurent que le mettre en courroux. « A quoi bon chasser, répondit-il; il n'y a pas de gibier. Tuez-moi plutôt; vous me mangerez. » Il sortit pourtant quelque temps après; mais il revint, à l'ordinaire, sans avoir rien tué.

Le lendemain 20 octobre, on pressa encore Michel de se mettre en chasse; mais il montra moins de bonne volonté que jamais, et resta près du feu, sous prétexte, d'avoir à nettoyer son fusil. Le docteur Richardson sortit pour aller chercher de la tripe de roche; Hepburn était occupé à abattre du bois à peu de distance, et M. Hood resta

seul avec Michel, devant la tente, près
Peu de temps après être parti, le doc
tendit un coup de fusil, et dix minut
Hepburn l'appela à grands cris avec un
larme. En arrivant à la tente, il trouva M.
étendu sans vie au coin du feu, la têt
d'une balle. Il pensa d'abord que, dans
ment d'accablement et de désespoir, il a
même attenté à ses jours; mais il ne p
server cette opinion, quand il eut exa
blessure, et réfléchi sur quelques autres
tances. Il était évident que la balle étai
par le derrière de la tête et sortie par l
le coup avait été tiré de si près qu'il ava
feu au bonnet de nuit; enfin le fusil
l'espèce de ceux qu'on fournit aux Indien
à-dire très long, il était impossible q
plaçât dans la position nécessaire pour se
soi-même une pareille blessure.

Le docteur demanda à Michel comn
malheur était arrivé. Il répondit que M
l'avait envoyé chercher le fusil court
tente; que pendant son absence le lo
avait parti, et qu'il ne pouvait dire si c'é
accident ou non. En parlant ainsi, il te
main l'autre fusil. Lorsque Hepburn put
en particulier au docteur Richardson, il
qu'immédiatement avant l'explosion i

entendu M. Hood et Michel separ ler d'un ton élevé et animé; qu'en entendant le bruit du coup de fusil il avait tourné les yeux de ce côté, et avait vu Michel, précisément derrière l'endroit où M. Hood était assis quelques instans auparavant, entrer dans la tente; que, supposant que Michel avait tiré un coup pour vérifier si son fusil était bien nettoyé, il avait continué son occupation; enfin qu'il s'était passé plusieurs minutes avant que Michel l'eût appelé, en lui disant que M. Hood était mort.

Ni le docteur Richardson ni Hepburn ne laissèrent apercevoir leurs soupçons. Cependant Michel, sans être accusé par personne, répéta plusieurs fois qu'il était incapable de commettre un tel crime. Il ne laissa pas un instant le docteur et Hepburn tête à tête; et toutes les fois qu'Hepburn adressait la parole au docteur, il lui demandait s'il l'accusait de ce meurtre. Il est bon de faire remarquer que, quoique Michel parlât anglais très imparfaitement, il le comprenait assez pour qu'il ne fût pas prudent de s'expliquer devant lui. Ils portèrent le corps du défunt dans un bouquet de saules, situé derrière la tente; y rentrèrent pour y passer la nuit: mais le docteur et Hepburn eurent soin de ne pas fermer l'œil, croyant devoir se tenir sur leurs gardes.

N'étant plus retenus par l'état d'épuisement

total de M. Hood, et se croyant assez de forces pour gagner le fort de l'Entreprise, le docteur Richardson et Hepburn résolurent de s'y rendre, et la journée du lendemain fut consacrée aux préparatifs du départ. Ils brûlèrent le poil d'un surtout de peau de buffle qui avait appartenu au défunt, en mangèrent une partie et gardèrent le reste pour provisions de route.

Une neige épaisse et un vent très violent ne leur permirent pas de partir le 22, mais dans la matinée du 23 on se mit en marche. Hepburn, et Michel avaient chacun un fusil, et le docteur était armé d'un pistolet de poche. Chemin faisant, Michel donna quelques alarmes à ses compagnons par sa conduite et ses discours. Il était évident que c'était à contre-cœur qu'il se rendait au fort de l'Entreprise. Il essaya de persuader à ses compagnons de se jeter dans les bois du côté du sud, en les assurant qu'il y tuerait plus de gibier qu'ils n'en auraient besoin. Le docteur lui dit que, s'il était sûr de pouvoir y subsister, il pouvait y aller seul. Cette observation ne fit qu'augmenter sa mauvaise humeur. Il murmura à voix basse qu'il se délivrerait de toute contrainte le lendemain; accusa hautement Hepburn de l'avoir desservi auprès du docteur, et le menaça de s'en venger. Il vomit même des imprécations contre tous les hommes blancs, qu'il appelait des Français, sui-

vant l'usage des Canadiens, disant que quelques-uns d'entre eux avaient tué son oncle et deux de ses cousins, et les avaient mangés. En un mot, il se conduisit de manière à convaincre ses deux compagnons qu'il avait formé le dessein de les tuer dès qu'il en trouverait l'occasion; que, s'il ne l'avait pas encore fait, c'était parce qu'il ignorait de quel côté était le fort de l'Entreprise; mais que jamais il ne souffrirait que ses deux compagnons y arrivassent avec lui. Dans le cours de la matinée, il remarqua plusieurs fois que le docteur suivait la même route qu'avait prise le capitaine Franklin en se rendant au fort de l'Entreprise, et ajouta qu'en se dirigeant toujours d'après le soleil couchant il en trouverait bien le chemin lui seul. Il est bon de remarquer ici que le docteur et Hepburn n'avaient aucun moyen de se préserver d'une attaque par trahison, car ils ne pouvaient point passer toutes les nuits sans dormir; et qu'ils n'étaient pas même en état de résister à une attaque ouverte, Michel n'étant pas réduit tout-à-fait au même état de faiblesse qu'eux, et étant beaucoup mieux armé, car, indépendamment de son fusil, il avait deux pistolets, une baïonnette indienne et un couteau.

« Au commencement de la soirée, dit le docteur Richardson, que nous allons laisser raconter la fin de cette scène tragique, lorsque nous eûmes

atteint un rocher sur lequel on voyait de la tripe de roche, Michel s'arrêta en nous disant qu'il allait en cueillir, et qu'il nous rejoindrait ensuite. C'était le premier instant, depuis la mort de M. Hood, qu'il me laissait seul avec Hepburn. Celui-ci saisit cette occasion pour m'apprendre diverses circonstances matérielles qu'il avait remarquées dans la conduite de Michel. Elles achevèrent de me convaincre qu'il ne pouvait exister de sûreté pour nous que dans la mort de cet homme, et Hepburn m'offrit d'en être l'instrument. Intimement convaincu de la nécessité urgente de prendre ce parti terrible, je résolus de me charger moi-même de toute la responsabilité; et en conséquence, dès qu'il nous eut rejoints, je lui brisai le crâne d'un coup de pistolet. Si je n'eusse eu à craindre que pour ma vie, je ne l'aurais pas achetée à un tel prix ; mais je me regardais comme devant veiller aussi à la sûreté d'Hepburn, qui, par ses soins et son devouement, m'était devenu si cher; que j'étais plus inquiet pour sa vie que pour la mienne. Au surplus, Michel n'avait pas cueilli de tripe de roche, et il était évident qu'il ne s'était arrêté que pour mettre son fusil en bon état, probablement pour nous attaquer pendant que nous serions occupés à préparer notre campement pour la nuit. J'ai appuyé sur toutes les circonstances de la conduite de Michel, non pour aggraver ses crimes, mais pour mettre mes lecteurs

à même d'apprécier les motifs qui me déterminèrent à priver de la vie un de mes semblables. »

Ce ne fut que six jours après cet événement que le docteur Richardson et Hepburn arrivèrent au fort de l'Entreprise; mais comme le reste de leur voyage n'offre qu'une répétition des souffrances occasionnées par la fatigue et la faim, et que le triste tableau en a déjà été assez souvent offert à nos lecteurs, nous allons reprendre la suite des événemens qui se passèrent après leur retour.

Depuis que le docteur Richardson avait fait à Adam les scarifications qu'exigeait sa maladie, sa santé se rétablissait sensiblement; mais Peltier et Samandré continuaient à s'affaiblir. Tous deux moururent à quelques heures l'un de l'autre dans la nuit du 1er au 2 novembre, et leur vie se termina comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Leurs compagnons traînèrent leurs corps dans une autre chambre de la maison, car leurs forces réunies furent insuffisantes pour leur donner la sépulture dans une terre endurcie par la gelée, et même pour les porter jusqu'à la rivière.

Adam, quoique mieux portant, ne recouvrait pas ses forces faute de nourriture; le capitaine Franklin avait totalement perdu les siennes; le docteur et Hepburn étaient donc seuls chargés d'abattre et de transporter le bois nécessaire pour le feu, de cueillir la tripe de roche, et de cher-

cher sous la neige les os et la peau des animaux qui avaient été tués l'été précédent. Ce redoublement de travail les réduisit au bout de quelques jours presque au même état de faiblesse que leurs deux autres compagnons, et tous quatre auraient infailliblement succombé avant peu à l'excès de leurs maux, si la scène n'eût heureusement changé.

Le 7 novembre, le capitaine Franklin et Adam étant couchés sur leurs couvertures dans leur chambre, le docteur sortit avec Hepburn pour renouveler la provision de bois ; un coup de fusil se fit entendre, et il fut suivi de grands cris poussés par plusieurs personnes. Ils se tournèrent avec vivacité vers le côté d'où le bruit partait, et l'on peut aisément se figurer quelle fut leur joie, quand ils aperçurent trois Indiens. Le docteur courut annoncer cette heureuse nouvelle au capitaine, et les Indiens ne tardèrent pas à arriver avec Hepburn.

Ils avaient quitté le campement d'Akaitcho le 5 novembre; M. Back y était arrivé la veille dans la soirée ; et, par une coïncidence assez singulière, Auguste et Benoît venaient d'y arriver aussi presque au même instant, et Akaitcho se disposait déjà à envoyer des secours au capitaine. Les Indiens ne s'étaient chargés que de peu de provisions, afin de voyager plus vite : elles consistaient en renne séché et fumé, et quelques lan-

gues. Le docteur Richardson prévint ses compagnons qu'après un si long jeûne il fallait qu'ils mangeassent avec modération. Mais il ne profita pas lui-même de l'avis qu'il donnait aux autres, et il eut comme eux une forte indigestion la nuit suivante. Adam fut le seul qui en fut exempt, parceque, ne pouvant encore se lever, il fut obligé de se contenter de ce que lui donnèrent les Indiens, qui se conduisirent à son égard avec plus de jugement qu'ils ne l'auraient probablement fait pour eux-mêmes.

Boudelkel le plus jeune des Indiens, après avoir pris une heure de repos, repartit pour aller informer Akaitcho de la situation dans laquelle il avait trouvé les voyageurs. Le capitaine lui remit une lettre pour M. Back, à qui il recommandait d'envoyer sans aucun délai de nouvelles provisions. Les deux autres, nommés Le Rat et Pied-Tordu, restèrent au fort de l'Entreprise pour aider les quatre malades jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré leurs forces.

Ils demandèrent pourtant le lendemain qu'on quittât la maison pour aller camper sur le bord de la rivière, leurs préjugés ne leur permettant pas de rester sous le même toit avec des cadavres. Le docteur et Hepburn, réunissant alors toutes leurs forces, parvinrent à porter à quelque distance les corps de leurs compagnons, qu'ils couvrirent de

neige, et alors il ne fut plus question de quitter le fort de l'Entreprise. Les Indiens déployèrent une activité surprenante; ils nettoyèrent la chambre qui était remplie de restes de peaux et d'os accumulés, firent une ample provision de bois, allèrent pêcher dans le lac d'Hiver, et y prirent quatre belles truites; enfin ils n'oublièrent rien de ce qui pouvait améliorer la situation des malheureux voyageurs.

Cependant, au bout de quelques jours, ils disparurent sans avoir annoncé leur intention de partir, et leur départ causa de vives alarmes au capitaine, au docteur, et à Hepburn, qui se voyaient exposés à une nouvelle famine, qui leur paraissait doublement formidable, après l'espèce d'abondance dont ils avaient joui depuis leur arrivée. Mais ils avaient mis Adam dans leur confidence, et il apprit à ses compagnons que les deux Indiens, inquiets de ne pas voir venir de nouvelles provisions, et craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident à Boudelkel, étaient partis pour le campement d'Akaitcho, où ils comptaient se rendre, en marchant jour et nuit, assez tôt pour en envoyer de nouveaux secours.

Ils ne manquèrent pas à leur parole; car, dès le 15 novembre, Hepburn qui était sorti pour aller chercher du bois, rentra vers onze heures, annonçant qu'une troupe d'Indiens arrivait. C'était

Pied-Tordu, accompagné de deux autres Indiens et de leurs femmes, qui portaient des provisions, et Benoît était avec eux. Leur arrivée répandit l'allégresse, et elle produisit un tel effet sur Adam, qu'il se promena dans la chambre avec un air de vigueur qui surprit ses compagnons.

Comme il était important d'arriver dans un endroit où l'on pût trouver du gibier avant que les provisions qu'on venait de recevoir fussent épuisées, la capitaine Franklin résolut de partir sans délai, et l'on se mit en marche dès le lendemain. L'état de faiblesse des voyageurs ne permettait pas de faire de longues journées, et ils furent dix jours en route pour arriver au campement d'Akaitcho. Pendant tout le voyage, ils n'eurent qu'à se louer des soins et des attentions des Indiens.

Ils ne reçurent pas un moins bon accueil d'Akaitcho. En arrivant près de ce chef, ils le trouvèrent devant sa tente, entouré de tous ses Indiens: tous gardèrent un profond silence qui dura un quart d'heure, pour montrer la compassion que leur inspiraient les souffrances des voyageurs; et la conversation ne commença que lorsque ceux-ci eurent pris quelque nourriture. M. Back était parti pour le fort de la Providence avec Saint-Germain et Bélanger; Auguste était resté avec les Indiens pour attendre le capitaine.

Le 1er décembre, le capitaine Franklin, ses compagnons, et toute la caste indienne, se mirent en marche vers le sud. Dans l'après-midi du 6, ils rencontrèrent Bélanger et un autre Canadien qui arrivaient du fort de la Providence avec deux traîneaux attelés de chiens, apportant des habits, du thé, du sucre et quelques autres objets pour nos voyageurs, et de l'eau-de-vie et du tabac pour les Indiens. Une lettre de M. Back informait le capitaine que, par suite de quelque cause qui ne lui avait pas été bien expliquée, les marchandises qu'on avait demandées au printemps à la compagnie du Nord-Ouest, et qui devaient servir à récompenser les services d'Akaitcho et de sa troupe, n'étaient pas arrivées; mais que, comme il se trouvait dans l'établissement de l'île de l'Élan divers objets destinés aux voyageurs, M. Back y était allé pour voir ce qu'on pourrait en distraire pour l'offrir aux Indiens en attendant mieux.

Le 8, le capitaine Franklin et le docteur Richardson se séparèrent d'Akaitcho, pour se rendre plus directement que les Indiens ne comptaient le faire au fort de la Providence. Bélanger et le Canadien qui était venu avec lui conduisaient les deux traîneaux; Hepburn et Auguste en traînaient alternativement un plus petit. Benoît et Adam restèrent avec les Indiens pour venir avec eux à petites journées.

Ils arrivèrent le 11 au fort de la Providence. M. Weeks était encore à la tête de cet établissement, et il s'empressa de pourvoir à tous les besoins des voyageurs, qui y trouvèrent divers objets que M. Back avait envoyés de l'île de l'Élan.

Akaitcho y arriva le 14 avec sa troupe. Il avait déjà appris que les marchandises qui lui avaient été promises n'étaient pas arrivées. Il en parla comme d'une circonstance fâcheuse pour lui, sur qui tous ses Indiens avaient les yeux fixés comme sur celui qui devait veiller aux intérêts de toute la tribu; mais il n'en rejeta pas la faute sur les voyageurs. « Le monde va mal, leur dit-il; vous êtes pauvre, ma caste et moi nous sommes pauvres; et, puisque les marchandises ne sont pas arrivées, nous ne pouvons les avoir. Je ne regrette pas de vous avoir fourni des provisions. Un Indien Cuivré ne souffrira jamais que des hommes blancs manquent de nourriture sur ses terres sans venir à leur secours. Je me flatte pourtant que, comme vous le dites, nous recevrons l'automne prochain ce qui nous a été promis. Dans tous les cas, ajouta-t-il avec un ton de bonne humeur, voilà la première fois que les hommes blancs sont débiteurs des Indiens Cuivrés. »

Il reçut avec un air de satisfaction le petit présent que lui offrit le capitaine Franklin, qui dis-

tribua aussi quelques bagatelles à ceux des Indiens qui lui avaient rendu le plus de services ; et ceux à qui il n'eut rien à donner ne parurent pas mécontens de ne rien recevoir. Akaitcho témoigna ensuite le desir que les voyageurs parlassent de lui et de sa tribu à leurs concitoyens en termes favorables. « Je sais, lui dit-il, que vous marquez sur vos livres tout ce qui vous arrive, et, si vous avez écrit tout ce que nous avons pu dire ou faire de mal, il ne faut pas oublier d'y mettre aussi ce que nous avons fait de bien. » Après cette conférence, on donna aux Indiens du tabac et un baril d'eau-de-vie mêlée de cinq sixièmes d'eau, et ils se retirèrent vers leurs tentes pour passer la nuit à se réjouir.

Le 15, le capitaine Franklin et le docteur Richardson, accompagnés de Belanger, d'Auguste, et de Benoît, partirent pour l'île de l'Élan, située dans le grand lac de l'Esclave, et où est un établissement de la compagnie de la baie d'Hudson. Ils y arrivèrent le 18, et ils eurent le plaisir d'y trouver M. Back, dont ils étaient séparés depuis le 4 octobre.

M. Back avait eu à souffrir au moins autant que ses autres compagnons. Il n'avait pas trouvé de gibier. La tripe de roche lui avait souvent manqué; il avait été réduit à manger jusqu'à de vieilles culottes de peau, et une enveloppe de

fusil en cuir. Un des hommes qui l'accompagnaient, Beauparlant, était mort de fatigue et de misère le 16 octobre ; et, quand il avait enfin rencontré les Indiens d'Akaitcho, il était dans un tel état de faiblesse et d'épuisement, qu'il avait résolu de s'arrêter le lendemain, soit pour mourir, soit pour attendre les secours que les deux compagnons qui lui restaient pourraient lui procurer, s'ils en trouvaient eux-mêmes.

Le capitaine Franklin, le lieutenant Back, et le docteur Richardson, passèrent le reste de l'hiver dans l'île de l'Élan. Le jour même de leur départ, le 26 mai 1822, ils eurent la satisfaction de voir arriver les marchandises qui avaient été promises à Akaitcho, et de pouvoir prendre les mesures nécessaires pour les leur faire parvenir, en y ajoutant un présent de poudre et de plomb pour tous ceux qui les avaient accompagnés dans leur expédition.

Ils arrivèrent le 2 juin au fort Tchipiouan, où M. Wentzel leur expliqua les causes qui l'avaient empêché d'envoyer des provisions au fort de l'Entreprise. En quittant le capitaine Franklin à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, il avait été lui-même pendant onze jours sans autre nourriture que de la tripe de roche. Le fort de la Providence était si mal approvisionné par suite de la perte qu'il avait faite de trois chasseurs qui

s'étaient noyés, qu'il n'avait pu y prendre des vivres pour en envoyer au fort de l'Entreprise; enfin, il avait compté sur les promesses des Indiens.

Du fort Tchipiouan ils se rendirent d'abord à Norway-House, et de là à la factorerie d'York, où ils arrivèrent le 14 juillet 1822, après un voyage de cinq mille cinq cent cinquante milles par terre et par mer.

---

# VOYAGES

## POUR LA DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE DANS LA MER PACIFIQUE.

---

## SECONDE PARTIE.

---

### VOYAGE DU CAPITAINE PARRY, EN 1821, 1822, ET 1823.

Le capitaine Parry, commandant *la Furie*, ayant sous ses ordres le capitaine Lyon, commandant *l'Hécla*, mit à la voile le 8 mai 1821, au point du jour. Il était accompagné du *Nautile*, bâtiment de transport, chargé d'approvisionnemens, et qui devait suivre les deux navires jusqu'à ce qu'ils rencontrassent les glaces, et retourner alors en Angleterre, après avoir fait passer sa cargaison sur leur bord, pour réparer le vide que la consommation journalière des vivres aurait nécessairement occasionné jusqu'à ce moment. Les vaisseaux étaient approvisionnés pour trois ans, et rien de ce qui pouvait contribuer à entretenir la santé parmi les équipages n'avait été oublié, de même qu'aucune des précautions nécessaires contre le froid et les

pointe méridionale de cette île est sous 61° 20′ 40″ de latitude, et 64° 55′ 15″ de longitude, c'est-à-dire, à huit milles au sud de la position qu'on lui a donnée jusqu'ici sur les cartes.

Le 6 et le 8, *l'Hécla* courut de grands dangers, la force irrésistible d'un des courans dont ces parages sont remplis le poussant le premier jour sur une montagne de glace, et le second sur des rochers. Il fut sauvé de ce double péril de la même manière; le courant qui l'entraînait changea tout-à-coup de direction. Il n'eut à regretter que la perte d'une ancre, qui, quoique pesant deux mille cent livres, fut brisée entre deux énormes glaçons aussi facilement que si elle eût été de verre.

Se trouvant alors bloqués par les glaces, les deux navires s'amarrèrent à un champ de glace, c'est-à-dire, à un glaçon couvrant une telle étendue de mer, qu'on ne put en voir la fin du haut du grand mât d'un navire. Ils restèrent jusqu'au 15 dans cette situation, et virent plusieurs bâtimens de la compagnie de la baie d'Hudson qui partageaient le même sort.

Du nombre de ces bâtimens étai *le Lord Wellington*, qui conduisait environ cent soixante Hollandais et Hollandaises à la colonie de lord Selkirk sur la rivière Rouge. Le capitaine et l'équipage de ce navire n'étaient pas habitués à la navigation

de cette mer; depuis dix-neuf jours ils étaient arrêtés par les glaces, et ils désespéraient presque de jamais arriver à leur destination. Quant aux Hollandais, ils supportaient ce retard avec beaucoup de résignation, et on les voyait danser et valser tous les soirs sur le tillac, jusqu'à ce que la neige ou un vent trop piquant mît fin au bal.

Du 15 au 21, on ne put faire que peu de progrès. Dans la soirée de ce dernier jour, à peu de distance des îles Sauvages, l'équipage de *l'Hécla* tua sur un glaçon un ours blanc, d'une grandeur extraordinaire et presque monstrueuse, car il pesait seize cents et quelques livres. Son cœur, retiré du corps, continua à battre pendant trois heures après la mort de l'animal. Les matelots le mangèrent, et n'éprouvèrent aucun des funestes effets que les anciens marins attribuaient à la chair de l'ours.

Dans la même soirée, une trentaine de canots d'Esquimaux, chacun monté par un seul homme, s'approchèrent des navires, et furent bientôt suivis de cinq *oumiaks*. C'est ainsi qu'ils nomment des canots de plus grande dimension, pouvant contenir une vingtaine de personnes; mais il ne s'y trouvait que des femmes et des enfans, sauf un vieillard qui semblait remplir les fonctions de pilote, et qui paraissait exercer sur ces passagers

une sorte d'autorité. Les femmes montrèrent d'abord quelque timidité ; elles proposaient les objets qu'elles avaient à échanger sans sortir de leurs canots ; mais elles n'eurent besoin que de quelques instans pour se décider à sauter sur la glace, et elles devinrent alors aussi hardies et aussi bruyantes que les hommes.

Leur peau paraissait d'un brun légèrement cuivré ; mais il était difficile d'en distinguer la couleur sous la triple couche de graisse, de sang et d'ordure dont elle était couverte. On voyait pourtant une rougeur de santé percer sur les joues de quelques jeunes filles. Les cheveux de la plupart des femmes étaient rassemblés et noués sur le haut de leur tête ou sur leur front ; mais il y en avait d'autres qui les laissaient pendre en glorieuse confusion sur leur cou et leurs épaules, de même que les hommes. De quelque manière qu'ils fussent arrangés, pas un seul poil ne frisait, et ces longues mèches, noires comme du jais, donnaient à leur physionomie un air véritablement sauvage. Les hommes avaient fort peu de barbe, et quelques-uns même n'en avaient pas du tout. Les enfans étaient assez jolis, vifs et dociles. « Mais, quant aux vieilles femmes, dit le capitaine Lyon, il est impossible de concevoir rien de plus hideux et de plus dégoûtant que leur physionomie. Toutes avaient les yeux rouges, la peau ridée, les dents

noires, en un mot, un assemblage de traits si repoussans, qu'on aurait pu les prendre pour des orang-outangs. »

L'habillement de ces Esquimaux consistait en une ou deux jaquettes de peau de veau marin, descendant à peu près à mi-cuisse. Celle de dessus avait un capuchon, destiné à couvrir la tête quand il fait froid. Leurs culottes, qui descendaient au-dessus du genou, y étaient attachées par des courroies; et les bottes qui leur couvraient les jambes remontaient assez haut pour les joindre. Les semelles en étaient de peau fort épaisse, imperméable à l'eau. Ils portaient aussi des gants de peau pareillement à l'épreuve de l'eau, et les marins qui s'en procurèrent quelques paires s'en trouvèrent très bien.

Les vêtemens des femmes ne différaient de ceux des hommes qu'en deux points. Le capuchon était beaucoup plus grand, parce qu'il leur sert à porter leurs enfans; et leurs jaquettes se terminaient par devant par une pointe d'environ six pouces de longueur, mais si étroite qu'elle ne pouvait servir à aucun usage; et par derrière par une espèce de queue de sept à huit pouces de largeur, arrondie à l'extrémité inférieure, et qui tombait presque jusqu'à terre. Ces deux parties de leur costume étaient travaillées et ornées avec soin, et bordées de peaux de différentes couleurs.

On ne pouvait distinguer le sexe des enfans par leur mise.

Jamais ils ne manquaient de lécher tous les objets qu'ils acquéraient par voie d'échange : c'était sans doute leur manière, non de prendre possession, mais de ratifier le marché ; car ils se dispensaient de cette formalité à l'égard des présens qu'ils recevaient. Après avoir été commerçans industrieux, ils devinrent mendians infatigables ; mais ce ne fut qu'après avoir disposé de tout ce dont ils pouvaient se défaire. Ils vendaient jusqu'aux habits qui les couvraient, et plusieurs s'en allèrent presque entièrement nus. Le capitaine Parry dit que des mères offraient même leurs enfans en échange de quelques objets qu'elles desiraient acquérir, et elles avaient soin de les mettre nus pour faire entendre que les habits ne faisaient point partie du marché. Les maris cherchaient à disposer temporairement de leurs femmes avec la plus grande libéralité ; les femmes elles-mêmes pressaient la conclusion de ce marché, et les uns et les autres étaient peu contens de ne le pas voir accepter.

Tout ce qui était fer avait la plus grande valeur à leurs yeux. Un clou était régardé comme un équivalent raisonnable pour une javeline montée en ivoire ; un morceau d'un vieux cercle de fer ayant servi à relier un tonneau ne leur pa-

raissait pas moins précieux ; et ils n'avaient rien à refuser contre un couteau. Les scies étaient pourtant l'objet auquel ils attachaient le plus de prix, et dès qu'ils en eurent vu, il devint difficile de leur faire accepter autre chose. Dès qu'un échange était conclu, le trafiquant Esquimau poussait de grands cris de joie, comme s'il eût acquis un trésor inestimable, quoiqu'il perdît presque toujours au marché.

On obtint d'eux de cette manière de l'huile, de l'ivoire, des peaux de veau marin et de renne; et, comme objets de curiosité, des armes, des vêtemens, et divers ustensiles à leur usage. L'esprit de trafic s'était même emparé des enfans, dont les mères dirigeoient les opérations commerciales. Un d'eux, n'ayant aucune marchandise à offrir, alla montrer successivement à tous les marins les deux pattes d'un oiseau, espérant que leur couleur rouge pourrait tenter quelqu'un. N'ayant pas trouvé d'amateur, il retournait inconsolable rejoindre sa mère, quand le capitaine Lyon, en prenant pitié, lui donna un bouton de cuivre pour l'objet précieux qu'il étalait inutilement à tous les regards. Des transports de joie succédèrent aussitôt à la désolation, et jamais bouton n'avait été léché avec tant d'ardeur et de plaisir.

Lorsque toutes les opérations de commerce furent terminées, les Esquimaux se mirent à danser

sur la glace avec les matelots : un homme de l'équipage, qui jouait du violon, prit son instrument, et anima les danseurs par les sons de la musique. Leur danse ne consistait qu'à frapper du pied, et à sauter ensuite de toutes leurs forces. Quelques femmes marquaient la mesure assez passablement. Un marin qui avait les joues fraîches et vermeilles attira l'attention particulière de toutes les jeunes femmes; elles lui passaient la main sur la figure, et se mettaient à danser autour de lui. Le capitaine Lyon suppose charitablement qu'elles le prenaient pour une femme, quoique ce fût un homme vigoureux, et dont la taille avait près de six pieds.

Plusieurs se mirent à lutter entre eux. Un d'eux qui avait renversé quelques-uns de ses concitoyens, alla défier un officier anglais, à qui il ne fallut qu'un instant pour le renverser à son tour, et un peu rudement. Il souffrit cette chute avec beaucoup de bonne humeur, quoiqu'elle eût excité parmi ses compagnons de grands éclats de rire à ses dépens. Le même officier, s'approchant ensuite de quelques femmes qui dansaient, leur apprit à faire la révérence, à tenir les pieds en dehors, à présenter la main avec grâce, etc.; le maître et les écolières conservant, pendant cette leçon, la gravité la plus comique.

Un assez grand nombre d'entre eux montèrent

à bord des deux navires pour les examiner ; mais l'objet qui attira le plus leur attention fut quelques morceaux de bœuf salé suspendus à la poupe, et qui avaient pour eux une apparence séduisante. On leur en coupa quelques tranches, qu'ils dévorèrent avec avidité ; mais ils témoignèrent le plus profond mépris pour le biscuit qu'on leur présenta en même temps. Les liqueurs spiritueuses leur paraissaient désagréables, et ils refusèrent d'en boire ; et le sucre ne plaisait même pas aux enfans.

Les deux sexes semblaient prendre leur repas séparément, car les hommes mangeaient sur la glace, tandis que les femmes dînaient ou soupaient dans les barques. Le capitaine Lyon s'étant approché d'un des *oumiaks* y vit une jeune fille, qui avait été remarquée comme la belle par excellence, occupée à distribuer aux autres des morceaux de veau marin qu'elle déchirait avec les dents et les ongles. De petits enfans, placés au fond, suçaient avec délices les entrailles et les morceaux de graisse qui se trouvaient à leur portée.

« Ces Esquimaux possédaient au plus haut dégré le génie du vol, dit le capitaine Parry ; rien n'était en sureté, s'ils pouvaient y mettre la main. Ils essayèrent même plus d'une fois de voler dans nos poches, et quand ils étaient pris sur le fait, ils

n'en montraient ni moins de hardiesse ni plus d'embarras. »

Le capitaine Lyon les juge avec un peu moins de sévérité. Il convient qu'ils ne résistaient pas toujours à la tentation de s'approprier toute ferraille sur laquelle on négligeait d'avoir les yeux; mais, ajoute-t-il, si l'on étalait de petites barres d'or dans les rues de Londres, qu'y deviendraient-elles? D'ailleurs le voleur est naturellement méfiant, et ils montraient la plus grande confiance. Ils déposaient sur leurs canots les objets qu'ils venaient d'acquérir par voie d'échange, et les y laissaient sans que personne y veillât, sans qu'ils parussent avoir la moindre crainte qu'on vînt les y prendre.

Ils s'amusèrent beaucoup à voir un gros chien de Terre-Neuve rapporter à l'ordre de son maître, et ils finirent par se familiariser avec lui, quoiqu'il eût été d'abord un sujet d'alarme, surtout pour les enfans; mais un chat noir, appartenant au capitaine Lyon, leur parut un animal beaucoup plus formidable, et il fut impossible de déterminer aucun d'eux à le toucher.

Les voyageurs continuèrent à avancer, quoique fort lentement. Le 24, les deux capitaines descendirent, ou, pour mieux dire, montèrent sur la dernière des îles sauvages. Les rochers y sont composés de pierre de sable, de gneiss, et sur-

tout d'un granit rougeâtre. Les crevasses en étaient encore pleines de neige : cependant la végétation était belle dans les endroits marécageux ; l'andromède blanche et le pavot jaune étaient en fleur ; les mousses et les lichens étaient dans toute leur fraîcheur ; l'on y voyait une grande quantité de saules nains, arbuste dont le tronc a rarement plus de trois pouces de circonférence, et qui étend ses branches lilliputiennes sur deux ou trois pieds de terrain. On découvrit sur les lichens un très petit insecte ressemblant à une mite, mais doué d'une grande vivacité dans tous ses mouvemens. Il était de la plus brillante écarlate, et teignait les doitgs de la même couleur, car il était si délicat qu'il s'écrasait dès qu'on y touchait. On trouva sur cette île des traces de renne, et des preuves du séjour que des Esquimaux y avaient fait.

Le 31, ils arrivèrent à la hauteur de l'île de Salisbury, et ils y eurent la visite d'une autre tribu d'Esquimaux, dont les vêtemens étaient faits de peaux d'oiseaux cousues ensemble, les plumes tournées du côté de la peau. Ils n'étaient ni si bruyans ni si impudens que les autres, mais ils paraissaient plus pauvres et plus misérables. Un d'eux avait une superbe corne de Narwal, qu'il consentit à donner en échange pour un morceau de fer ; mais, dès qu'il eut en main ce qu'il dési-

rait, il partit en poussant de grands cris de joie, emportant le fer et la corne. Il eut pourtant la hardiesse de reparaître dans la soirée, et d'entrer de nouveau en marché pour sa corne. Après en avoir obtenu un couteau, il tenta encore de s'enfuir sans la laisser; mais pour cette fois il n'y réussit pas. La corne avait six pieds de longueur et pesait dix-sept livres.

Un incident qui arriva dans la même soirée confirma le capitaine Lyon dans la croyance que les femmes de ces Esquimaux voulaient trafiquer de leurs enfans comme d'une marchandise. Il tenait en main un couteau et un morceau de fer, et offrait ce dernier objet à une femme en échange d'une peau de veau marin. Mais elle avait envie du premier; et, après avoir inutilement offert au capitaine quelques petits sacs de cuir pleins d'huile indépendamment de la peau, elle prit d'une main un enfant d'environ quatre ans, le lui présenta, et avança l'autre pour recevoir le couteau. Il n'ose pourtant assurer que telle fût véritablement son intention, car toutes les remarques qu'il avait faites jusqu'alors le portaient à croire que les pères et mères de cette nation aimaient passionnément leurs enfans.

Le 1er août, étant entre le cap Dorset et l'île de Nottingham, ils eurent encore une visite d'Esquimaux, mais plus gros et ayant meilleure mine

que ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors. Il ne se trouvait parmi eux qu'un seul *oumiack*, dont le chef était une grosse vieille femme, qui dirigeait toutes les opérations commerciales, et qui se faisait remettre par ses compagnes tout ce qu'elles recevaient en échange : elle mettait tout dans sa bouche, quand l'objet pouvait y entrer, aiguilles, épingles, clous, boutons, grains de collier etc., car la bouche de ce peuple est la principale poche. Elle n'en parlait pas avec moins de volubilité, mais, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, une partie de ses trésors s'en échappait, et une petite fille était occupée à les ramasser.

Le capitaine Parry se trouvait alors sur le point de quitter les parties connues du détroit de Hudson, pour exécuter ses instructions qui étaient de suivre les côtes de l'Amérique en se dirigeant vers le nord, à partir, soit de la baie Répulse, soit de tout autre endroit au nord de la rivière de Wager, qu'il serait convaincu faire partie du continent. Il était incontestable, d'après le voyage du capitaine Middleton en 1742, que le cap Hope, situé entre la rivière de Wager et la baie Répulse est sur le continent de l'Amérique ; il résolut donc de partir de ce point pour faire la reconnaissance des côtes, et il ne s'agissait plus que de déterminer par quelle route il s'y rendrait. Il en pouvait suivre une bien connue en tournant

l'île de Southampton, du côté du sud, et en remontant ensuite ce qu'on appelle le Welcome; ce qui l'obligeait à faire cent soixante-dix lieues, dans des mers où la navigation est si lente et si difficile. Si au contraire il doublait cette île du côté du Nord, qu'il trouvât le Détroit Glacé, vu par Middleton, et dont l'existence était contestée, et qu'il pût y passer, il n'avait guère que cinquante lieues de distance pour arriver au cap Hope. Cette raison le décida, et il se dirigea de manière à gagner ce détroit, s'il existait, et à le traverser, si les glaces le permettaient.

Ce ne fut que le 4 qu'on aperçut l'île de Southampton; c'était la partie de cette côte découverte par Baffin en 1615, et reconnue par Fox en 1631. A midi, on se trouva entouré par les glaces, et, du haut du grand mât, elles paraissaient s'étendre à perte de vue. Cependant au bout de quelques heures, elles s'écartèrent rapidement, la mer devint navigable, et dans la matinée du 5 on avait fait trente à quarante milles à l'ouest. « Ce changement soudain n'est pas rare dans ces mers, dit le capitaine Parry, et il doit apprendre aux marins à ne jamais désespérer de se frayer un passage à travers les glaces, même dans les circonstances les plus défavorables. »

Une chose véritablement étonnante, et très difficile, pour ne pas dire impossible, à expliquer,

c'est la quantité de pierres, de sable et de coquilles qu'on trouve sur d'énormes glaçons, qui ont un mille carré de surface et souvent davantage, et non seulement sur les bords, mais jusqu'en plein milieu. On y voit même quelquefois des fragmens de rochers qui pèsent jusqu'à cent livres. En supposant que ces énormes glaçons ont été originairement attachés à la terre, on ne peut croire que le vent ait été capable d'y pousser des substances si lourdes à une si grande distance, et il est encore moins à présumer que des fleuves ou des torrens aient pu les porter si loin, puisque ces énormes masses de glace s'élèvent toujours beaucoup au-dessus du niveau de la mer. La seule explication qu'on puisse donner de cette sorte de phénomène, est de supposer que ces corps pesans sont tombés sur des glaçons formés près du rivage, qui, s'en détachant ensuite, et les entraînant avec eux en pleine mer, se réunissent à d'autres glaçons, auxquels ils deviennent comme soudés par la gelée, et dont le hasard peut faire qu'ils deviennent le centre aussi-bien qu'une extrémité.

Cette explication, ajoute le capitaine Parry, n'est pourtant que théorétique; car, dans le fait, il n'a jamais vu un dépôt de pareilles matières sur les glaçons attachés au rivage. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces corps étrangers contribuent à la dissolution de la glace; car, partout

où il se trouve la plus petite pierre ou quelques grains de sable, ces matières recevant la chaleur du soleil deviennent le centre d'une mare d'eau plus ou moins grande, qui s'augmente imperceptiblement, finit par percer la masse du glaçon, et en facilite la séparation en plusieurs pièces au premier choc qu'il éprouve.

Le 6, on était à deux milles de l'endroit où Bylot, ayant Baffin pour pilote, renonça en 1615 à chercher un passage à l'ouest. Les motifs qui l'y déterminèrent furent l'augmentation des glaces, la diminution de la profondeur de l'eau, et la vue de la terre nord-est quart d'est devant lui; circonstances qui le portèrent à croire qu'il était à l'entrée d'une grande baie. Le capitaine Parry vit aussi la terre que ce navigateur entreprenant avait aperçue, et il reconnut que c'était une *île*, à laquelle il donna le nom de Baffin. Entre cette île et les côtes élevées de celle de Southampton (point où commençent les nouvelles découvertes du capitaine Parry dans cette mer), était un intervalle considérable, du nord à l'ouest, où nulle terre n'était visible. Il espéra donc que cette ouverture pourrait communiquer avec le Détroit Glacé de Middleton, ou en être une continuation.

Les obstacles qu'apportaient les glaces rendaient toujours la navigation très lente, et ce ne fut que le 12 août qu'on aperçut un promontoire, qu'on

nomma cap Wellsford, et qui semblait former décidément la pointe septentrionale de l'île de Southampton, laissant une ouverture d'environ deux lieues de largeur, mais interrompue par deux ou trois îles, entre ce point et une terre plus élevée vers le nord, dont le promontoire, formant la pointe septentrionale du détroit, fut nommé cap Thomson. Le capitaine Middleton a établi la latitude du Détroit Glacé d'une manière si confuse et même si contradictoire, qu'il était difficile de savoir si l'on était devant celui auquel il a donné ce nom. Cependant, à cinq ou six milles près, la situation répondait assez à la latitude la plus méridionale qu'il y assigne. Le capitaine Parry jugea donc que ce détroit était celui découvert par Middleton; mais dans tous les cas il devait conduire dans la baie Répulse, s'il était possible d'y passer, et il résolut d'en faire la tentative.

Après avoir fait dix à douze milles dans la partie étroite du détroit, il s'élargit considérablement, et comme on n'apercevait pas de terre en face, on se confirma dans l'idée qu'on était dans le Détroit Glacé. Mais après quelques jours de navigation, toujours très lente, on reconnut qu'on était dans une grande baie de l'île de Southampton, formant un des havres les plus beaux et les plus sûrs de tout l'univers, où toute la marine de l'empire Britannique aurait pu se placer aisé-

ment, et qui n'offrait d'autre sortie que le détroit par où l'on y était entré. A la vérité il s'y trouvait dans la partie septentrionale une ouverture qui semblait pouvoir conduire plus loin, mais elle était si étroite et tellement remplie de bas fonds d'écueils et de petites îles qu'il fut impossible même à une chaloupe d'y pénétrer. On donna à cette baie le nom du duc d'York, parce qu'on y était entré le jour de la naissance de ce prince. On était descendu à terre plusieurs fois, le sol en était en général marécageux et peu élevé. On y trouva des vestiges du séjour qu'y avaient fait les Esquimaux, entre autres choses une habitation assez singulière; elle était formée par les deux mâchoires d'une baleine, et couverte avec les fanons du même poisson.

On sortit de cette baie le 19, et l'on continua à cotoyer l'île de Southampton, dont les rives se dirigeaient vers le nord-ouest. Le 21, on se trouva dans un autre détroit plus large formé par la côte septentrionale de cette île, et d'autres terres qu'on apercevait dans le lointain du côté du nord. Pour cette fois, c'était bien le Détroit Glacé de Middleton. On le traversa sans difficulté, et dans la soirée du même jour on se trouva, sans s'en douter, dans la baie Répulse, où l'on n'apercevait pas un seul glaçon capable de mettre obstacle à la navigation. L'examen qu'on fit le

capitaine Parry prouva l'exactitude de la description qu'en avait donnée le capitaine Middleton, sauf sa position géographique. Il reconnut aussi qu'elle est complètement entourée de terre de tous côtés, et que, par conséquent, elle n'offre pas le passage qu'on avait cru si long-temps y trouver.

On fit plusieurs excursions à terre, et l'on trouva des restes d'habitations et d'autres vestiges prouvant qu'une tribu nombreuse d'Esquimaux avait séjourné en cet endroit peu de temps auparavant. Mais le fait le plus curieux, c'est que le capitaine Lyon trouva sur une montagne, à environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, d'abord la tête et ensuite le squelette entier d'une baleine. Il était placé dans le lit d'un ravin, au fond duquel coulait un petit ruisseau, et, à l'exception de la tête, il était couvert d'une terre noire et de mousse fraîche. Quand et comment ce cétacée avait-il été transporté en cet endroit ? C'est ce qu'il est impossible de conjecturer. On sait que les Esquimaux emportent dans les environs de leurs huttes les os des baleines pour les faire sécher, et en faire ensuite des traîneaux ; et d'énormes morceaux de leur chair et de leur graisse, pour s'en nourrir et en tirer de l'huile. Mais comment auraient-ils pu traîner une baleine entière depuis le bord de la mer jusque sur cette montagne, et quelle raison auraient-ils pu avoir

pour s'imposer une tâche aussi pénible qu'inutile? Il est bon de remarquer ici qu'on ne vit même dans les environs aucun vestige de leurs habitations.

On était alors incontestablement sur les côtes de l'Amérique, et il ne s'agissait plus que d'en suivre la continuation du côté du nord.

On sortit le 23 de la baie Répulse, et l'on rentra dans le Détroit Glacé en côtoyant la rive septentrionale. On arriva bientôt dans un endroit où diverses ouvertures faisaient paraître la terre comme composée de différentes îles, derrière lesquelles nulle autre terre ne se montrait. Les glaces empêchaient en ce moment d'y pénétrer, et le capitaine Parry, voulant s'assurer le plus promptement possible, si, en cas de séparation des glaces, cette ouverture pouvait fournir un passage aux navires, chargea le capitaine Lyon d'aller reconnaître les lieux avec M. Bushnam Midshipman de *la Furie*, et quatre marins.

Le capitaine Lyon partit le même jour sur une petite barque, ayant une tente pour camper à terre au besoin, et des provisions pour quatre jours. Étant entré dans l'ouverture qu'on avait reconnue, il commença ses opérations par descendre sur la rive occidentale, et, ayant gravi une montagne située du côté du nord, il vit qu'il était sur une île, s'étendant d'orient en occident, dans une lon-

gueur d'environ sept milles, et que, par conséquent, les côtes du continent américain étaient interrompues en cet endroit. Il donna à cette île le nom de Bushnam. L'eau était tellement chargée de glaces, que ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que la barque pouvait avancer. Au nord de cette île, il trouva la mer plus libre; et, après avoir traversé un détroit d'environ quatre milles de largeur, il toucha à une île plus petite, sur laquelle il vit une ourse avec son petit, et qu'il nomma pour cette raison l'île de l'Ours. Il monta sur un rocher; mais une forte pluie qui avait tombé sans interruption depuis son départ ne permettait pas à la vue de se porter bien loin. Enfin, après avoir découvert quelques autres petites îles, il retourna aux vaisseaux, ayant acquis, sinon la certitude, du moins des présomptions portant à croire que l'ouverture dans laquelle il était entré offrait une communication entre le Détroit Glacé et ce qu'on appelle le canal de Fox.

Le capitaine Parry se détermina alors à reconnaître avec des chaloupes le canal qui séparait l'île de Bushnam du continent. Il y entra du côté de l'est, tandis que le capitaine Lyon en faisait autant par l'extrémité opposée. Ce canal, ayant environ un mille de largeur sur six de longueur, reçut le nom de Hurd; il se prolonge ensuite entre le continent et une grande île, qui forme la

surplus de la côte septentrionale du Détroit Glacé, et qu'on nomma Vansittard, et conduit enfin dans une grande baie, à laquelle on donna le nom de Gore, et où se trouvent différentes îles dont les plus grandes sont celles de Rouse et de Georgina. Il fut indispensable de reconnaître tous ces parages avec des chaloupes avant d'y faire entrer les navires, et les deux capitaines s'en chargèrent personnellement. La continuité des côtes de l'Amérique fut établie de la manière la plus certaine depuis la baie Répulse jusqu'à ce point.

Pendant cette reconnaissance, on fit plusieurs excursions sur les côtes, « et l'on remit en vigueur, dit le capitaine Lyon, le code des chasses qui avait été promulgué à l'île Melville pendant l'expédition précédente. En vertu de ses dispositions, et pour économiser les provisions, tout le gros gibier, comme rennes et bœufs musqués, devait être rapporté à la masse pour faire partie des rations journalières; mais, afin d'encourager les chasseurs, on leur laissait la tête, les pieds, le cœur et le foie des animaux qu'ils tuaient. Or, le cou étant une dépendance naturelle de la tête, ils avaient toujours soin de faire l'amputation si bas, qu'ils emportaient souvent quelques vertèbres du dos. »

On trouva, en plusieurs endroits, de la neige rouge, semblable à celle que le capitaine Ross

avait vue dans la baie de Baffin, mais un peu plus pâle. On sait maintenant que le principe de la matière colorante n'est autre chose qu'une espèce de champignon (*fungus*), qu'un froid artificiel rend même capable de reproduction.

La journée du 30 fut si chaude que les chasseurs furent obligés d'ôter leurs habits et même leurs gilets, circonstance qui n'eut lieu que cette seule fois pendant tout le voyage. Les vallées étaient couvertes d'herbes et de mousses de toute espèce, et la beauté du temps faisait sortir de leurs retraites une foule de mouches, de papillons, et d'autres insectes, dont les riches couleurs et la vivacité auraient pu faire oublier qu'on était dans les régions arctiques, si la vue des énormes masses de glace qui se promenaient dans le Détroit Glacé n'en eût fortement rappelé le souvenir.

Pendant que les deux navires faisaient cette reconnaissance des côtes, ou, pour mieux dire, à l'instant où ils venaient de la terminer, et qu'ils se proposaient de la continuer en remontant vers le nord, le vent et les glaces conspirèrent tellement contre eux, à partir du 1er septembre, qu'en dépit de tous leurs efforts, ils furent repoussés à une distance considérable vers le sud, et le 3 du même mois, ils se trouvèrent plus bas que le cap Bylot, à quelques lieues de l'île de Southampton, presque au même endroit où ils étaient le 1er

août précédent. Le vent ayant passé au sud-est dans la nuit du 4 au 5 septembre, ils partirent à quatre heures du matin, et, n'étant plus obligés de suivre les sinuosités d'une côte qu'ils avaient complètement reconnue, ils suivirent la ligne la plus directe possible, passèrent entre l'extrémité méridionale de l'île de Baffin et quelques autres petites îles; et, arrivant dans les parages qu'ils avaient été obligés de quitter, ils jetèrent l'ancre dans la soirée du même jour, à l'entrée d'une grande ouverture d'environ huit milles de largeur, près d'un cap qu'ils nommèrent Edwards, et qui en formait la pointe orientale.

C'était un grand bras de mer, auquel on donna le nom du capitaine Lyon. On le remonta le lendemain pendant vingt-cinq milles; et comme il devenait alors très difficile d'y manœuvrer les navires, le capitaine Parry les laissa sous la garde du capitaine Lyon, et partit avec deux chaloupes pour en reconnaître le surplus. Il se divisait en deux branches, quelques milles plus loin : la première dans laquelle on entra, et à laquelle on donna le nom d'Hoppner, ne s'étendait pas très loin; mais la seconde, qu'on n'avait pas aperçue d'abord, était plus longue et plus considérable; il s'y trouvait un grand nombre d'anses et de criques, qui furent toutes visitées; et elle se terminait, en tournant à l'ouest, par une grande baie

qui reçut le nom de Ross. On s'assura ainsi que ce bras de mer ou golfe auquel on avait donné le nom de Lyon était complètement entouré de terres ; et que ces terres étaient la continuation des côtes de l'Amérique. Cette reconnaissance occupa du 6 au 14 septembre.

Pendant cette excursion, le 10, dans la matinée, le capitaine Parry remarqua sur les rochers qui bordaient la côte deux hommes et un enfant qui suivaient la chaloupe. Il débarqua aussitôt qu'il trouva un endroit favorable pour le faire, et s'avança vers eux. Ils l'attendirent tranquillement. C'étaient des Esquimaux, ayant chacun une espèce de carquois contenant un arc et des flèches. Ils parurent d'abord craintifs et réservés ; mais, lorsqu'on eut conclu l'échange d'un couteau contre un arc et quelques flèches, ils se familiarisèrent davantage, et le capitaine vint à bout de leur faire comprendre qu'il désirait aller à leur habitation. Ils l'y conduisirent sans hésitation. C'était une tente formée de peaux de rennes, et soutenue par des pieux placés sur une rangée circulaire de grosses pierres. Il s'y trouvait deux femmes de vingt à vingt-deux ans, et deux enfans ; et bientôt une jeune fille de huit à neuf ans, et un garçon de cinq à six, y arrivèrent aussi.

Ces Esquimaux étaient plus propres dans leurs vêtemens et leurs personnes que tous ceux qu'on

avait vus jusqu'alors. On ne sentait pas sous leur tente cette odeur infecte qu'on remarque dans toutes les habitations des peuplades de cette nation; on n'y voyait, ni provisions de poisson, ni autre mobilier, seulement quelques pots de terre; et toutes ces circonstances portèrent à croire qu'ils étaient alors occupés d'une excursion de chasse, et qu'ils vivaient des animaux qu'ils tuaient. D'ailleurs, leurs vêtemens étaient de peaux de rennes, et non de veaux marins.

Un de ces hommes donna une preuve de propreté qui mérite d'être rapportée, parce que c'est une vertu très rare chez les Esquimaux. Le capitaine, à l'instant de partir, ayant donné ordre à un des marins qui l'accompagnaient de faire un paquet des objets qu'il avait achetés, pour les emporter plus aisément, cet Esquimaux en retira promptement un des pots de terre dont nous avons déjà parlé, en faisant entendre que le noir de fumée qui y était attaché, gâterait une peau de veau marin qui devait servir d'enveloppe.

Avant que la séparation s'effectuât, les Esquimaux prononcèrent à plusieurs reprises le mot *souik*, et le capitaine savait déjà que cela signifiait du fer. Il leur fit entendre que, s'ils voulaient l'accompagner jusqu'à la chaloupe, il leur en donnerait; et toute la troupe se mit en marche.

Jusque-là, nos navigateurs n'avaient eu qu'à

se louer de leurs nouvelles connaissances. En arrivant à la tente, qui avait été tendue sur le rivage, on leur fit toutes sortes de présens, et le capitaine expliqua aux hommes, autant qu'il put s'en faire comprendre, la manière dont on gouvernait la chaloupe; mais pendant ce temps les femmes ne restaient pas dans l'inaction, car on s'aperçut bientôt que divers objets avaient disparu, notamment un pot d'étain et quelques cuillers. Une fouille générale fut ordonnée, et tout ce qui manquait se retrouva dans les énormes bottes des deux femmes, qu'en punition de leur larcin, on priva même de ce qu'on leur avait précédemment donné.

Il restait à s'assurer que la côte méridionale de ce grand bras de mer était la continuation non interrompue de celle septentrionale de la baie de Gore. Le capitaine Parry partit de nouveau, le 15, pour faire cette reconnaissance; il pénétra jusqu'au fond de cette baie, et la continuité de terre fut mise hors de doute. Mais les glaces lui opposèrent de grands obstacles à son retour, attendu la formation de la nouvelle glace, qui commençait déjà à s'effectuer, et il fut même obligé de transporter les deux chaloupes par terre, pendant un mille et demi. Le commencement de la saison froide, dans ces climats, date de l'époque où la terre ne reçoit plus du soleil assez de chaleur pour

fondre la neige qui y tombe; et du moment qu'elle en est complètement couverte, le froid augmente si rapidement qu'on passe de l'été à l'hiver sans intervalle intermédiaire auquel on puisse donner le nom d'automne.

Ce ne fut que le 24, à dix heures du soir, que le capitaine Parry fut de retour sur ses vaisseaux, où son absence prolongée commençait à faire naître des inquiétudes. Pendant ce temps le lieutenant Hoppner était allé reconnaître une terre qu'on avait aperçue au sud du cap Edwards, et s'était assuré que c'était une île, à laquelle on donna ensuite le nom de Winter, c'est-à-dire, d'île d'hiver.

On employa l'intervalle qui s'écoula du 25 septembre au 8 octobre à sortir du bras de mer auquel on avait donné le nom du capitaine Lyon, et à faire des tentatives inutiles pour pénétrer plus avant, en forçant la barrière de glaces; il fallut enfin y renoncer. La mer n'offrit qu'une surface solide continue, et il fallut scier les glaces dans une distance d'environ cent cinquante toises, pour former un canal par lequel les vaisseaux pussent entrer dans une baie de l'île Winter, où l'on résolut de passer l'hiver. On avait reconnu, pendant cette époque, environ cent lieues de côtes du continent septentrional de l'Amérique, et l'on avait acquis la certitude pleine et entière qu'il ne

s'y trouvait aucun passage qui pût conduire dans la mer Pacifique.

On employa la première semaine à former ce qu'on peut appeler l'établissement d'hiver. Les nouveaux moyens qu'on avait adoptés pour entretenir et distribuer la chaleur dans l'intérieur des navires réussirent parfaitement, et l'on ne brûlait en vingt-quatre heures qu'un boisseau de charbon sur chacun d'eux. Quoiqu'on eût des provisions pour trois ans, à partir de l'instant où *le Nautile* avait quitté les deux navires pour retourner en Angleterre, le capitaine Parry, prévoyant le cas où il serait obligé de passer trois hivers dans les mers Arctiques, réduisit d'un tiers la ration ordinaire de pain et de rum, et d'un sixième celle de sucre. Cette réduction ne fut pas considérée comme une privation, pendant un temps où l'équipage n'avait ni fatigues ni travaux extraordinaires. On fit construire sur le rivage une petite maison et un observatoire : les murs en étaient formés par une double rangée de planches, dont l'intervalle qui les séparait était rempli de sable. Les chaloupes furent tirées sur le rivage et couvertes de neige. Enfin, on couvrit d'une grande tente bien doublée le tillac des deux navires.

De même que pendant le voyage précédent, on donna tous les quinze jours une représentation

théâtrale, qui produisit d'autant plus d'effet, qu'avant de partir d'Angleterre on s'était muni de costumes et de quelques décorations. Le capitaine Lyon fut chargé des fonctions de directeur de la troupe. « *Les dames*, dit-il, qui avaient laissé croître leurs moustaches et leur barbe, comme une défense contre la rigueur du climat, eurent assez de générosité pour faire le sacrifice de ces ornemens peu féminins. » On y ajouta quelques représentations de fantasmagorie, dont on était redevable à la générosité d'une dame qui avait fait présent de l'appareil nécessaire au capitaine Parry, avant qu'il mît à la voile, et qui avait voulu rester inconnue.

On avait tué pendant l'été un certain nombre de veaux marins dont on avait mis la graisse en tonneaux. On s'occupa alors à la faire fondre pour en tirer l'huile. L'odeur de cette opération attira beaucoup de renards, et l'on en prit un grand nombre. Le capitaine Lyon prit le premier dans une trappe le 19 octobre. Il était encore jeune, et paraissait si doux qu'il ne put se résoudre à le tuer. Il fit construire une niche sur le tillac, et l'y attacha par une chaîne. Ce petit animal montra alors une sagacité fort extraordinaire. Le premier jour, on l'avait souvent tourmenté en tirant la chaîne pour le forcer à se montrer; mais ensuite, toutes les fois qu'il rentrait

dans sa hutte, il y tirait toute sa chaîne après lui, et malheur aux doigts de quiconque osait y toucher.

On prit un nombre considérable de ces animaux. Dans la nuit du 25, on en prit quinze en quatre heures dans la trappe seule du capitaine Lyon, qui fut très surpris en s'éveillant d'apprendre la chasse qu'il avait faite en dormant. Presque tous ceux qu'on avait pris jusqu'alors étaient mâles et très gras, et leur chair avait fort bonne mine. D'abord les marins ne pouvaient supporter l'idée de manger du renard; ils l'essayèrent pourtant, et s'en trouvèrent fort bien. Le capitaine Lyon dit qu'il en fit plus d'une fois son souper, et que cette chair ressemblait à celle du chevreau.

Les matelots des deux équipages demandèrent d'eux-mêmes qu'on établît pour eux une école du soir sur chaque navire. On juge bien qu'une requête si raisonnable ne pouvait être refusée. La plupart savaient déjà un peu lire et écrire, mais avec le temps ils firent de plus grands progrès, et ils se faisaient un honneur d'en montrer les preuves à leurs officiers; de même qu'un jeune écolier triomphe quand il peut faire voir à son maître une copie qu'il croit digne de son approbation.

Il avait été ordonné, dans la crainte des accidens qui pourraient être occasionnés par le feu, de maintenir une ouverture dans la glace à côté

de chaque navire. On y faisait tremper quelquefois de la viande pour la dessaler, et l'on avait remarqué, chaque fois qu'on la retirait, qu'elle avait diminué de poids et de volume. On découvrit enfin les voleurs; c'était une espèce de petites chevrettes, dont le nombre était prodigieux en ces mers, qui en faisaient leur pâture. Depuis ce temps, quand on voulait se procurer sans peine le squelette de quelque animal, on le laissait dans l'eau quelque temps, et on l'en retirait en aussi bon état que s'il eût été préparé par le plus habile anatomiste.

Le 11 novembre, la glace se fendit en plusieurs endroits à peu de distance des deux navires, ce qui donna quelques inquiétudes. La baie dans laquelle on était pouvait plutôt se nommer une rade, car elle était entièrement ouverte du côté du midi. Si donc les glaces cessaient d'y former un corps solide et compact, il était à craindre qu'un coup de vent un peu fort ne jetât en pleine mer la glace et les navires qui y étaient comme incrustés, et ne les brisât contre les énormes glaçons qui s'y trouvaient. Pour dernière sauvegarde contre cet accident, on résolut d'attacher les vaisseaux au rivage par le moyen des ancres. On creusa des trous dans la terre pour les y assurer. On n'éprouva aucune difficulté jusqu'à la profondeur de deux pieds; mais au-delà la terre était si endurcie par la gelée qu'elle avait presque



la dureté d'une pierre. Comme cet endroit était beaucoup au-dessus de la hauteur à laquelle s'élevaient les marées, il en faut conclure que le soleil d'été des siècles n'avait jamais eu la force de la dégeler plus avant.

On vit plus d'une fois ce qu'on appelle « la fumée du froid. » Ce phénomène arrive toutes les fois qu'une portion de la mer se découvre tout à coup par la rupture subite des glaces. Il s'en élève alors une vapeur semblable à celle qui sort d'un chaudron qui est sur le feu. Cette vapeur se congèle presque au même instant, et retombe en poudre sur les glaces qui l'environnent.

Le 22 décembre était le jour le plus court sous ce méridien. Le soleil s'éleva pourtant à 37′ au-dessus de l'horizon, et l'on eut trois heures de clarté, au moins suffisante pour pouvoir faire une longue promenade. Dans le voyage précédent, près de l'île de Melville, on avait passé quatre-vingt-dix jours sans voir le soleil. Ici du moins, on éprouvait quelque consolation en apercevant cet astre, quoiqu'il fût sans force et sans chaleur; car on pouvait même le regarder sans se fatiguer la vue. L'aurore boréale embellissait souvent les nuits. Ce phénomène a été si souvent décrit qu'il nous paraît inutile d'en répéter ici la description. Nous dirons seulement que le capitaine Lyon assure qu'il a passé bien des heures sur la glace, dans

des endroits où nul son ne pouvait se faire entendre, pour s'assurer s'il était accompagné de quelque bruit, comme on l'a si souvent prétendu; mais qu'il n'en a jamais entendu aucun. Il ajoute que jamais il n'a contemplé ce spectacle sans excuser les pauvres Indiens qui supposent que, dans ces lumières qui parcourent si rapidement le firmament, ils voient les esprits de leurs pères se promenant en liberté dans le pays des ames.

Depuis que les équipages étaient en quartier d'hiver jusqu'au 1^er^ de janvier, on avait pris plus d'une centaine de renards. On en conserva plusieurs à bord des deux navires; mais, quoiqu'ils fussent bien nourris et bien soignés, les uns moururent et les autres parvinrent à s'échapper avant la fin de l'hiver. Les chiens s'étaient familiarisés avec eux, mais les renards ne recevaient pas leurs avances sans appréhensions. Le renard arctique ressemble beaucoup à celui d'Europe, si ce n'est qu'il est beaucoup plus petit, et qu'il a la fourrure plus longue et plus épaisse, la nature semblant avoir voulu l'armer contre la rigueur du climat qu'il habite. Il pèse en général de sept à neuf livres. C'est un animal très propre, et il a le plus grand soin de ne faire aucune ordure dans l'endroit où il mange et où il dort. On ne remarque en lui aucune odeur désagréable, pas même dans le mâle.

Il paraît impossible de le prendre par surprise, car, même quand il semble dormir le plus profondément, le moindre bruit suffit pour l'éveiller à l'instant. Il se repose en général pendant le jour; mais, dès que la nuit arrive, il se met en campagne et court jusqu'au matin. Il ne fait aucun bruit en poursuivant sa proie; mais quand il est irrité ou captif, il glapit comme un jeune chien. C'est un fait assez singulier, dit le capitaine Lyon, que son glapissement est modulé de manière à donner l'idée qu'il est à une certaine distance de vous, quand il est à vos pieds; de sorte qu'on dirait que la nature l'a doué de l'art du ventriloque, pour qu'il pût faire croire à la proie dont il est voisin, qu'il est encore bien loin. Un renard qui vient d'être pris, semble avoir un accès de rage; mais, au bout de quelques heures de captivité, il devient tranquille; quelques-uns montraient même de la douceur dès le premier instant. Il est vrai que d'autres ne devinrent jamais traitables: c'étaient probablement les plus vieux.

Lorsque les renards captifs sur les vaisseaux recevaient leur nourriture, leur premier soin était de chercher à la cacher, même quand ils avaient grand'faim, et quoiqu'ils n'eussent pas de compagnon d'esclavage dont ils pussent redouter les larcins. Lorsqu'il y avait de la neige sur le tillac,

ils la ramassaient avec leur museau pour en couvrir leur trésor, et le moment d'après ils le découvraient pour satisfaire leur appétit. Lorsqu'il n'y avait pas de neige, celui du capitaine Lyon faisait servir sa chaîne à cet usage, il la prenait dans sa gueule et la tournait en rond sur la nourriture qu'on lui avait donnée. S'éloignant alors à quelques pas, sa chaîne le suivait, laissait sa cachette à découvert, et il recommençait cinq à six fois le même manège; mais enfin, la faim l'emportant, il mangeait sa pâture, sans lui avoir donné un attrait de plus en la cachant.

Le 8 janvier, on tua tout près de *l'Hécla* un lièvre fort maigre, quoiqu'il pesât sept livres. On vit, après l'avoir ouvert, ce qui l'avait attiré près du vaisseau; on lui trouva dans l'estomac des feuilles de thé, qu'on avait jetées, après qu'elles avaient servi à faire l'infusion.

Tous les animaux de ces régions glacées doivent beaucoup souffrir de la faim pendant le long hiver : aussi font-ils quelquefois leur nourriture de substances qui n'y étaient nullement destinées. Par exemple, on trouva dans l'estomac d'un renard une masse de bouts de cordes, de la grosseus de deux poings.

Pendant deux ou trois nuits successives, on remarqua sur la neige qui tapissait la poupe de l'*Hécla* des traces qui indiquaient le passage d'un très

petit animal. Dans la nuit du 14, le domestique du capitaine Lyon y tendit une trappe, et eut le bonheur de l'y prendre. C'était une petite hermine blanche, charmante, probablement le premier animal de cette espèce qu'on eût jamais pris sur un bâtiment à deux cents toises de la terre. Le capitaine la fit mettre dans une cage; mais, dès qu'elle y fut, elle en secoua les barreaux avec fureur en poussant des cris aigus, et en répandant une forte odeur de musc. Elle se décida pourtant dans le cours de la journée à accepter la nourriture qu'on lui présentait à la main, mais non sans chercher d'abord à mordre les doigts qui la lui offraient. Enfin, elle parut s'habituer à sa captivité, et le capitaine espérait pouvoir la conserver, quand elle fut tuée par accident.

Un événement imprévu vint rompre l'uniformité de la vie de nos voyageurs, le 1er février dans la matinée. Quelques matelots qui se promenaient sur le tillac de *la Furie*, s'écrièrent tout à coup : « Des Esquimaux! des Esquimaux! » Le capitaine Parry monta sur le pont, et vit effectivement à quelque distance une troupe d'étrangers qui avançaient lentement du côté de l'ouest; et, en regardant du côté du rivage, il aperçut, à environ deux milles, quelque chose qui lui parut des huttes récemment construites.

Le capitaine Parry partit sur-le-champ avec le

capitaine Lyon, deux officiers et deux marins, pour aller à leur rencontre; et ils distinguèrent bientôt que la compagnie se composait de vingt et un hommes, deux vieilles femmes, et deux enfans. Les Esquimaux firent halte quand les Anglais furent à quelques pas; tous étaient sans armes, et ils saluèrent en se frappant la poitrine, ce que les voyageurs ne manquèrent pas d'imiter. Ils n'étaient ni bruyans ni mendians, comme leurs concitoyens du détroit d'Hudson; ils semblaient au contraire timides et craintifs, et ils acceptèrent les présens qu'on leur fit de grains de colliers et d'autres bagatelles, d'un air qui annonçait moins d'admiration de ce qu'ils recevaient que d'étonnement de la figure et du costume de ceux qu'ils voyaient. Les Esquimaux avaient avec eux quelques peaux, des fanons de baleine et des couteaux d'ivoire; on en fit l'échange pour des clous, et dès lors la confiance s'établit. Comme les voyageurs examinaient les vêtemens des deux femmes, ils furent fort surpris de les voir se déshabiller pour qu'ils pussent les considérer de plus près; mais leur surprise diminua en voyant qu'elles avaient double vêtement.

Le capitaine Parry leur fit comprendre par signes qu'il desirait les accompagner à leurs habitations : ils y consentirent sans hésiter, et l'on se mit en route. Elles étaient situées sur une hauteur

qu'on pouvait apercevoir des vaisseaux, et les Anglais furent extrêmement surpris de voir qu'un établissement de six grandes huttes, contenant une population de plus de soixante personnes, ayant des chiens, des traîneaux, des canots, se fût formé si promptement et si près d'eux, comme par enchantement, et sans que personne s'en fût aperçu.

L'étonnement s'accrut encore en voyant l'intérieur de ces demeures extraordinaires, dans la construction desquelles il n'entrait pas autre chose que de la neige et de la glace. On y entrait, en rampant, par deux passages cintrés, d'environ trois pieds de hauteur, après quoi l'on arrivait dans une chambre circulaire dont le haut formait un dôme parfait; elle donnait entrée dans trois autres pièces semblables, l'une en face, les deux autres de chaque côté. Chacune de ces chambres en dôme servait d'habitation à une famille. Toutes les huttes n'étaient pas semblables, quelques-unes n'ayant qu'une ou deux pièces au lieu de trois. Ces chambres avaient environ sept pieds d'élévation dans leur plus grande hauteur, sur quatorze à seize de diamètre. Le tout était construit, avec beaucoup d'art, de blocs de neige taillés de forme convenable, et placés les uns sur les autres; la clef de la voûte était un gros bloc de forme carrée. Chaque pièce était éclairée par une fenêtre circulaire d'environ deux pieds de dia-

mêtre, placée dans le toit, et bouchée par un morceau de glace qui procurait un jour à peu près semblable à celui qui pénètre à travers le verre dépoli. Deux hommes, dont l'un préparait les blocs de neige, et dont l'autre les arrangeait, pouvaient bâtir une de ces chambres en dôme, en moins de deux heures de temps.

La neige faisait aussi les frais d'une partie de l'ameublement de ces habitations. Les lits n'étaient autre chose que de larges bancs de neige, construits comme les murailles, et d'environ deux pieds de hauteur, placés le long du mur d'un côté de la chambre, ou des deux côtés s'il en fallait deux. Ils étaient couverts de fanons de baleine et de branches d'andromèdes. Des peaux de rennes et de veaux marins servaient de matelats, de draps, et de couvertures Un pilier, aussi de neige, soutenait une lampe dont la grandeur variait depuis six pouces jusqu'à deux pieds de longueur, et qui, par conséquent, contenait plus ou moins d'huile. La mèche n'était autre chose que de la mousse bien sèche, et un morceau de bois, d'asbète, ou même une pierre, servaient à attiser la lampe.

Cette lampe brûlait perpétuellement. Elle servait à échauffer l'appartement où il n'y avait jamais d'autre feu. Un os enfoncé dans la muraille permettait d'y suspendre un pot de terre, dans lequel

ils faisaient cuire leur nourriture à la chaleur de la lampe, quoiqu'il leur arrivât souvent de la manger toute crue. Le capitaine Parry ayant acheté une de ces lampes, la femme à qui elle appartenait commença par vider dans un autre vase l'huile qui y restait, et qui ne faisait point partie du marché; puis, pour n'y rien laisser, elle en essuya proprement l'intérieur avec ses doigts, qu'elle n'oubliait pas de sucer à chaque fois, et elle finit par y donner le coup de serviette avec sa langue.

Quelques Esquimaux avaient pris l'avance pour aller avertir leurs familles de la visite qu'elles allaient recevoir. On trouva donc les femmes vêtues de leurs plus beaux atours, et assises sur leurs lits, les jambes pliées sous elles. On leur fit quelques présens, et après avoir visité toutes les huttes, on retourna aux vaisseaux avec preque toute la tribu.

Avant de partir, le capitaine Parry voulut voir si cette peuplade consentirait à la vente de ses enfans, comme celles du détroit d'Hudson y avaient paru très disposées. Il proposa donc à un Esquimau un grand couteau de boucher en échange de son fils, nommé Fouloumiak, enfant vif, intelligent, et de bonne mine. Le père parut comprendre la proposition, et prit le couteau. L'enfant rentra dans la hutte pour prendre ses gants, et partit d'un air joyeux; mais, ayant

probablement compris, chemin faisant, de quoi il s'agissait, il disparut en route, et ne se retrouva plus en arrivant.

La connaissance fut bientôt faite entre les Esquimaux et les matelots, et l'on se mit à danser au son d'un violon et d'un tambour.

Un vieillard nommé Nakkakhiou, ou la Vessie, suivit le capitaine Lyon dans sa cabane. Son air prévenait en sa faveur, et sa conduite y répondit. Non seulement il ne demanda rien, mais il ne paraissait même s'attendre à ne recevoir aucun présent. Quelques airs d'orgue lui plurent infiniment, et il montra, en les écoutant, la même expression de plaisir qu'un amateur de musique qui entendrait les morceaux les plus savans. Le capitaine lui montra divers desseins qu'il avait faits. Il reconnut ses concitoyens dans ceux qui représentaient les Esquimaux du détroit d'Hudson, et il désigna les parties de leur costume qui différaient de celui de sa tribu. Un autre dessein représentant un ours lui fit jeter un grand cri; il se découvrit le bras aussitôt, et montra les cicatrices de trois blessures que lui avait faites un de ces animaux qu'il avait tué.

Cependant les matelots cherchaient à communiquer tous leurs talents à leurs nouveaux amis, qui réussirent assez bien à fumer, et à mâcher du tabac; mais le capitaine Lyon, voyant qu'ils l'a-

valaient, défendit qu'on leur en donnât davantage. Il paraît pourtant que leurs estomacs bien huilés n'en éprouvèrent aucun inconvénient. Aucun d'eux ne put avaler de liqueurs fortes, à l'exception d'une vieille femme qui était fort altérée après avoir dansé et chanté deux heures sans interruption.

Tout le temps que ces Esquimaux restèrent sur les navires, on avait chargé un certain nombre de marins de les surveiller avec soin pour empêcher qu'ils ne dérobassent rien; mais il ne montrèrent pas la moindre disposition au larcin, et le mot *pille-tai*, ou, donnez-moi, ne fut pas même prononcé, quoique c'eût été le cri continuel de ceux du détroit d'Hudson. Le capitaine Parry défendit sous les peines les plus sévères qu'on leur donnât, sans permission, aucun objet faisant partie des approvisionnemens des vaisseaux, et que plus de six personnes de chaque navire allât visiter à la fois leur village, car on peut donner ce nom à l'établissement de treize familles composées de vingt et un hommes, vingt-cinq femmes et dix-huit enfans de tout âge.

Une troupe de treize loups arriva le même jour que les Esquimaux. C'étaient les premiers qu'on eût aperçus dans cette île, et l'on n'en vit pas d'autres pendant le séjour qu'on y fit. Ils passèrent si près des deux navires, qu'on aurait pu en tuer

plusieurs ; mais on n'osa tirer, de crainte que ce ne fussent des chiens des Esquimaux, qui leur ressemblaient beaucoup. Ils inquiétèrent long-temps les Esquimaux et les Anglais ; mais enfin on réussit à les détruire tous.

Le lendemain, les deux capitaines allèrent faire une visite à leurs voisins, et emportèrent même des provisions pour passer la journée avec eux. Les jeunes femmes auraient pu passer pour jolies, si elles avaient eu le premier de tous les charmes, la propreté. Elles avaient en général de vives couleurs et des yeux brillans et expressifs. Elles n'avaient d'autres ornemens qu'un petit bracelet de grains de diverses couleurs : aussi recevaient-elles les petits miroirs, les boutons, les grains, et autres bagatelles qu'on leur donnait, avec des transports de joie qui prouvaient que l'amour de la parure était inné chez elles, aussi-bien que parmi le beau sexe de climats plus heureux.

« Quand je dis qu'elles étaient sans ornemens, ajoute le capitaine Lyon, je me trompe, car je ne devrais pas oublier le *kakkine* (1), qui couvre leur visage, leurs cuisses, et leur poitrine. Le dessein en varie un peu, mais la position en est toujours la même. Pour en faire comprendre

(1) C'est le nom que donnent les Esquimaux à l'opération du tatouage.

l'arrangement, j'aurais mis pour frontispice à cet ouvrage la figure en pied d'une femme, si je n'avais craint que la nudité complète n'en parût trop hardie : d'ailleurs, je suis convaincu qu'aucune d'elles n'aurait voulu montrer plus d'une partie de son corps à la fois.

« La curiosité me porta à voir comment se faisait le *kakkine*, et en conséquence je me mis entre les mains de mistress Nakkakhiou, que j'avais adoptée pour mon *amama*, c'est-à-dire, pour ma mère. Lui ayant fourni une aiguille, elle déchira avec les dents un fil de nerf de renne, enfila l'aiguille, et passant les doigts sous le pot suspendu sur la flamme de la lampe, sans craindre de changer beaucoup la couleur de ses mains, elle en détacha un peu de suie, la délaya avec une goutte d'huile et de la salive, et, prenant pour pinceau un morceau de fanon de baleine, elle dessina sur mon bras diverses figures, différentes, comme je le vis fort bien, de celles dont elle était marquée elle-même. Appelant alors ses compagnes, elles se mirent à rire de bon cœur en regardant ces figures, qui signifiaient peut-être quelque chose de singulier.

« Elle perdit pourtant une grande partie de ses peines, car j'étais bien déterminé à ne lui laisser faire que quelques points. Elle commença sa besogne par noircir son fil avec de la suie,

puis elle fit dans ma peau un point très court, mais assez profond, appuyant son pouce sur la double blessure dès que le fil y avait passé; et faisant ensuite un second point très près du premier. Elle en avait fait quarante, qui couvraient environ deux pouces, quand elle cassa son aiguille, et je lui fis entendre que cela me suffirait. Elle finit donc son opération, en frottant d'huile la partie opérée, pour étancher quelques gouttes de sang qui en sortaient. Je pus alors me faire une idée de ce qu'il en coûte à ces femmes pour s'embellir, car l'opération est douloureuse et occasionne une légère inflammation. La couleur du *kakkine* devient d'un bleu pâle, quand la peau est guérie. »

La meilleure intelligence régnait dans toutes les familles; et, dans tous les marchés un peu importans, le mari et la femme ne manquaient jamais de se consulter ensemble avant de le conclure. Leur probité scrupuleuse faisait l'étonnement et l'admiration de tous nos voyageurs. Le capitaine Lyon la mit une fois à l'épreuve, en laissant comme par oubli, dans la hutte de Nakkakhion, qu'on ne nommait plus alors que La Bouilloire, parce que le capitaine lui en avait donné une de cuivre, un assortiment de couteaux, de ciseaux, et de petits miroirs. Il s'y trouvait une douzaine d'Esquimaux des deux sexes, quand

il en sortit, et lorsqu'il y retourna, au bout de quelques heures, il y retrouva tout, sans que rien y manquât.

Les deux capitaines partagèrent leurs provisions avec les habitans de la hutte sous laquelle ils dînèrent. Les Esquimaux y firent honneur; il n'y eut que le vin qui ne put leur plaire.

Dans la matinée du 5, on les vit partir en grand nombre, et s'avancer sur la glace du côté du sud-ouest. On ne savait trop à quoi attribuer cette excursion ou ce départ, mais on apprit bientôt qu'ils étaient allés à la chasse des veaux marins. C'était le manque de provisions qui les avait amenés dans l'île de Winter dont les côtes sont fréquentées par un grand nombre de ces animaux. Ils eurent le bonheur d'en prendre quatre; et toutes les habitations, si propres dans le premier moment, mais dont la fumée des lampes avait déjà souillé la blancheur, offrirent partout des taches dégoûtantes de sang et de graisse. Dans la visite qu'on leur rendit l'après-dînée, on trouva dans la hutte de Nakkakhiou deux femmes occupées à manger le contenu d'un pot dans lequel elles avaient fait bouillir du sang et de la graisse de veau marin, et qui semblaient jouir du même plaisir que deux dames qui prendraient leur thé en Angleterre. Quand elles eurent fini leur repas, la plus jeune prit son couteau pour racler le sang

et la graisse qui étaient tombés sur ses vêtemens et sur ses bottes, ayant soin à chaque fois d'essuyer son couteau avec cette serviette incomparable, sa langue. La vieille dédaigna cette recherche frivole, et toutes deux prirent ensuite un dessert aussi étrange qu'abondant, qu'elles cherchèrent sur la tête de deux jeunes enfans.

En retournant à *l'Hécla* le capitaine Lyon rencontra plusieurs Esquimaux qui revenaient des navires, et qui lui montrèrent avec beaucoup de satisfaction les divers présens qu'ils avaient reçus. En passant près de l'endroit où l'on avait eu la première entrevue avec les Esquimaux, et qui avait été marquée par une petite colonne de neige, il y trouva une jeune femme et son enfant agenouillés, et cherchant quelques grains de collier qui y étaient tombés à cette époque. En le voyant, elle parut hésiter à continuer son occupation, mais le présent qu'il lui fit d'un petit collier la mit au comble du bonheur.

Le 4, le capitaine Parry eut la curiosité d'engager quelques Esquimaux à lui bâtir une hutte de neige semblable aux leurs. Ils se mirent à l'ouvrage sur-le-champ, et le peu de temps qu'ils y employèrent le convainquit qu'il ne leur avait pas fallu plus de trois heures pour la construction de tout leur village.

Deux tas d'immondices étaient accumulés à

quelque distance des vaisseaux. C'était une mine qui tentait la cupidité des Esquimaux ; on leur accorda la permission de l'exploiter à leur profit ; et ils eurent soin d'en extraire tout ce qui leur parut pouvoir être utile, des bouteilles cassées, des chiffons, des morceaux de bois ou de fer rouillé, etc. Et depuis ce temps quelques-uns d'entre eux venaient examiner tous les matins le nouveau dépôt qu'on y avait jeté la veille.

Dans la journée du 5, le capitaine Lyon reçut la visite d'un jeune Esquimau plein d'intelligence, nommé Ayoukitt. Il le fit entrer dans sa cabane, le fit dîner avec lui, et lui apprit à se servir d'un couteau et d'une fourchette, comme les Européens ; à s'essuyer la bouche avant de boire ; à ne pas y entasser des morceaux de viande gros comme une orange ; et il l'invita même après le dîner à se laver les mains et le visage, en lui en donnant lui-même l'exemple. Voyant ensuite qu'Ayoukitt avait toujours les yeux fixés sur le morceau de savon qui venait de servir à cette opération, il lui en fit présent ; mais l'Esquimau ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il l'avala.

Le 8, il y eut à bord de *la Furie* un concert d'Esquimaux : cinq femmes et un homme y chantèrent, tantôt séparément, tantôt ensemble. Leur chant était monotone, mais la mesure bien mar-

quée. La capitaine Parry et quelques-uns de ses officiers les régalèrent à leur tour en jouant de quelques instruments. Le flageolet était celui qu'ils semblaient préférer. Iligliuk, femme d'Okétouk avait l'oreille excellente et la voix très douce; elle semblait désolée de ne pouvoir suivre les sons d'un orgue.

Dans la même journée le capitaine reçut la visite de Kouilitteuk, le plus petit homme de la tribu, accompagné d'Arpaloua, sa jeune femme qui en était une des plus jolies. Il fit le portrait de cette dernière, et obtint la permission de copier le *kakkine* d'un de ses bras et d'une de ses épaules. On avait surnommé le mari *le Jaloux*, et peut-être n'avait-il pas tort de l'être, car le capitaine trouva dans les regards de sa moitié, quoique elle eût rougi en lui montrant son épaule, une expression qui lui fait dire que Crantz n'a pas eu tort d'assurer que les femmes des Esquimaux connaissent le langage des yeux aussi-bien qu'une courtisanne turque. Il les régala d'un morceau de pain et d'une couple de chandelles, qu'ils mangèrent avec délices; et il eut l'attention de tirer la mèche de la bouche de la belle Arnaloua, à l'instant où elle allait disparaître avec le suif.

Le lendemain les Esquimaux se trouvèrent dans la plus grande détresse. La pêche n'avait pas

réussi; ils étaient sans vivres, et la plupart des lampes étaient éteintes dans leurs huttes, faute d'huile pour les entretenir. Ils furent obligés de tuer trois de leurs chiens pour ne pas mourir de faim. Malgré la compassion qu'ils inspiraient, le capitaine Parry ne pouvait risquer de compromettre la réussite de son expédition et la sûreté de ses équipages, en se chargeant de nourrir un si grand nombre de personnes, qui d'ailleurs ne songeaient à se procurer des vivres que lorsqu'ils s'en trouvaient entièrement dépourvus, et dont la nonchalance aurait encore redoublé, s'ils avaient pu compter sur des secours constants et réguliers. Cependant le capitaine Lyon lui ayant rappelé qu'il y avait sur chacun des deux navires deux ou trois tonneaux de poussière de pain et de biscuit dont on ne pouvait rien faire, on leur en donna une portion, qui fut pour eux la manne tombant dans le désert; et le même secours leur fut accordé toutes les fois qu'ils retombèrent dans la même situation, ce qui arriva assez fréquemment pendant qu'ils restèrent dans le voisinage des Européens. Le 10, l'équipage de *la Furie* tua un loup, dont on leur envoya la chair, qu'ils dévorèrent en affamés; et cependant c'était une nourriture qu'ils ne prenaient qu'avec répugnance, et ce n'était qu'en cas de disette absolue qu'ils consentaient à toucher à la chair de cet animal.

Nous ne devons pas oublier de consigner ici un fait honorable pour les deux équipages : les matelots des deux navires prirent spontanément la résolution de se priver d'une partie de leurs rations journalières pour fournir quelques nouveaux secours à leurs malheureux voisins, et ils l'exécutèrent tant que la famine dura parmi eux. On remarqua pendant ce temps de détresse, que, quelque pressés qu'ils fussent par la faim, jamais les Esquimaux ne mangeaient des provisions qu'on leur apportait, avant d'avoir pourvu aux besoins de leurs enfans. Ce ne fut que le 13 que la capture de quelques veaux marins rétablit parmi eux la joie et l'abondance.

Ces Esquimaux avaient plusieurs manières de prendre les veaux marins : s'ils en apercevaient un hors de l'eau, ils se couchaient le ventre sur la neige, et s'avançaient presque insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent à portée de lancer contre lui leur javeline, ou que l'animal effrayé se jetât à la mer.

Une autre manière qui leur réussit souvent consiste à les tuer sous la glace même. Lorsque la mer en est entièrement couverte, ou du moins dans une très grande étendue, le veau marin et le narwal y pratiquent des trous pour venir respirer, ou monter sur la glace ; et comme elle est

fort épaisse, c'est un ouvrage qui leur demande beaucoup de temps. Un bruit que les Esquimaux entendent sous la glace, et qu'ils reconnaissent sur-le-champ, les avertit qu'un de ces amphibies travaille; et, s'étant positivement assuré de l'endroit où l'opération a lieu, le pêcheur, ou le chasseur, comme on voudra l'appeler, commence par bâtir un petit mur de neige pour se mettre à l'abri du vent; serre ses vêtemens autour de son corps et de ses cuisses, pour qu'ils ne puissent faire le moindre bruit; place sa javeline à côté de lui sur deux petites fourchettes de bois enfoncées dans la neige, et, s'asseyant au pied du mur qu'il a construit, attend patiemment que le travail de l'animal soit assez avancé pour lui permettre de l'attaquer. Quand ses yeux et ses oreilles l'avertissent que la glace est sur le point de se rompre, il se lève doucement, saisit sa javeline, retenue par une courroie attachée autour de son corps, et la poussant avec force des deux mains, perce en même temps la faible croûte de glace et l'amphibie. Agrandissant alors l'ouverture, il fait de nouvelles blessures à l'animal avec une autre javeline, et finit par le tirer sur la glace, mort ou mourant.

Le 2 mars, pour la première fois depuis Noël, le thermomètre s'éleva au-dessus de zéro, et

marqua 2° (1). Cet adoucissement dans la température de l'air, dû en grande partie au changement du vent, qui avait passé au sud-est, ayant continué quelques jours, le capitaine Parry accepta la proposition que le capitaine Lyon lui avait faite d'aller reconnaître les côtes de l'île.

Le capitaine Lyon partit donc le 15 avec le lieutenant Palmer et quelques marins, emportant sur un traîneau une tente, des couvertures et des provisions pour trois jours. À peine étaient-ils partis que le vent changea et devint très piquant, ce qui augmenta considérablement la rigueur du froid. Après avoir fait le tour d'une petite baie, ils tendirent leur tente près d'une montagne, et se mirent tous à fumer pour tâcher de se réchauffer. Voyant qu'il leur serait impossible de passer ainsi la nuit, ils firent une excavation sous la neige. Comme ils n'avaient qu'une pioche, ils y travaillaient l'un après l'autre, et chacun attendait son tour avec impatience, parce que ce travail rappelait la circulation du sang dans les membres engourdis. Ils pratiquèrent ainsi une espèce de caverne assez grande pour les contenir tous, non debout, mais assis ou couchés, et ils y allumèrent un peu de feu : la fumée, qui ne pouvait en sortir, contribua à en rendre la température supportable ; car ils avaient

(1) 15° 33′ de Réaumur.

bouché l'entrée avec des blocs de neige. Ils passèrent la nuit avec l'agréable pensée que, s'il tombait beaucoup de neige jusqu'au matin, ils auraient quelque peine à se frayer un passage avec la pioche pour en sortir ; et que, si le toit fragile qui les couvroit, venoit à s'écrouler, ils se trouveraient ensevelis sous deux ou trois pieds de neige.

Il en tomba effectivement pendant la nuit, et il fallut employer la pioche pour sortir de cette espèce de cave. Le vent était aussi piquant que la veille, le froid aussi rigoureux, et la neige continuait à tomber avec force ; la tente y était enterrée jusqu'à moitié de sa hauteur, et en cherchant à la dégager, plusieurs d'entre eux eurent le nez et les doigts gelés. Il fallut donc y renoncer, et ils prirent le seul parti qui leur restait, celui de retourner aux vaisseaux, laissant sous la tente tout leur bagage, en la surmontant d'un pavillon pour en reconnaître la place, et ne se chargeant que de quelques livres de pain, d'un peu de rum, et de la pioche.

La difficulté était de retrouver leur chemin, la nouvelle neige ayant effacé les traces que leurs pas avaient laissées la veille, et celle qui tombait étant si épaisse, que la vue ne s'étendait pas à vingt pas. On marcha plusieurs heures presque au hasard, souffrant horriblement du froid et de la fatigue, et la plupart d'entre eux montrant

déjà cette espèce d'insensibilité qui précède un sommeil qui conduit à la mort. Ils marchaient comme des gens ivres, obéissant aux ordres de leurs officiers, mais ne songeant même plus à se frotter les membres que la gelée avait engourdis.

Enfin vers midi et demi ils eurent le bonheur d'apercevoir des pas d'Esquimaux nouvellement tracés dans la neige; ils se déterminèrent à les suivre, n'importe où ils les conduiraient : heureusement, ils se dirigeaient vers les vaisseaux, où ils arrivèrent à une heure après midi, et où ils trouvèrent les secours dont ils avaient besoin.

Cependant nos navigateurs mirent à l'épreuve les connaissances géographiques et hydrographiques des Esquimaux, et parvinrent même à leur faire dresser des cartes. Leurs principaux ingénieurs géographes furent une femme nommée Iligliuk et un homme nommé Eouerat, qui avaient tous deux beaucoup d'intelligence.

On commença par placer devant eux sur une table plusieurs feuilles de papier. Le capitaine Parry y traça en grand le plan des côtes depuis la baie Répulse jusqu'à l'île Winter, et leur fit signe de le continuer. Iligliuk comprit parfaitement ce qu'il desirait d'elle; elle prit le crayon, et continua à dessiner les sinuosités des côtes, y employant plusieurs feuilles de papier, et s'arrêtant

à une île qu'elle nomma Amitioki, et où elle était née. L'idée qui se présenta à nos navigateurs, à l'inspection de cette carte grossière, fût qu'en remontant les côtes ils y trouveraient plusieurs ouvertures, dont la plus grande, située au nord de l'île Amitioki, semblait se diriger vers l'ouest. Cependant elle fit ensuite une même carte pour le capitaine Lyon, et, comme on devait s'y attendre, celle-ci ne ressemblait nullement à la première. Elles sont gravées, réduites à un douzième dans la relation publiée par le capitaine Parry; très différentes l'une de l'autre, mais indiquant toutes deux un détroit, l'une à la hauteur de l'île Amitioki, l'autre un peu plus haut. Une troisième carte tracée par Eouerat, marquait aussi ce détroit, et à peu près dans la même position que la première de celle d'Iligliuk, à la hauteur de l'île Igloulik, située au nord de celle Amitioki.

La famine reparut parmi les Esquimaux à la fin d'avril; et au commencement de mai il s'opéra une scission parmi eux. Une trentaine partirent un beau matin, sans avoir donné avis de leur départ, et les autres ne tardèrent pas à en faire autant. Cependant, tantôt une famille, tantôt une autre revenait de temps en temps aux vaisseaux, demandant, non du fer, non du bois, mais à man-

ger, et après avoir satisfait son appétit pendant un jour ou deux, elle allait rejoindre ses concitoyens, à plus de vingt milles de distance.

Le temps subit un grand changement dans les premiers jours de mai; on voyait au sud-est un grand espace de mer entièrement libre : tous les matins elle était couverte d'une croûte de nouvelle glace, mais qui se fondait dans la journée. On vit passer, le 4, la première troupe de canards sauvages. La neige commença à se fondre assez rapidement; quatre heures dans une belle journée suffisaient pour produire une différence dans l'aspect du pays. Le capitaine Parry résolut alors d'envoyer une expédition par terre pour reconnaître les côtes voisines, et, le 8, le capitaine Lyon partit avec le lieutenant Palmer, cinq matelots, et trois soldats de marine, ayant des traîneaux chargés d'une tente, de couvertures, et de provisions pour vingt jours.

Ils arrivèrent le 9 à la pointe de l'île, située sur le détroit qui la sépare du continent. Ils y avancèrent le même jour, passèrent la nuit sur une des îles qui s'y trouvent, et arrivèrent le lendemain sur les côtes de l'Amérique. Ils les suivirent jusqu'au 19, marchant très lentement, attendu que plusieurs d'entre eux furent attaqués de maux d'yeux; et, enfin, ayant fait une marche

forcée le 21, ils arrivèrent aux vaisseaux dans la soirée.

On obtint, par ce petit voyage, la certitude de la continuité non interrompue des côtes de l'Amérique, jusqu'à un cap que le capitaine Lyon nomma Wilson; ce qui épargnait aux deux navires la peine d'en suivre toutes les sinuosités jusqu'à ce point, quand ils pourraient se remettre en marche.

Pendant cette excursion, un accident était arrivé à bord de *l'Hécla*. Un marin, nommé James Pringle, était tombé du haut du grand mât, et s'était tué sur la place.

Deux familles d'Esquimaux étaient venues de nouveau s'établir près des navires, et s'y étaient construit deux huttes de neige. Eouérat et la belle Arnaloua en faisaient partie. Ils avaient dessein de se rendre à Amitioki, peut-être dans l'espoir d'y revoir nos voyageurs, dont le voisinage leur avait été si utile. On leur donna deux traîneaux, une pique et une hache à chaque homme; et Arnaloua en témoigna sa reconnaissance en se plaignant que tous les présens fussent pour son mari, et qu'on ne lui donnât pas même un couteau. Ils partirent le 23, commençant un voyage qui, suivant eux, devait durer trente ou quarante jours, sans autres provisions que quel-

ques bouts de chandelles et un peu de pain, mais ne parlant que de veaux marins et de rennes qu'ils allaient tuer.

La végétation n'avait encore fait aucuns progrès à la fin de mai; à peine apercevait-on bourgeonner quelques premiers boutons de saxifrage. Rien n'annonçait la fonte des glaces qui retenaient les vaisseaux captifs, circonstance d'autant plus contrariante, qu'on voyait la mer libre dans le lointain. Enfin, le capitaine Parry ordonna qu'on coupât un canal dans la glace pour sortir de la baie, comme on avait fait pour y entrer, et l'on commença ce travail le 2 juin. Ce n'était pas une opération facile. L'épaisseur de la glace était en général de trois à quatre pieds, et en certains endroits elle en avait près de douze; et, quand on avait détaché un de ces énormes blocs, on avait autant de difficulté à le tirer de l'eau, qu'on en avait trouvé à le couper. Il arrivait aussi, tantôt que la pression des glaces rendait la scie immobile, et il fallait en introduire une seconde pour dégager la première, en coupant une langue de glace par derrière; tantôt que les deux portions de glace qu'on avait séparées, se réunissaient par la gelée, pendant qu'on sciait l'autre côté, et l'on était obligé de recommencer la même manœuvre une seconde fois, et même une troisième.

On ouvrit ainsi un canal de deux mille trois cents

pieds de longueur pendant la première semaine, et à la fin de la seconde, l'ouvrage était presque terminé. Cette opération affaiblissant considérablement la glace de la baie, et le capitaine Parry, craignant qu'elle ne se détachât inopinément, et qu'elle n'entraînât les vaisseaux en pleine mer, y fit rapporter les instrumens et autres objets qui avaient été déposés dans l'observatoire.

Tout était terminé le 18; on comptait mettre à la voile le lendemain; et l'on alla faire une excursion dans l'île Winter, pour prendre congé des lieux où l'on avait passé plus de huit mois. Mais la scène changea complètement pendant la nuit du 18, suivant le capitaine Lyon; du 19, suivant le capitaine Parry. Toutes les glaces de la baie se détachèrent; des montagnes de glace échouées les empêchèrent d'en sortir; elles remplirent le canal qui avait été ouvert, et les deux navires se trouvèrent enchâssés aussi solidement que jamais. On fit le lendemain d'inutiles efforts pour rouvrir le canal qui venait de se fermer, et pour en rendre praticable un autre qui s'était à demi formé à quelque distance, par le mouvement des glaces; on en reconnut l'impossibilité, et il fallut attendre qu'un heureux coup de vent débarrassât la baie.

Pendant le retard aussi imprévu que contrariant, occasionné par les glaces, deux événemens malheureux arrivèrent à bord de *la Furie*:

culaire, et tombe de quatre-vingt-dix pieds de hauteur. La végétation était alors dans toute sa vigueur sur ses rives; les andromèdes, les saxifrages, et les mousses de toute espèce, y étaient en pleine fleur. On y vit de nombreux troupeaux de rennes, et les chasseurs en tuèrent quatre.

Le 14, on rencontra un grand nombre de narwals, et l'on mit une chaloupe en mer pour tâcher d'en tuer un. On approcha d'un mâle et d'une femelle suivis de leur petit, et qui, au lieu de battre en retraite, firent la plus belle défense. La femelle ayant été tuée, le mâle n'en continua pas moins à combattre, quoiqu'il eût reçu trois coups de feu, et qu'il portât deux lances enfoncées dans son corps. Il chercha plusieurs fois à accrocher ses défenses à la proue de la chaloupe, quoiqu'il reçût un coup de baïonnette chaque fois qu'il était à portée. Il se passa dix minutes avant qu'il succombât. La chair de cet animal fut trouvée fort bonne par tous ceux qui purent surmonter le dégoût qu'inspirait sa couleur noire.

Dans la soirée du même jour on aperçut au nord une terre qui, d'après sa position, parut être l'Amitioki des cartes des Esquimaux, ce que confirmait encore la quantité de narwals qu'on rencontrait dans ces parages, et qu'ils avaient dit y être très nombreux. La seule différence, c'est que c'était une presqu'île et non une île. Continuant

à suivre une ligne de côtes fort basses, ils remontèrent quelques petites îles désignées sous le nom d'Ouglit sur la carte d'Iligliuk; et dans la soirée, ils virent au nord une terre entre laquelle et le continent il devait se trouver un détroit, suivant toutes les cartes des Esquimaux. En avançant quelques milles plus loin, ils trouvèrent effectivement ce détroit; mais, à leur grande consternation, ils le virent couvert d'une nappe de glace qui, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ne laissait pas apercevoir une goutte d'eau. En suivant la ligne des glaces le long de l'entrée de ce détroit, ils y découvrirent une grande île qu'ils prirent pour l'Igloulik d'Iligliuk, et ils ne purent plus en douter quand ils apprirent que les Esquimaux qu'ils y rencontrèrent étaient les parens et les amis de ceux qu'ils avaient vus à l'île Winter. Si donc les cartes des Esquimaux étaient fautives sous le rapport des distances et de la situation des lieux, elles étaient du moins exactes à l'égard des points principaux sur lesquels on avait voulu obtenir des informations.

Voyant des tentes sur le rivage, les deux capitaines montèrent chacun sur une chaloupe pour s'approcher des glaces, et ils furent joints presque aussitôt par cinq canots. Heureusement les Anglais savaient alors assez d'esquimau pour s'expliquer un peu, et surtout pour le comprendre;

et la connaissance en fut plus tôt faite. Les Esquimaux les conduisirent à leurs tentes, qui formaient en quelque sorte deux divisions à quelque distance l'une de l'autre. Ces tentes étaient faites de peaux de rennes et de narwals si bien cousues ensemble que l'eau ne pouvait y pénétrer. Elles étaient soutenues par le milieu sur un poteau formé d'os et de cornes de narwals, s'élevant à la hauteur d'environ sept pieds. Les peaux tombaient jusqu'à terre, et y étaient assujetties par de grosses pierres. Le diamètre de leur base était de dix à quatorze pieds. Sous ces tentes, le sol était couvert d'un côté de peaux qui leur servaient de lit, de l'autre d'un amas de chair de narwal, de poisson, d'œufs, d'oiseaux, etc., trésor dont les richesses étaient mêlées confusément ensemble, et où la famille puisait à volonté de quoi satisfaire à tous ses besoins. Un canot était près de chaque tente.

Ces Esquimaux étaient riches en provisions, mais encore plus pauvres que ceux de l'île Winter sous tout autre rapport. Presque tout leur mobilier consistait en leur lampe et le pot suspendu au-dessus ; et à peine avaient-ils des peaux en nombre suffisant pour se préserver du froid pendant la nuit.

Les deux capitaines se rembarquèrent chacun dans leur chaloupe pour regagner leurs navires,

et ils se perdirent de vue dans le brouillard. Mais le vent, la marée et les glaces leur opposèrent tant d'obstacles qu'ils furent tous deux obligés de retourner à terre. Le hasard voulut que les Esquimaux qui les rencontrèrent ne demeuraient pas dans la même division des tentes, de sorte que chacun d'eux fut surpris, le lendemain matin, d'apprendre que son compagnon avait passé la nuit si près de lui sans le savoir.

Ils partirent accompagnés d'une nombreuse escorte de canots qui les suivirent jusqu'aux vaisseaux, où l'on récompensa leur hospitalité par des présens de couteaux, de clous, et autres objets qui pouvaient leur être utiles. On continua pendant plusieurs jours à côtoyer la glace, à y chercher quelque ouverture : on n'en trouva aucune; et comme on ne pouvait passer un détroit si important sans le reconnaître, on résolut d'attendre que les glaces se détachassent, ce qui semblait ne pouvoir tarder bien long-temps; et après avoir reconnu une petite île placée très exactement dans la carte d'Iligliuk sous le nom de Siouak, on alla rendre une nouvelle visite aux Esquimaux.

Les tentes sous lesquelles on les avait trouvés n'étaient que leurs habitations d'été. Ils en avaient d'autres pour l'hiver, « et c'était bien décidément, dit le capitaine Lyon, les édifices les plus extraordinaires que j'eusse jamais vus. Ils étaient en-

tièrement construits d'os de baleine, de narwal, de veau marin, et d'autres animaux, les intervalles qu'ils laissaient entre eux étant remplis de mousse et de terre. Ils étaient en forme de dôme, et avaient environ neuf pieds de hauteur sur dix-sept à dix-huit de diamètre à leur base. L'intérieur était revêtu d'une couche de suie et d'ordures de toute espèce, et les murs de ces bâtimens étaient tellement disjoints qu'on pouvait voir l'intérieur sans y entrer, ce dont l'odeur épouvantable qui en sortait ne donnait aucun envie. L'entrée en était cintrée, extrêmement basse, et placée du côté du sud. Des ossemens de toute espèce, même des crânes humains, étaient épars dans tous les environs, et il semblait que ces Esquimaux n'attachaient pas plus d'importance aux restes de leurs ancêtres qu'à ceux des animaux dont ils s'étaient nourris; car ayant vu les Anglais ramasser une couple de ces crânes, ils s'empressèrent de leur en apporter d'autres. »

Pendant cette excursion, le capitaine Lyon tua un hibou blanc, oiseau non moins rare que magnifique, et qu'on ne trouve guère, même dans ces climats. Il n'est pas aveuglé par l'éclat du jour, comme les autres hiboux, et ce n'est jamais pendant les ténèbres qu'il cherche sa proie.

Parmi divers objets qu'il acheta de ces Esquimaux, se trouvait un petit panier fait avec des

herbes sèches, dont la forme était absolument la même que ceux dont se servent les Tibboux, dans la partie méridionale du Fezzan. « N'est-il pas étonnant, dit-il, que deux peuplades sauvages, dont l'une vit dans les contrées les plus chaudes, et l'autre dans les climats les plus froids de l'univers, et n'ayant que la nature pour guide, suivent exactement la même méthode pour faire leurs paniers, tout en employant des matériaux différens. »

Un Esquimau nommé Toulemak qui avait été pêcher à quelque distance, revint le 25 avec une cargaison de saumons que les Anglais s'empressèrent de lui acheter. Ils réussirent même, en lui promettant un présent de bois et de fer, à le déterminer à chercher à leur en procurer une plus grande quantité. Il partit le lendemain, et dit qu'il serait de retour dans quatre jours. L'état des glaces ne permettant pas d'espérer que les vaisseaux pussent entrer dans le détroit avant plusieurs jours, le capitaine Lyon, du consentement du capitaine Parry, résolut de l'accompagner dans cette excursion, et prit avec lui un marin nommé Dunn.

Il partit le 26 à dix heures du matin avec Toulemak, quatre Esquimaux, et trois jeunes gens presque encore dans l'enfance. Ils avaient, pour porter leur bagage, deux traîneaux, attelés, l'un de onze chiens, l'autre de huit. En passant sur la

détroit qui sépare l'île du continent du côté du sud, Toulemak fit remarquer au capitaine quelques huttes construites en pierres qui servaient à sa tribu quand elle allait pêcher de ce côté pendant l'été, ou pour mieux dire, quand les glaces se rompaient. Après huit heures de marche, la glace devint si mauvaise, et si remplie de trous et de crevasses, qu'il fut impossible d'aller plus loin. Ils passèrent la nuit dans une petite île au-delà de laquelle était un grande nappe d'eau qu'ils ne pouvaient traverser sans barque. Elle faisait partie d'un groupe d'une trentaine d'îles, auxquelles le capitaine donna le nom de Coxe. Toulemak déclarant alors qu'il était impossible de gagner la rivière où il comptait pêcher, on prit le parti de retourner aux tentes. Il est bon de remarquer que l'eau en cet endroit, à environ douze milles d'Igloulik, était déjà presque douce.

On arriva au camp des Esquimaux le même jour dans la soirée, et le capitaine logea sous la tente d'un nommé Ougarra, dont la mère et les deux femmes s'empressèrent de le débarrasser de ses habits mouillés et de ses bottes. Comme celles-ci étaient de fabrique du pays, la vieille mère s'en empara sur-le-champ pour les raccommoder et y mettre de nouvelles semelles.

Les vaisseaux n'étant pas en vue, et la glace étant toujours dans le même état, le capitaine

passa les deux jours suivans chez ses hôtes, où on lui fit répéter tout ce qu'il pouvait avoir à dire des Esquimaux de l'île Winter. En leur parlant de la petite troupe d'Eouerat, qu'on avait rencontrée près d'Amitioké, il ne put se souvenir du nom d'un jeune homme qui en faisait partie. Chacun cherchait à aider sa mémoire. Enfin une vieille femme lui demanda si ce n'était pas Ukammuk; et le capitaine lui ayant répondu affirmativement, en ajoutant qu'il était en route pour Igloulik, elle se mit à courir ou pour mieux dire à sauter de joie dans la tente, en s'écriant : *je suis sa mère! je suis sa mère!*

Le 28 après midi, un Esquimau vint prendre le capitaine par la main, en faisant signe à Dunn de le suivre. Il les conduisit vers une tente qu'ils crurent vide, d'après le silence qui y régnait; cependant ils y trouvèrent dix-huit femmes assises d'un côté, tandis que les hommes étaient rangés de l'autre. Deux de ceux-ci étaient debout, près du poteau placé au milieu pour la soutenir. L'un d'eux se mit à danser pendant que les femmes chantaient; et, quand il se trouva fatigué, il s'avança vers l'autre, se frotta le nez contre le sien, cérémonie qu'ils appellent *kounik*; après quoi celui-ci prit sa place, et se fit ensuite remplacer par un autre, qu'il désigna pareillement par un kounik. Enfin, de kounik en kounik, le tour

du capitaine arriva; il fut obligé de danser à son tour, et chercha le nez le plus propre de la compagnie pour lui faire ensuite la même politesse.

Ces bons Esquimaux ne manquaient pas de curiosité; ils firent une infinité de questions au capitaine sur la nourriture, les maisons, et la manière de vivre des *Kablounas*, nom qu'ils donnent aux Européens. Les femmes surtout demandaient de grands détails sur les vêtemens et la parure des personnes de leur sexe, et quand le capitaine leur dit qu'elles ne portaient jamais de culottes, toutes s'écrièrent en même temps: « Comme elles doivent avoir froid! » Elles ne furent guère moins surprises d'apprendre qu'elles avaient assez peu de goût pour ne pas se tatouer le corps.

Dans la soirée du 29, on aperçut *l'Hécla*. Le capitaine croyait qu'il était trop tard pour qu'on lui envoyât une barque: cependant on l'avertit bientôt qu'il venait d'en arriver une; mais il lui fut impossible de partir avant d'avoir permis aux deux femmes de son hôte de lui tatouer chacune une petite figure sur le bras. Toulemak et un autre Esquimau l'accompagnèrent sur le vaisseau, où ils passèrent la nuit, non à dormir, mais à tout examiner; et on les renvoya le lendemain avec force présens, tant pour eux que pour leurs compagnons.

Pendant son absence le capitaine Parry avait côtoyé la terre au nord-est, et avait reconnu

différentes îles situées à l'entrée du detroit, et qui étaient marquées avec assez de précision sur la carte d'Eouerat. Le 29, il avait renvoyé *l'Hécla* à la hauteur d'Igloulik pour reprendre le capitaine Lyon; et le 1er août les deux navires se trouvèrent réunis. Les pluies abondantes qui tombaient depuis quelques jours, faisaient espérer plus que jamais que les glaces ne tarderaient pas à se fondre. Le champ de glace continuait à ne former qu'une seule masse; mais il s'y trouvait tant de trous et de crevasses, qu'on ne pouvait y faire cinquante pas sans danger.

Le 5, on harponna une baleine d'environ trente-neuf pieds de longueur; on passa la journée du 6 à en couper la graisse pour en faire de l'huile; et, comme on retournait vers Igloulik, on y conduisit en toue les restes du cétacée : ce fut un présent magnifique pour les Esquimaux, qui ne perdirent pas un instant pour s'en régaler. Toulemak et un autre de ses compagnons entreprirent aussi de faire chacun une carte des côtes voisines, et toutes deux indiquaient un détroit qui devait se trouver dans les environs. Mais était-ce celui dont l'île d'Igloulik semblait former la côte septentrionale, et dans lequel le capitaine Lyon avait découvert les îles qu'il avait nommées Coxe? c'est ce que l'état des glaces ne permettait pas de vérifier, car elles étaient toujours fermement attachées au

virage. Cependant toutes les observations prouvaient qu'un courant assez fort venait de l'ouest, ce qui semblait démontrer l'existence d'un passage dans cette direction.

A force de courir des bordées le long de cette barrière de glaces, le capitaine Parry remarqua qu'au nord de l'île d'Igloulik, elles semblaient annoncer une dissolution plus prochaine que du côté du sud. Il résolut donc de faire lui-même une expédition sur la glace pour reconnaître l'état des lieux à quelque distance, et il partit le 14, avec M. Richards, un des midshipmans de *l'Hécla*, quatre hommes de l'équipage, des provisions pour dix jours, une tente, et deux planches pour traverser les larges crevasses qui se trouvaient sur la glace.

Après avoir côtoyé plusieurs îles, auxquelles il donna le nom de Bouverie, et une péninsule jointe au continent par un isthme qui n'avait pas plus de vingt-cinq toises de largeur, il prit terre pour monter sur une hauteur, d'où il reconnut que les glaces sur lesquelles il venait de passer couvraient une grande baie, s'étendant vers le sud, à laquelle il donna le nom de Richards; et que, du côté du nord, la vue était bornée dans le lointain par la terre que les Esquimaux s'accordaient à nommer Keyuk-Tarruoki. Il suivit alors les côtes qui se dirigeaient vers l'ouest, et far-

maient une chaîne de montagnes qui s'élevaient de mille à douze cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Enfin, dans la soirée du 18, il arriva à un cap, qu'il nomma cap du Nord-Est, et qui formait un des côtés d'un détroit d'environ deux milles de largeur, mais qui, plus loin, s'élargissait considérablement. Les glaces qui le couvraient étaient en mouvement, et s'avançaient d'occident en orient, ce qui confirmait l'idée d'un courant venant de la mer du nord ; l'eau, par le goût et la couleur, en était parfaitement semblable à celle de la mer ; enfin, nulle terre n'arrêtait la vue du côté de l'ouest. On crut avoir trouvé le passage tant cherché, et l'on nomma ce détroit, par anticipation, le Détroit de la Furie et de l'Hécla.

On se remit en marche pour retourner aux vaisseaux, en marchant sur la terre quand on le pouvait, et sur la glace quand cela devenait nécessaire. Mais les crevasses avaient augmenté de largeur, et l'on rencontra un espace d'eau si considérable, que la planche, eût-elle eu le double de sa longueur, n'aurait pu suffire pour le traverser. On eut recours à un radeau préparé par la nature, un énorme glaçon ; et le capitaine rejoignit ses vaisseaux dans la soirée du 20.

Les glaces s'étant enfin rompues peu à peu les jours suivans, les deux navires parvinrent, quoi-

que bien lentement, à s'y frayer un passage; ils doublèrent le cap Nord-Est le 26, et traversèrent la partie étroite du détroit, dont la longueur était de trois à quatre milles. Le détroit s'élargissant alors considérablement, ils y trouvèrent, à environ dix milles plus loin, une île qu'ils nommèrent Liddon, et qu'ils côtoyèrent du côté du sud, afin de ne pas perdre de vue les côtes du continent. A une seconde distance d'environ dix milles une autre île, qui reçut le nom d'Amherst, se présenta à eux; mais là une nouvelle barrière de glace impénétrable les arrêta tout à coup.

Les deux jours suivans furent employés à des tentatives inutiles pour s'ouvrir un chemin entre les glaces. Jusqu'alors on avait cru être dans le détroit où le capitaine Lyon était entré avec Toulemak; mais le capitaine Lyon n'y reconnaissant aucun des points remarquables qu'il avait observés dans le premier, on vint à penser qu'il pouvait se trouver deux détroits et par conséquent deux passages, et il devenait important de s'assurer si l'autre était également encombré de glaces. En conséquence, le capitaine Parry fit partir le 30 trois expéditions différentes. M. Palmer, lieutenant de *l'Hécla* partit sur une barque pour s'assurer de l'état des glaces près d'Igloulik, et examiner le détroit dans lequel Toulemak avait conduit le capitaine Lyon. M. Reid, lieutenant de

*la Furie,* fut chargé de suivre les côtes vers l'ouest, pour s'assurer qu'on était réellement dans un détroit, et non dans quelque golfe. Enfin le capitaine Lyon reçut ordre de marcher vers le sud, pour voir s'il y apercevrait quelque autre détroit.

Le capitaine Lyon revint dès le 1er septembre. La profondeur de la neige, les lacs, les montagnes, et les précipices qu'il avait rencontrés, ne lui avaient permis que de faire environ six milles pendant lesquels ses compagnons et lui avaient été exposés à bien des dangers. Cette excursion ne procura donc aucune des informations qu'on desirait obtenir.

Celle de M. Reid n'eut pas un meilleur résultat. Il revint le 2 après avoir fait environ vingt milles sur la rive méridionale du détroit, et il n'avait guère vu que ce qu'on pouvait voir du haut des mats, la mer uniformément couverte de glaces dans tout ce qu'on apercevait du détroit.

Le peu de succès de ces deux expéditions détermina le capitaine Parry à en tenter une luimême. Il partit le même jour, gagna l'isthme qu'il avait reconnu quelques jours auparavant, côtoya la baie de Richards en descendant au sudouest, traversa différentes criques, et arriva enfin au bras de mer que le capitaine Lyon avait visité, et qu'il reconnut aisément en voyant le groupe des îles de Coxe et les rochers de granit rouge qui s'y

trouvent. Il le remonta suffisamment pour s'assurer que ce n'était qu'un golfe très étroit, et il retourna aux navires, où il arriva dans la soirée du 7.

Il y trouva le lieutenant Palmer qui s'était assuré que l'île d'Igoulik était encore jointe au continent par un banc de glaces impénétrables, et qu'il était impossible de pénétrer à l'ouest de ce côté.

Pendant ce temps M. Ross, *midshipman* de la *Furie*, avait été chargé de reconnaître la terre située en face du cap Nord-Est, et formant la rive septentrionale de l'entrée du détroit. Il s'assura que c'était une île séparée de la terre par un canal très étroit : cette terre s'étendait du côté du nord tout le long du détroit, et les Esquimaux la nommaient Keyuk-Tarruoke. *On lui* donna le nom de Cokburn, et à l'île celui d'Ormond.

Le 10, M. Reid partit une seconde fois avec M. Bushnan, midshipman, et huit marins, emportant des vivres pour une semaine. Leur mission était de s'avancer vers l'ouest, le long des côtes septentrionales du détroit de la Furie et de l'Hécla, c'est-à-dire, sur la terre à laquelle on venait de donner le nom de Cokburn; et de tâcher de s'assurer si ce détroit conduisait réellement à la mer. On avait choisi ce côté, parce qu'il



semblait offrir moins d'obstacles à la marche que la côte méridionale.

Il revint le 15 à sept heures du soir : il avait fait soixante milles sur la côte, avait vu le cap qui terminait le détroit de ce côté, et qu'il nomma Hallowell, et ensuite une vaste étendue de mer, couverte de glaces. On ne pouvait donc conserver aucun doute qu'on ne fût dans un détroit communiquant à la mer Polaire, et bornant l'Amérique au nord-est; mais ce détroit continuait à être barré par les glaces. Les navires, depuis qu'ils étaient arrivés à la hauteur de l'île Amherst, n'avaient pas pu avancer de la longueur d'un câble; tous les symptômes qui annoncent dans ces climats la prochaine arrivée de l'hiver commençaient à se montrer; on ne pouvait donc conserver la moindre espérance de voir se rompre la barrière de glaces qui arrêtait les vaisseaux. En conséquence, le capitaine Parry, après avoir consulté le capitaine Lyon et les deux prèmiers lieutenans, se décida à sortir du droit, à reconnaître la terre située au nord-est, autant que les glaces le permettraient; et à chercher ensuite près d'Igloulik une situation favorable pour y passer l'hiver.

On sortit donc le 20 du détroit, non sans beaucoup de difficultés, car la nouvelle glace avait déjà commencé à se former; et si les navires y

eussent resté vingt-quatre heures de plus, il est problable qu'ils s'y seraient trouvés retenus peut-être pour onze mois. On fit quelques tentatives pour suivre les côtes de l'île Cokburn, en remontant vers le nord; mais le vent et les glaces s'y opposèrent. On retourna donc à Igloulik, et l'on s'y établit dans une baie pour y passer l'hiver, en employant la scie pour ouvrir un canal dans la glace, comme on l'avait fait l'année précédente sur les côtes de l'île Winter.

Les premiers mots que les Esquimaux prononcèrent en les voyant de retour, furent : *point d'été ! point de rennes !* Ce qui confirma nos navigateurs dans la croyance où ils étaient déjà que la saison avait été plus rigoureuse que de coutume. Les Esquimaux étaient déjà établis dans leur quartiers d'hiver, c'est-à-dire, dans les huttes construites avec des os, dont nous avons déjà parlé. Mais comme elles ne pouvaient contenir toute la tribu, on en avait construit d'autres entièrement en glace. Elles étaient de forme à peu près octangulaire. Les murs étaient construits avec de grands blocs de glace d'eau douce placés les uns sur les autres, et dont la neige formait le ciment. Les unes étaient couvertes en peaux, les autres étaient surmontées par un dôme de neige. Ces maisons étaient si transparentes, qu'à la dis-

tance de plusieurs pas on pouvait distinguer ceux qui s'y trouvaient et les reconnaître ; et cependant elles étaient tellement inaccessibles à l'air extérieur, qu'il y faisait chaud. L'entrée était basse et étroite, et l'on n'y arrivait qu'après avoir traversé un long passage. Les canots renversés étaient placés sur deux blocs de glace, élevés d'environ cinq pieds, à peu de distance de la maison. Un chenil en glace était destiné à chaque famille de leurs chiens, qui semblaient y être sous verre.

Les navires se trouvaient à cinq milles des habitations des Esquimaux, et quand les officiers voulaient y aller, ils en trouvaient toujours quelques-uns qui étaient très disposés à les y conduire en traîneaux, mais qui n'oubliaient jamais qu'ils devaient recevoir un présent pour ce service. Leurs prétentions à cet égard montèrent si haut avec le temps, qu'on en vint à craindre que le prix d'une course dans une de ces voitures de place des régions arctiques ne devînt exorbitant.

Le 28, Eouerat et ses compagnons arrivèrent à Igloulik, allèrent sur-le-champ faire une visite aux vaisseaux, et se donnèrent quelque peine pour prouver qu'ils n'avaient pas oublié le peu d'anglais qu'ils avaient appris. La belle Arnaloua était fort changée ; elle semblait même avoir de l'hu-

meur, ce qui était peut-être occasionné par une éruption cutanée qui la tourmentait, et qui ressemblait beaucoup à la galle.

Un jeune Esquimau de leurs amis, Toulouak, arriva le mois suivant d'Amitioki; il venait prendre possession de sa jeune femme, Erktua; et toute la cérémonie du mariage consista uniquement en ce que le futur alla s'asseoir sous la hutte de son beau-père à côté de sa fiancée, à la place destinée au mari. Le nouveau couple alla rendre visite au capitaine Parry, et Toulouak étant un ancien favori, sa femme et lui se retirèrent chargés de riches présens. Le mari pouvait avoir dix-sept ans, et la femme quinze. Plusieurs autres familles de l'île Winter arrivèrent aussi à la fin de ce mois.

Chacun de deux capitaines, voulant se donner un équipage, et n'avoir plus besoin de recourir aux voitures de place, acheta des Esquimaux un attelage de chiens, que ceux-ci ne consentirent à leur vendre qu'après en avoir reçu la promesse qu'on ne les tuerait pas; et ils furent enchantés quand ils virent que l'on construisait un chenil pour les loger. Les chiens ne tardèrent pas à se familiariser avec leurs nouveaux maîtres, mais ils reconnaissaient toujours les anciens, et les caressaient chaque fois qu'ils venaient à bord.

Toulemak étant l'*angekok* ou l'*annatkoa*, c'est-

à-dire le sorcier de sa tribu, voulut profiter de cette qualité pour arracher un nouveau présent au capitaine Lyon. Étant allé le voir dans sa cabane, à bord de *l'Hécla*, il lui raconta fort gravement et très longuement une vision qu'il avait eue, et cette vision était le capitaine Lyon qui lui présentait une hache. Le capitaine y répondit par le récit d'une autre vision qu'il avait eue lui-même. Il avait vu Toulemak chassé de la cabane du capitaine Lyon pour l'avoir importuné en demandant. Cette dernière vision fut réalisée sans que Toulemak s'en formalisât.

Le 2 décembre, le soleil ne montra sur l'horizon que la seizième partie de son disque, et il fut ensuite quarante-deux jours sans y reparaître. Cependant, on eut, même dans les jours de cette période où le soleil était le plus éloigné, deux heures de crépuscule avant et après midi. Un fait assez singulier, c'est que, pendant cette absence du soleil, on ne vit que deux aurores boréales; encore étaient-elles pâles et sans aucun éclat.

Avant de commencer le récit des événemens de 1823, nous allons imiter le capitaine Lyon en interrompant une narration qui a nécessairement quelquefois un peu de sécheresse, pour donner quelques détails sur les mœurs de la tribu d'Esquimaux avec laquelle nos voyageurs passèrent deux

longs hivers, car ceux de l'île Winter et ceux de l'île Igloulik peuvent être considérés comme n'en formant qu'une seule.

Il se trouvait parmi ces Esquimaux quelques individus de grande taille; mais en général ils sont de petite stature, la taille moyenne des hommes n'étant guère que de cinq pieds cinq pouces, et celle des femmes de cinq pieds (1). Ils ont de petites mains, de petits pieds tournés en dedans, et les genoux un peu gros en proportion. Ils ne sont pas aussi forts qu'on pourrait l'attendre de gens habitués dès leur enfance à une vie dure et active. Un Anglais portait aisément un fardeau qu'un Esquimau de même taille pouvait à peine soulever. Leur peau, après avoir subi une bonne lessive, n'était pas plus brune que celle d'un Portugais, et les parties de leur corps constamment couvertes avaient à peu près la même teinte que le visage des habitans des côtes de la Méditerranée. De même que les Juifs, ils ont un caractère de physionomie qui leur donne à tous une sorte de ressemblance de famille, ce qui vient peut-être de la conformation de leurs yeux, petits en général, quoique brillans et expressifs, et dont l'extrémité du côté du nez semble descendre comme chez les Chinois,

(1) Le pied d'Angleterre est plus petit que celui de France d'un quinzième.

tandis que le *caranculus lacrymalis,* qui est visible dans les Européens, est chez eux couvert d'une membrane verticale. Ils ont les os des joues très saillans, le visage large, les lèvres un peu grosses, la bouche grande, les dents fortes et très rarement cariées, et le menton pointu. Les hommes ont peu de barbe, si ce n'est sur la lèvre supérieure. Les cheveux des deux sexes sont durs, longs, et noirs comme du jais. Les hommes se les coupent sur le front; mais ils les laissent croître des deux côtés de la tête, et ils acquièrent quelquefois une longueur de deux pieds : les femmes divisent les leurs sur le haut de la tête, et les ramènent en avant de chaque côté de la poitrine, où ils forment deux grosses et longues queues, dont le centre est un morceau de bois ou un os, autour duquel ils sont serrés par une bande de cuir, auquel on laisse le poil, et qu'on arrange de manière à ce que la couleur en change à chaque tour qu'elle fait autour des cheveux.

Les vêtemens des deux sexes sont presque entièrement composés de peaux; ce qui les distingue principalement des Esquimaux du détroit d'Hudson, quoique la forme de leur costume soit, sous certains rapports, aussi différente que le fond. Ils y emploient pourtant aussi les peaux d'ours, de loups, de renards, et de marmottes. Celles des veaux marins ne leur servent guère que pour leurs

bottes, parce que le cuir en est plus fort, et résiste mieux à l'eau.

Le vêtement de dessus n'est point ouvert par devant, et est garni par derrière d'un grand capuchon, destiné à couvrir la tête; le poil est en dehors. Ce capuchon est toujours bordé avec la fourrure blanche qui couvre les cuisses du renne, ce qui contraste avec la couleur foncée du corps du vêtement. Le devant tombe à peu près à mi-cuisse; mais le derrière s'allonge en pointe, arrondie à l'extrémité, et qui descend jusqu'à la cheville. Tout le tour de cette queue, ainsi que le bas de cet habillement, est également garni d'une bordure de couleur différente; et ceux qui se piquent d'élégance y ajoutent une frange composée de très minces aiguillettes de peau. Sous ce vêtement ils en portent un autre, dont la forme est la même, mais sans ornemens, et dont le poil est tourné du côté de la peau : c'est le seul qu'ils conservent dans l'intérieur de leurs huttes. Ils ont aussi un grand manteau à manches, ouvert par devant; mais ils s'en servent principalement en guise de couverture.

Leurs culottes n'ont pas de ceinture, et sont attachés aux habits par des courroies. Ils en portent toujours deux paires. Elles ne descendent qu'au-dessous des genoux; et, quoique cet usage les expose à souffrir du froid pendant l'hiver, ils

ne songent jamais à en augmenter d'un pouce la longueur.

Leurs bottes remontent jusqu'à leurs culottes, qui tombent par dessus : ils en portent aussi deux paires, l'une ayant le poil en dedans, et l'autre en dehors. Entre ces deux bottes ils ont une paire de pantoufles, et, par dessus tout, des espèces de souliers de peau de veau marin remontant jusqu'à la cheville, au-dessus de laquelle ils sont attachés avec des courroies. Pendant l'été, et quand ils vont à la chasse, ils ne portent qu'une paire de bottes : elles sont si bien cousues, qu'elles sont imperméables. Ils ont aussi des gants de peau de rennes, dont le poil est tourné en dedans.

Pendant l'été, ils portent souvent un vêtement plus léger, composé de peaux de canards cousues ensemble, et dont les plumes sont tournées vers la peau. Quelques-uns s'entouraient la tête d'un bandeau formé de fourrures de diverses couleurs, parmi lesquelles des cheveux étaient quelquefois entrelacés; des dents de renards, qui y étaient suspendues, formaient une frange qui leur tombait sur le front. D'autres attachaient à leurs cheveux des dents de bœuf musqué, de petites figures en ivoire, ou des os de petits animaux.

Le vêtement des femmes diffère principalement de celui des hommes par le capuchon et les bottes. Leur capuchon est d'une immense grandeur,

et avance jusqu'au-delà des deux épaules. Les enfans n'ont pas d'autre berceau, et y restent complètement nus jusqu'à l'âge de trois ans. Lorsqu'une femme veut donner le sein à son enfant, elle donne un coup d'épaule, qui le pousse à l'autre bout du capuchon, le fait passer par dessus l'autre épaule, et il se trouve en position pour pouvoir prendre le lait de sa mère sans qu'elle ait besoin de le prendre dans ses bras.

Mais les bottes du beau sexe sont sans contredit la partie la plus extraordinaire de son ajustement. Les femmes en portent deux paires comme les hommes, mais celles de dessus sont d'une telle ampleur qu'on pourrait les prendre pour deux sacs de cuir attachés autour des jambes. La partie la plus large est autour des genoux; elles se rétrécissent ensuite, et s'attachent aux culottes par le moyen de courroies. Ces bottes sont les poches des dames arctiques, et l'on pourrait dire le magasin où elles conservent leurs effets les plus précieux.

Leurs vêtemens, indépendamment de la grande queue traînant par derrière, en ont par devant une plus petite, qui ne descend pas plus bas que les genoux. Une ceinture dont elles se servent quelquefois pour serrer leurs vêtemens autour de leur taille, est ornée de bijoux, c'est-à-dire de dents

de renards, d'oreilles de rennes, et de petits os de divers animaux.

Tous les vêtemens, tant des hommes que des femmes, sont de la dernière malpropreté; mais jamais on ne les voit porter des haillons, les femmes paraissant connaître le mérite d'un point fait à propos. Et ceci nous conduit à parler de leurs occupations.

La besogne des hommes est terminée quand ils ont tué les animaux dont la peau et la chair doivent leur fournir vêtement et nourriture; tout le reste est l'ouvrage des femmes. Elles préparent les peaux de différentes manières selon l'emploi qu'elles veulent en faire, et suivant qu'il s'agit d'en conserver ou d'en retirer le poil. Elles commencent par les sucer pour en retirer l'huile et la graisse; elles les frottent ensuite long-temps entre les mains, les font tremper dans l'urine, les frottent encore avec du sable, les font sécher ensuite, soit au soleil, soit à la chaleur de leurs lampes; et quand elles veulent s'en servir, c'est en les mâchant et en les suçant de nouveau qu'elles parviennent à les assouplir.

La coupe des vêtemens n'est pas très difficile, parce qu'elle ne varie jamais; mais on ne peut trop admirer l'adresse avec laquelle ils sont cousus, surtout quand on fait attention que les femmes,

avant l'arrivée des Anglais, n'avaient que de mauvaises aiguilles d'os. Elles trouvent du fil de différente grosseur dans les nerfs des rennes, et se servent d'un dé de cuir qui a la même forme que les nôtres. Lorsqu'elles travaillent, elles ont les jambes pliées sous elles, à la manière des femmes arabes et des nègres. Le soin de préparer la nourriture les regarde uniquement. Ce sont elles qui fabriquent les lampes, les pots, les arcs, les lignes, les harnois pour les chiens, les tentes, et la couverture des canots.

Ces canots, qu'ils nomment *kayaks*, ont la même forme que ceux des Groenlandais : ils ne pèsent que cinquante à soixante livres ; de sorte qu'un homme en porte un aisément sur sa tête, sans même avoir besoin de le soutenir avec les mains. Ils ont tous la même forme et la même grandeur, mais il n'en est pas de même de leurs traîneaux dont on voit à peine deux qui se ressemblent. On y emploie toutes sortes de matériaux, du bois quand on peut s'en procurer, des os, des cornes de rennes et de bœufs musqués. Les meilleurs sont établis sur les mâchoires d'une baleine. Le dessous est souvent doublé en glace, ce qui les fait glisser plus facilement : cette doublure est facile à appliquer, car il ne s'agit que de les enduire de neige à demi délayée dans l'eau, et qui ne tarde pas à former une glace solide.

Ils ont des javelines de différentes sortes, les unes pour frapper avec la main, les autres destinées à être lancées : la plupart sont armées en ivoire, et garnies de pointes barbelées.

Leurs arcs sont aussi de plusieurs espèces; mais il en est très peu qui soient d'une seule pièce, faute de bois de longueur suffisante : ils sont quelquefois formés de trois ou quatre morceaux de bois ou d'ivoire fortement attachés ensemble; et des nerfs de rennes en forment la corde. Les flèches ont de vingt à trente pouces, et sont armées, soit en ivoire, soit en ardoise; elles sont garnies de deux plumes, assez maladroitement attachées. Ils se servent de cet instrument avec beaucoup d'adresse, et l'emploient avec succès contre le renne, le renard, et quelquefois même contre l'ours et le loup.

Ils ont une manière ingénieuse de tuer le narwal sur les glaces flottantes. Quand ils y voient un troupeau de ces animaux endormis, comme c'est assez leur coutume, ils montent sur un autre glaçon de moyenne grandeur, y tirent leurs canots, percent la glace, et y attachent solidement le bout d'une longue et forte courroie, dont l'autre extrémité tient à une javeline barbelée. Ils se servent alors de leurs pagaies pour faire approcher leur glace flottante de celle sur laquelle les narwals sont endormis, et ils manquent rarement d'en frapper quelqu'un. L'animal blessé saute aussitôt dans la

mer ; mais il ne peut s'écarter plus loin que ne le permet la longueur de la courroie attachée au glaçon. Les Esquimaux remontent alors sur leurs canots, s'approchent du narwal, et le percent de nouveaux coups de javeline jusqu'à ce qu'il soit mort.

L'ours polaire est un animal trop connu pour en donner la description. Un Esquimau, avec deux ou trois chiens, attaque cet animal sans autre crainte que de ne pas réussir à se procurer une fourrure chaude et une nourriture dont il est friand. Dès que les chiens l'aperçoivent, ils en avertissent leur maître en aboyant. Celui-ci avance jusqu'à ce qu'il soit assez près pour être sûr de lancer sa javeline dans le corps de l'ours, et se fie à sa dextérité pour éviter ensuite les attaques furieuses de l'animal. Cependant les chiens le harcèlent, et l'Esquimau épie le moment où il le voit occupé à se défendre contre eux, pour tomber sur lui et l'achever à coups de *panna*.

Ce *panna* est une espèce de couteau d'une forme particulière : il est pointu, tranchant des deux côtés, a sept pouces de longueur, et va toujours en s'elargissant de la pointe jusqu'au manche, où il a deux pouces et un quart de largeur ; il est solidement enchâssé dans un manche d'os ou de bois d'environ un pied de longueur, et forme une arme très formidable. C'est une espèce de tête de pique,

dont l'origine est certainement européenne. Ces Esquimaux s'étaient probablement procuré ces armes, ainsi que quelques couteaux qu'ils avaient, par voie d'échange avec quelques autres tribus qui avaient des communications avec les factoreries de la baie d'Hudson.

Les chiens de ces Esquimaux ressemblent beaucoup aux chiens de berger d'Angleterre, mais encore davantage aux loups du pays. La seule différence qu'on pouvait remarquer entre eux à quelque distance, c'était que les loups avaient toujours la tête baissée, et la queue courbée entre les jambes, tandis que les chiens portaient la tête haute et la queue en cor de chasse. Leur poil a de trois à quatre pouces de longueur, et la nature y ajoute pendant l'hiver un épais duvet, qui croît par dessus, et qui tombe aux approches de l'été. Ils sont bons pour la chasse; mais c'est surtout comme bêtes de traits qu'ils sont le plus utiles.

Les jeunes chiens sont soumis au harnais dès qu'ils peuvent marcher, et les efforts qu'ils font pour recouvrer la liberté et rejoindre leurs mères, les habituent déjà à tirer. Quand ils ont deux mois on les attelle au traîneau avec les autres chiens, et les coups achèvent leur éducation. Chaque chien a son nom; et ce nom, prononcé d'un ton de colère, produit sur celui qui le porte presque autant d'effet qu'un coup de fouet. Cet

instrument est d'une longueur immense, la courroie qui le garnit ayant dix-huit à vingt-quatre pieds ; quoique le manche en ait tout au plus un. Certains mots d'usage apprennent aux animaux quand ils doivent tourner à droite ou à gauche, marcher ou s'arrêter. Quand on s'arrête pour quelque temps, on leur touche légèrement le dos avec le fouet, pour les avertir qu'ils peuvent se coucher; et ils restent dans cette position des heures entières, jusqu'à ce que leur maître revienne.

Les Esquimaux qui n'ont pas un assez grand nombre de chiens pour les atteler à un traîneau, en font des bêtes de somme en leur suspendant deux paniers sur le dos. Quelquefois ils les attellent, par le moyen de quelques courroies, au veau marin qu'ils viennent de tuer, et le leur font traîner sur la neige jusqu'à leurs habitations. La vitesse avec laquelle courent ces animaux est aussi inconcevable que le poids qu'ils peuvent traîner. Quand le chemin est uni, et que la neige est endurcie par la gelée, sept à huit chiens traîneront un poids de huit cents à mille livres, à raison de sept à huit milles par heure, et feront ainsi cinquante à soixante milles par jour. Le capitaine Lyon en avait un qui, traînant cent quatre-vingt-seize livres, fit un mille en huit minutes.

Le renne est un animal trop connu pour qu'il

soit besoin d'en faire la description. Il arrive dans les régions polaires à la fin de mai ou au commencement de juin, et y reste jusqu'à la fin de septembre. Il est maigre en arrivant, mais ce court espace de temps suffit pour lui donner sur les hanches deux ou trois pouces de graisse. Lorsque ces animaux sont à paître dans une plaine bien unie, l'Esquimau ne songe pas à en approcher, mais s'il voit à peu de distance quelque rocher, quelque monticule de terre, il se croit sûr de sa proie. Il s'avance avec précaution pour se cacher derrière, et imite le cri que font entendre les rennes quand ils s'appellent; quelquefois il se couvre de la peau d'un de ces animaux, pour mieux les tromper, et pour peu que le chasseur ait de la patience, il est presque sûr de réussir; car, indépendamment du cri qui l'attire, le renne est un animal curieux, quoique timide. Quand il voit un objet inconnu qui reste sans mouvement, il veut le connaître de plus près, et il s'en approche en tournant tout autour de manière à s'avancer toujours davantage. Il est rare que l'Esquimau lui tire une flèche avant qu'il soit à une douzaine de pas, et il est encore plus rare qu'il le manque. Quand les rennes se rassemblent en troupes, les Esquimaux connaissent les endroits par où ils passent invariablement; alors ils se réunissent en grand nombre, les effraient en poussant

de grands cris et en leur lançant des flèches, et tâchent d'en forcer une partie à se jeter dans quelque lac. Les rennes nagent aussi vite et aussi facilement que des barbets; mais les Esquimaux, sur leurs canots, les gagnent encore de vitesse, et les percent à coups de javeline. Le corps du renne tué surnageant, ils le laissent en arrière, poursuivent les autres, et ne songent à ramasser les victimes que lorsqu'ils n'en trouvent plus à immoler. Ils chassent les bœufs musqués de la même manière que les rennes, mais le nombre en est beaucoup moins considérable. Pour les uns comme pour les autres, il est important de n'en approcher que contre le vent, attendu qu'ils ont l'odorat également fin.

Ils prennent dans des trappes les loups et les renards. Les trappes à loups sont formées de gros blocs de glace, dont celui qui forme la porte tombe à l'instant où l'animal touche à l'appât qui y est placé. Celles à renards sont plus petites; l'ouverture est sur le haut. Mais elle est formée de fanons de baleine qui ne sont attachés que d'un côté. L'appât est suspendu par-dessus, et, quand l'animal y monte pour s'en emparer, les fanons plient sous son poids, reprennent ensuite leur place par suite de leur élasticité, et il se trouve enfermé dans le piége.

Ces fanons de baleine leur servent à faire des

lacets, qu'ils placent sur le bord des lacs, et à l'aide desquels ils prennent un grand nombre de cignes, d'oies, de canards, et d'autres oiseaux de passage. Ils en prennent même beaucoup à la main, dans le temps de la mue, en entrant dans les lacs dont l'eau est peu profonde, ces oiseaux ayant alors beaucoup de difficulté à prendre leur vol.

Le goût pour les migrations est un des traits caractérisques des Esquimaux, qui, à cet égard, ressemblent aux Arabes du désert, préférant les contrées les plus désolées et les plus inhospitalières à celles où ils pourraient trouver des bois et une belle végétation. Au surplus on doit peut-être l'attribuer à ce que les veaux marins et les narwals, qui font leur principale nourriture, se trouvent en plus grande abondance sur les bords de la mer Glaciale. Leurs principaux rendez-vous sur les côtes du nord-est de l'Amérique sont la rivière de Wager, la baie Répulse, un endroit qu'ils nomment Akouli, et qui en est situé, disent-ils, à trois journées à l'ouest, et Igloulik. Pendant l'été, ils se divisent par petites troupes pour aller chasser ou pêcher de différens côtés, et ils vont passer l'hiver à celui de ces endroits dont ils sont le plus voisins, ou que d'autres circonstances leur font préférer : il s'y trouve toujours un rassemblement plus ou moins nombreux. Ils s'y rendent au commencement de l'hiver, quand la terre

se trouve couverte de neige déjà endurcie par la gelée, parce qu'alors leurs traîneaux y coulent plus facilement ; et, comme ils ne perdent jamais la mer de vue, ils y trouvent leur nourriture journalière. Plus cette nourriture est abondante, plus leur voyage se fait lentement ; car s'ils prennent un narwal, par exemple, ils s'arrêtent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Si au contraire ils n'ont pas de succès, leur marche en devient plus rapide. Leur seconde migration a lieu au commencement du printemps, ou pour mieux dire de l'été, avant que la glace soit entièrement fondue sur la terre : les uns suivent les côtes pour continuer de faire la guerre aux amphibies et aux cétacées ; les autres gravissent les montagnes, poursuivent les rennes, les bœufs musqués, les oiseaux de passage, et pêchent dans les lacs et les rivières.

Ces Esquimaux parlaient de plusieurs autres tribus établies dans des îles situées plus au nord, et d'une autre, habitant l'île de Southampton ; mais ils disaient qu'ils n'avaient aucunes relations avec elles, et ils les traitaient de *khiad-lep-mio*, c'est-à-dire, de sauvages ; à peu près comme les Grecs et après eux les Romains appelaient barbares tous les peuples qui leur étaient étrangers. Ils ne s'imaginent pas, comme certaines autres peuplades, que le monde ne consiste que dans la portion qu'ils

en occupent; ils connaissent par tradition les Itkaghlis, ou Indiens, dont ils ne parlent qu'avec crainte et horreur, et les Kablounas, ou Européens, qu'ils regardaient, même avant d'avoir vu les voyageurs anglais, comme un peuple bon et riche, parce qu'il a en abondance du bois et du fer. Ils tenaient sans doute ces renseignemens de quelques tribus vivant plus au midi, et commerçant avec les établissemens septentrionaux de la compagnie de la baie d'Hudson.

Akouli, dont ils parlent comme étant situé à trois journées de la baie Répulse, est, suivant eux, sur le bord de la mer, et par conséquent de la mer Pacifique. Ils disent que la mer s'étend ensuite à l'ouest aussi loin que la vue peut porter, et qu'elle remonte vers le nord jusqu'à un détroit qu'ils nomment *Kemig*, c'est-à-dire fermé, parce qu'il est toujours couvert de glaces; détroit qui ne peut être que celui de la Furie et de l'Hécla. Ils ajoutent qu'au nord de ce détroit on voit de grandes îles; mais ils ne fréquentent pas toutes ces côtes, parce qu'ils prétendent qu'il ne s'y trouve pas de subsistances.

On ne peut refuser le courage à des gens qui osent attaquer le redoutable ours polaire en combat singulier, sans autre secours que leurs chiens. Cependant ils sont en général d'un caractère doux et patient; il est très rare qu'ils aient entre eux

quelques querelles, encore plus rare qu'ils en viennent aux coups, et l'esprit de vengeance leur est totalement inconnu. Quoiqu'ils vivent divisés par familles, quand l'une d'elles a pris un narwal ou un veau marin, tous ceux qui peuvent avoir besoin de provisions n'ont qu'à se présenter pour en obtenir leur part. Peut-être est-ce par suite de cette espèce de communauté de biens qui subsiste entre eux, qu'ils ne connaissent pas la reconnaissance. Ils recevaient avec grand plaisir les présens de toute espèce que leur faisaient les voyageurs anglais, mais ils n'en conservaient ensuite aucune espèce de gratitude. Ils sont pourtant envieux les uns des autres, et si l'un d'eux obtenait une portion plus considérable de présens, il devenait un objet de jalousie pour toute la tribu. Il est fâcheux d'avoir à dire que ce défaut était surtout celui du beau sexe.

Les mariages sont ordinairement arrangés dès l'enfance des parties, et dès que le jeune homme se sent en état de pourvoir aux besoins de sa femme et de sa future famille, et qu'il a pu se procurer le peu d'ustensiles nécessaires pour se mettre en ménage, il va prendre la jeune fille qui lui est destinée, et elle devient sa femme sans aucune espèce de cérémonie civile ou religieuse.

Les présens des voyageurs anglais accélérèrent plusieurs de ces mariages, et l'on vit devenir

femmes quelques filles de douze à treize ans, qui paraissaient encore dans l'enfance. Quand les familles n'ont pas fait d'arrangement préalable pour l'établissement de leurs enfans, l'homme prend ordinairement sa femme dans les familles de ses parens et de ses amis. Les jeunes gens choisissent naturellement de jeunes filles; mais les hommes plus âgés préfèrent quelque veuve d'un âge plus mûr, parce qu'ils la regardent comme ayant plus d'expérience dans tous les soins domestiques. La plupart n'ont qu'une femme, quelques-uns en ont deux, mais jamais davantage, et ils n'épousent jamais les deux sœurs. Ils ne se regardent pas comme parens de leur beau-père et de leur belle-mère.

Une coutume qu'il est assez extraordinaire de trouver parmi eux est celle de l'adoption : il est peu de familles qui n'aient un ou deux fils adoptifs, tandis que les leurs sont pareillement adoptés par d'autres. Cette singulière liaison les attache l'un à l'autre aussi fortement que les liens du sang; et si le fils adoptif est plus âgé que le fils naturel, il hérite par préférence de tout ce que laisse en mourant le père commun.

Les femmes sont bien traitées, très rarement battues, et jamais on ne les force à travailler malgré elles. Quoique les Esquimaux soient naturellement flegmatiques, ils ne sont pas étran-

gers à la tendresse conjugale, et l'on voit fréquemment de jeunes couples se frotter le nez l'un contre l'autre, ce qui est leur plus grande preuve d'affection. Et cependant même les époux qui paraissent avoir le plus d'attachement l'un pour l'autre ne se font pas le moindre scrupule de commettre des infidélités journalières. Deux hommes croient se donner une preuve d'amitié en changeant de femme pour quelques jours; les femmes elles-mêmes sont quelquefois les premières à proposer cet échange; et les maris, les pères, les frères, se montrent aussi disposés à tirer parti des charmes de leurs femmes, de leurs filles, de leurs sœurs, que celles-ci ont de bonne volonté pour faire à cet égard tout ce qu'ils peuvent desirer d'elles. Il est étonnant qu'au milieu de cette dépravation morale universelle, ils observent la plus grande décence dans leurs propos et dans leurs gestes; ce n'était même qu'en rougissant qu'une femme consentait à se découvrir un bras pour montrer son kakine. Il paraît pourtant qu'elles n'observent pas toujours la même retenue, car le capitaine Lyon parle d'une danse qu'elles exécutèrent entre elles en présence de plusieurs Anglais, un jour que tous les hommes étaient allés à la pêche, et qui se composait de postures et de mouvemens lascifs. Il ajoute qu'elles avaient placé en vedette quelques enfans, pour les avertir du retour

des hommes ; comme si elles eussent su que ce divertissement ne serait pas de leur goût.

Quoiqu'un Esquimau ne puisse avoir aucune certitude qu'il soit le père des enfans que lui donne sa femme, sa tendresse pour eux est sans bornes, et il les traite comme s'il ne pouvait avoir le plus léger doute de leur légitimité. Il joue avec eux, leur fait des jouets, et est toujours prêt à leur donner toute l'assistance dont ils peuvent avoir besoin. Les enfans, de leur côté, ne sont pas moins attachés à leurs parens, et même quand ils sont assez âgés pour en être indépendans ils regardent encore comme un devoir de leur obéir et de les assister. Ils vivent environ trois ans dans le capuchon de leur mère, après quoi, ils jouent avec les autres enfans de leur âge, et imitent les occupations de leurs parens en se fabriquant des arcs, des javelines, etc., proportionnés à leur taille; en se construisant des huttes de neige en miniature : et une petite fille y entretient sa lampe avec autant de soin que la matrone pour qui c'est un objet de première nécessité. Le capitaine Lyon en vit même une de cinq à six ans qui portait dans son capuchon quelques chiffons noués ensemble, et qui disait que c'était son enfant. Voilà donc les poupées retrouvées jusque chez les Esquimaux.

Les vieillards que l'âge rend incapables de travailler ne manquent de rien, tant qu'il leur reste

des enfans naturels ou adoptifs. Mais s'ils viennent à les perdre, pas un de leurs plus proches parens ne fera pour eux la moindre chose. Quand les vivres sont abondans, ils en ont leur part, parce qu'on n'en refuse à qui que ce soit; mais s'il survient une disette, personne ne se privera d'une seule bouchée de ce qui lui reste, pour les empêcher de mourir de faim. S'ils succombent de fatigue pendant leurs migrations, l'homme le plus vigoureux ne leur cèdera pas sa place sur son traîneau. Et jamais les vieillards ne se plaignent de cette conduite; ils la trouvent toute naturelle, parce qu'ils ont eux-mêmes agi de la même manière.

Ils n'accordent ni plus de soins ni plus d'attention aux malades. La femme veille aux besoins de son mari malade, parce qu'elle sait que, si elle le perdait, elle se trouverait sans protection; mais si elle trouve quelqu'un pour la remplacer, elle ne songe plus à lui, et ne demande ni à le voir ni comment il se trouve. Le mari laisse sa femme mourante, pour aller pêcher, sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendra en son absence. Un frère ne pourra vous informer si sa sœur est mieux ou plus mal, et la sœur vous parlera en riant de l'état dangereux de son frère. Quant à leurs morts, ils se contentent de les couvrir de neige; et si les chiens ou les loups viennent les dévorer, ils s'en inquiètent beaucoup moins que

si un de ces animaux leur volait un morceau de chair de narwal.

De même que toutes les peuplades sauvages, ces Esquimaux avaient leurs superstitions et leurs sorciers, qu'ils nomment *annatkos*. Toulemak était le plus accrédité; il était en commerce avec différens esprits dont le nombre n'était pas moindre de dix, et qu'on appelle des *torngas*, quoique chacun d'eux ait son nom particulier. Le plus puissant est un esprit femelle, Ay-Ouilliayou. Elle règne souverainement sur tous les animaux de la mer; quelquefois même elle lès accapare, et alors il faut que l'annatko aille lui rendre visite; et ce n'est pas une visite très amicale, car il ne s'agit de rien moins que de lui couper les doigts. S'il ne lui coupe que le bout des ongles, les ours sont délivrés des chaînes de l'enchanteresse; la première et la seconde phalange coupées délivrent les veaux marins de la petite et de la grande espèce; s'il emporte les doigts tout entiers, des troupes de narwals paraissent à la surface des eaux; enfin, s'il peut couper la main, les énormes baleines sortent aussi de captivité. Il faut supposer qu'après cette étrange mutilation, les membres coupés repoussent à la pauvre Ay-Ouilliayou, comme à un polype.

Elle n'a pas moins de pouvoir sur les créatures humaines, et surtout sur les femmes, qui en ont une

grande frayeur, quoiqu'elles prétendent qu'elle est fort bonne. Elle habite une superbe maison; mais, ce qui est encore plus attrayant pour les Esquimaux, c'est que cette maison est toujours pleine d'une grande abondance de vivres. La porte en est gardée par un grand chien sans queue, dont le train de derrière est noir. Quelques Esquimaux le nomment le mari d'Ay-Ouilliayou; mais tous le reconnaissent comme le père des Indiens et des Européens. Ils la repésentent comme une grande femme, n'ayant que l'œil gauche; la place de l'autre étant occupée par une touffe de cheveux noirs. Elle ne sépare pas ses cheveux sur la tête, comme les femmes esquimaux; elle les ramène tous du même côté, et en forme une seule queue, qui lui descend jusqu'au dessous des genoux, et qu'un homme peut à peine empoigner des deux mains.

Le père de ce Poliphème femelle, nommé Nappayouk, et qui est après elle le plus puissant de tous les esprits, n'a qu'un seul bras et sa taille n'excède pas celle d'un enfant de dix ans. Il passe pour une assez bonne personne; mais nul annatko n'ose entrer dans sa maison, parce qu'elle est gardée par d'immenses troupes d'ours et de narwals. D'ailleurs, qu'irait-on y faire? Il ne s'y trouve aucunes provisions; car, bien différent de sa fille, qui a un appétit vorace, Nappayouk ne mange jamais.

Le capitaine Lyon vint à bout d'obtenir de Toulemak qu'il lui donnerait dans sa cabane un échantillon de ses talens comme annatko. Toulemak ne s'y décida pas sur-le-champ ; mais le capitaine ayant offert un beau couteau à la femme du sorcier, elle joignit ses instances aux siennes, et Toulemak y céda enfin. Il fit éteindre toutes les lumières, car ce n'était que dans l'obscurité la plus complète qu'il pouvait conjurer son Tornga. Il commença par chanter à haute voix, et sa femme y répondit en chantant de son côté, ce qu'elle continua de faire jusqu'à la fin de la cérémonie. On entendait le sorcier faire de violens mouvemens, souffler comme un narwal, appeler le Tornga à grands cris, et enfin se coucher sur le plancher. Sa voix alors changea d'intonation, se fit entendre comme si elle eût été à plusieurs pieds au-dessous, sembla s'éloigner graduellement, cessa enfin tout-à-fait ; et sa femme dit très sérieusement au capitaine que son mari était dans la mer, et qu'il allait envoyer le Tornga.

Effectivement, après une demi-minute de profond silence, on entendit souffler de nouveau comme à une profondeur considérable ; ce bruit s'approcha peu à peu, et une voix, différente de celle de Toulemak, se mit à chanter. Sa femme dit alors au capitaine Lyon que le Tornga était arrivé, et qu'il pouvait lui faire des questions. Il lui en

adressa quelques-unes, auxquelles l'esprit ne répondit qu'en frappant quelques coups sur le plancher; mais la femme de Toulemak, assura que cette manière de répondre était toujours favorable. Une voix creuse, mais forte, se mit ensuite à chanter, et bien certainement elle ne ressemblait nullement à celle du sorcier. Enfin le pauvre esprit, épuisé sans doute des efforts qu'il avait faits, demanda la permission de se retirer; et, l'ayant obtenue, il partit comme il était venu, c'est-à-dire, en chantant, de manière à ce que sa voix parût s'éloigner insensiblement. Quand on ne l'entendit plus, un grand cri poussé par Toulemak annonça son retour des abîmes de la mer, d'où il arriva sans être autrement mouillé que d'une transpiration abondante. Cette comédie avait duré au moins une demi-heure.

Il est défendu aux veuves de manger de la chair crue pendant les six premiers mois de leur veuvage. Elles doivent se couper une partie de leurs longs cheveux, dont elles sont très vaines, et laisser tomber le surplus sur leurs épaules, sans en former deux queues suivant leur usage: mais personne ne songe à les quereller sur le plus ou le moins qu'elles en coupent. Au bout de six mois, elles peuvent se remarier, et il arrive souvent que long-temps avant l'expiration de ce terme elles vont demeurer avec celui qui doit les épouser quand l'usage le permettra. Un homme veuf reste trois jours avec ses

enfans dans la hutte où sa femme est morte, après quoi ils vont en habiter une autre. Il ne lui est permis, ni de pêcher, ni de chasser, ni de se remarier, pendant toute une saison. Pendant les trois jours de lamentations, tous les parens ne font aucune attention ni à leur personne ni à leur extérieur, et sont, s'il est possible, encore plus sales que de coutume.

On fait sortir le corps par la fenêtre de la hutte, après l'avoir revêtu de ses meilleurs habits. On le traîne alors sur le dos jusqu'à l'endroit où on veut l'ensevelir; car quelque superstition empêche qu'on ne se serve pour cet usage d'un traîneau. C'est encore sans doute par suite de quelque idée superstitieuse qu'ils tournent les pieds des jeunes enfans vers l'orient; des enfans plus âgés vers le sud-est; des jeunes gens des deux sexes vers le midi; des personnes du moyen âge vers le sud-ouest; et des vieillards vers l'occident. Ils placent des armes près du corps des hommes, et des ustensiles de ménage près de celui des femmes; parce qu'ils croient que les ames de ces objets serviront à l'ame du défunt ou de la défunte dans le pays des ames.

En effet, ils ont quelque notion d'un état futur après la mort. Deux endroits, suivant eux, sont destinés à recevoir les ames; l'un au centre de la terre; l'autre dans le ciel. C'est dans le dernier que sont transportées à l'instant les ames de ceux

qui sont noyés, qui meurent de faim, ou qui sont tués par les ours et les narwals, et elles y habitent un pays délicieux qu'aucun annatko n'a pourtant jamais vu. Le paradis situé au centre de la terre est aussi une contrée charmante : l'été y règne toujours ; le soleil ne s'y couche jamais ; la terre est couverte d'une verdure perpétuelle ; les animaux de toute espèce y abondent, et l'on en tue sans peine autant qu'on en a besoin. Mais, pour y arriver, il faut que les ames traversent trois autres régions moins agréables, à une journée de distance l'une de l'autre. Le firmament y est si près de la terre, qu'on ne peut y marcher que courbé, et les ames qui n'ont pas mérité d'arriver au séjour de la béatitude se trouvent retenues dans l'une ou dans l'autre. On ne suppose pourtant pas qu'elles y soient exposées à aucune souffrance, seulement elles sont condamnées à y errer perpétuellement sans pouvoir en sortir.

Malgré cette croyance, on n'aperçut en eux aucune forme extérieure de culte, aucune espèce de cérémonie religieuse ; la seule chose qui parut en approcher, et que remarqua le capitaine Lyon, qui coucha plusieurs fois dans leurs huttes, fut que le matin, avant de se lever, un des plus vieux Esquimaux chantait quelque chose d'une voix lente et monotone ; mais aucun des autres habitans de la hutte ne semblait y faire attention.

Ils n'ont aucune espèce d'idoles ; car leurs petites figures, grossièrement taillées en bois ou en ivoire, ne sont destinées qu'à servir d'ornement aux femmes ou de jouet aux enfans.

Nos lecteurs trouveront peut-être un peu longs ces détails sur une tribu d'Esquimaux, mais ils nous les pardonneront, s'ils font attention que cette peuplade n'avait jamais eu de communications directes avec les Européens.

En janvier, un assez grand nombre d'entre eux devinrent malades, et l'on prit sur les deux vaisseaux ceux dont la situation exigeait le plus de soin. La femme d'un Esquimau, nommé Takkalikkita, mourut à bord de *l'Hécla*, malgré tous les soins qu'on en prit. Elle avait un enfant de trois ans que, suivant l'usage, elle nourrissait encore. Takkalikkita parut desirer qu'on l'ensevelît avec sa mère. Le capitaine Lyon lui ayant représenté que l'enfant pouvait vivre, si on lui donnait une nourriture convenable, il lui répondit que, puisqu'il l'adoptait, l'enfant était à lui, et qu'il pouvait en faire ce qu'il voudrait. Il mourut le lendemain.

Takkalikkita couvrit le corps de sa femme de ses vêtemens ordinaires, ayant mis d'abord ses gants pour ne pas le toucher avec la main nue. On le plaça ensuite dans un hamac; on creusa dans la terre une fosse d'un pied de profondeur,

la gelée ne permettant pas de lui en donner davantage ; et on l'y déposa. Le mari, prenant alors un couteau, ouvrit le dessus du hamac, qui avait été cousu, en donnant à entendre qu'il ne fallait pas que sa femme fût enfermée ainsi. On recouvrit la fosse de grosses pierres, afin de mettre le cadavre à l'abri des attaques des animaux affamés.

Le troisième jour, Takkalikkita alla faire une visite au tombeau de sa femme avec le capitaine Lyon, témoigna sa satisfaction de ce que les loups et les chiens n'en avaient pas dévoré le corps, et entra ensuite en conversation avec la défunte. Il commença par l'appeler par son nom, et lui dit d'où venait le vent; puis il se mit à chanter d'un ton bas et monotone, en faisant quatre ou cinq fois le tour de la sépulture, et faisant une pause chaque fois près de la tête. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta, et dit : « En voilà assez ! » Il reprit le chemin du vaisseau, et depuis ce moment ne parut plus songer à sa femme.

Un autre Esquimau, nommé Pékouya, étant mort vers la fin de janvier, quelques jours après on trouva sur la neige son corps à demi dévoré par les chiens, pas un de ses concitoyens ne voulant se donner la peine de le recouvrir d'un peu de neige. Sa veuve fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et le capitaine Lyon la trouva, le 4 février, dans un état si déplorable, qu'il l'em-

mena à bord de *l'Hécla*. Il l'y garda jusqu'au 10, et la renvoya ensuite, après lui avoir donné des vêtemens chauds, une couverture, et d'autres objets, un Esquimau qui avait épousé sa sœur ayant promis de la recevoir dans sa hutte. Cependant, le capitaine Parry, étant allé la voir le 20, vit qu'on lui avait pris de nouveau tout ce qui lui avait été donné, qu'on l'avait abandonnée dans une hutte où elle manquait de tout, et où il la trouva presque expirante. Il la fit transporter à bord de *la Furie*, où, malgré tous les soins qu'on en prit, elle mourut le 22. Son corps fut ouvert après sa mort, et l'on reconnut qu'elle était morte d'inanition. Il en fit des reproches à ses parens, qui n'en firent que rire. « Ainsi périt à l'âge d'environ vingt-trois ans, dit-il, une victime de l'inhumanité barbare de ses concitoyens. Il est pénible d'avoir à rapporter des faits qui dégradent la nature humaine ; mais celui qui veut peindre fidèlement le caractère et les mœurs d'un peuple, ne doit rien pallier pour le plaisir de tracer un portrait agréable. » Et cependant la tribu était alors dans une telle abondance de vivres, qu'on avait donné deux jours auparavant au capitaine Lyon un superbe veau marin en échange d'un couteau.

Dans le cours du mois de mars, quelques symptômes de scorbut se manifestèrent dans les

deux équipages; et, ce qui est assez extraordinaire, ce furent les officiers qui en furent principalement attaqués. Il n'en résulta pourtant aucune suite fâcheuse, et le mal céda promptement aux remèdes judicieusement administrés. Le 15 avril, M. Elder, un des pilotes habitués à la navigation des mers de Groënland, mourut à bord de *l'Héela* d'une hydropisie de poitrine. Il avait accompagné le capitaine Ross et le capitaine Parry dans les deux expéditions précédentes.

Pendant l'hiver, le capitaine Parry avait réfléchi que, s'il continuait l'été suivant à chercher à faire de nouvelles découvertes, il lui resterait à peine assez de provisions pour retourner en Angleterre; et que, si les circonstances l'obligeaient à passer un troisième hiver dans les régions arctiques, il s'en trouverait tout-à-fait dépourvu. Il résolut donc de prendre sur *l'Héela* tous les approvisionnemens dont l'équipage de ce navire n'avait pas absolument besoin; de le renvoyer en Europe dès que les glaces le permettraient, et de continuer son voyage sur *la Furie*. En conséquence, on fit l'examen de toutes les provisions qui se trouvaient à bord de *l'Hécla*; on calcula ce qui lui était nécessaire; et dès le 21 avril on commença à transporter sur *la Furie* tout ce qui paraissait superflu, opération qui ne fut terminée que le 10 du mois suivant.

Pour la première fois, depuis deux cent trente-quatre jours, le thermomètre s'éleva le 4 mai à trois degrés au-dessus du point de congélation. Dans la soirée du même jour, Toulemak arriva d'un air très joyeux dans la cabane du capitaine Lyon, lui disant qu'il venait de boire quatre verres d'eau chaude ( c'est ainsi qu'il nommait le rum ) à bord de *la Furie*, et qu'il voulait en boire autant sur *l'Hécla*. On lui en servit, et il en but cinq autres verres en moins de dix minutes. Une telle quantité de liqueur spiritueuse fut pourtant trop forte pour sa tête ; il fut complètement ivre au bout de quelques instans, mais jamais on n'avait vu ivrogne de si bonne humeur. M. Fife, ayant un mouvement de colique, lui dit qu'étant annatko il devrait bien faire quelque conjuration pour l'en délivrer, et il y consentit sur-le-champ. On éteignit les lumières; mais, pour cette fois, l'obscurité n'était pas assez complète pour cacher tous les mouvemens du sorcier, et son état d'ivresse aida à découvrir tous les mystères de son art. Pour faire paraître sa voix comme s'éloignant graduellement, il parlait d'abord dans ses mains, et se couvrait ensuite la bouche avec un pan de ses vêtemens. Vers la fin de la conjuration, le capitaine Lyon lui adressa la parole. Toulemak lui répondit qu'il était au centre de la terre, et que c'était l'esprit Pamiouli qui lui parlait. Il frappait de temps en temps sur le ventre

de M. Fife, et ordonnait à la douleur de se retirer.

Au bout d'une demi-heure, comme il paraissait épuisé de fatigue, on l'étendit sur des peaux; mais il continua de chanter d'une voix lente et monotone, s'interrompant de temps en temps pour dire au capitaine Lyon qu'il était son fils et annatko comme lui. Il demandait à boire, et les efforts qu'il avait faits l'avaient tellement altéré, qu'il but onze pintes d'eau aussi vite qu'on put les lui verser. Il est bon de faire remarquer ici que les Esquimaux boivent beaucoup en général, et très ordinairement plusieurs pintes à la fois. Malgré leur malpropreté constante, ils ne veulent boire que de l'eau très claire; et, comme ils ne peuvent s'en procurer pendant l'hiver qu'en faisant fondre de la neige à la chaleur de leur lampe, ils vont en chercher à quelque distance de leurs huttes, afin qu'elle ne soit pas salie par toutes les immondices qui les entourent.

Après avoir donné ce spectacle hydraulique, comme le capitaine Lyon appelle la fin de cette scène, Toulemak retrouva l'usage de ses jambes, et retourna chez lui sans autre accident que quelques chutes sur la neige. On alla voir le lendemain s'il n'était pas indisposé par suite de l'excès qu'il avait fait la veille, et il n'avait pas même éprouvé le plus léger mal de tête.

Les canards commencèrent à arriver vers la mi-

mai ; et, quelques jours après, il en vint un si grand nombre, qu'on en tua une quantité considérable. Une partie des Esquimaux partirent pour reprendre leur vie errante ; mais la plupart n'allèrent qu'à une distance qui leur permettait de revenir de temps en temps faire une visite aux vaisseaux.

Le capitaine Lyon reçut ainsi, le 23, celle d'une jeune veuve, qui venait d'environ quinze milles. Elle avait passé la veille à bord de *la Furie*, où elle avait été bien régalée, et elle arrivait sur *l'Hécla* dans l'espoir d'y obtenir le même accueil. « Tandis qu'elle était dans ma cabane, dit le capitaine Lyon, elle me fournit l'occasion de remarquer que, dans quelque partie du monde que ce soit, une jolie femme rend toujours justice à ses charmes. Voyant que je continuais à dessiner sans paraître faire attention à elle, elle se plaça devant une grande glace, s'amusant à arranger ses cheveux, minaudant, souriant, prenant les attitudes qu'elle jugeait les plus grâcieuses, cherchant à donner de l'expression à des yeux qui étaient véritablement beaux, regardant ses dents, et les frottant avec un morceau de papier. Enfin, ne pouvant plus résister à l'admiration qu'elle s'inspirait à elle-même, elle se tourna vers moi en s'écriant que ses yeux étaient réellement beaux et bons. »

Plusieurs autres Esquimaux arrivèrent aussi le

même jour sur *l'Hécla*, et deux d'entre eux, Ouyarrakhiou et sa femme Tabbi, y restèrent, par invitation spéciale, jusqu'au 26. Quelques jours auparavant, on avait vêtu le mari entièrement à l'anglaise, et comme il était grand et bien fait, il avait vraiment bonne mine en redingote et en pantalons. Mais son chapeau rond était la partie de son costume dont il était le plus fier. On lui avait donné en plusieurs fois cinq ou six chemises blanches; il les portait toutes en même temps, mais il avait soin de mettre la plus propre par dessus, et d'en tirer le collet le plus haut possible au-dessus de sa cravatte noire. Le pauvre diable, ainsi métamorphosé, se croyait devenu un vrai *Kabbouna*, et cherchait à imiter toutes les manières des Européens. Sa femme et lui avaient plus de goût pour la propreté que leurs autres concitoyens, et ils étaient fort instruits chacun dans leur genre. Tabbi raconta au capitaine Lyon deux histoires remarquables dont il douta d'abord; mais dont Toulemak lui confirma la vérité.

« Deux ans auparavant, dit-elle, quelques personnes arrivèrent des environs d'Akkouli, et rapportèrent que pendant une famine terrible qui avait eu lieu l'hiver précédent, un parti d'Esquimaux en avait attaqué un autre, avait tué tous ceux qui le composaient, et les avait mangés. Mais ils n'en mangeaient la chair que lorsqu'elle était

gelée, et ne voulaient ni la faire cuire ni la manger, quand elle était dégelée.

« On commet beaucoup de meurtres, ajouta-t-elle, à Tounounig et à Okko, mais jamais ouvertement. Celui qui a dessein d'en tuer un autre, épie le moment où sa victime est endormie, et lui enfonce alors son *panna* (couteau) dans le cœur. Les frères ou les plus proches parens du défunt ne paraissent faire aucune attention à l'assassinat, mais ils veillent avec soin sur le meurtrier, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de le faire périr de la même manière. Il leur est pourtant quelquefois difficile de satisfaire leur vengeance, car le coupable ne se couche jamais la nuit, et il dort quand tous les autres veillent. Par ce moyen, son crime reste souvent impuni très long-temps, car on ne songe jamais à le tuer quand il veille, ni quand il dort ayant près de lui quelqu'un qui est éveillé. »

Le 7 juin, les capitaines Parry et Lyon partirent ensemble, accompagnés chacun de deux hommes d'équipage, pour une double excursion. Le capitaine Lyon ayant un grand traîneau attelé de dix excellens chiens, et ayant des vivres pour un mois, devait tâcher de gagner par terre la mer de l'occident, qui, d'après les rapports des Esquimaux ne devait pas être à une très grande distance. Le but du capitaine Parry était de reconnaître de nouveau

la baie d'Hooper, et de découvrir le lac poissonneux vers lequel Toulemak avait voulu conduire le capitaine Lyon. Ils allèrent ensemble jusqu'au fond de cette baie ; et découvrirent un lac de deux à trois milles de longueur sur environ un quart de largeur. On essaya d'y pêcher de différens côtés, et après vingt-quatre heures de tentatives inutiles, sans avoir pris un seul poisson, le capitaine Parry retourna aux vaisseaux, où il arriva le 14, tandis que le capitaine Lyon continuait son voyage.

Il avait tombé beaucoup de neige depuis peu, et la gelée n'étant plus assez forte pour la durcir, les chiens y enfonçaient jusqu'au ventre, et les voyageurs ne pouvaient avancer qu'avec la plus grande difficulté. Leurs fatigues redoublèrent quand ils furent obligés de gravir une chaîne de hautes montagnes qui leur barrait le chemin. Leur traîneau se renversa deux fois, et ils ne purent le relever qu'en le déchargeant d'abord entièrement. Ils arrivèrent enfin sur une espèce de plateau ; mais ils virent que le flanc des montagnes sur lesquelles ils se trouvaient était presque perpendiculaire, et qu'une seconde chaîne non moins formidable s'élevait à très peu de distance. Ils en descendirent donc par le même chemin qu'ils avaient pris pour y monter ; et les côtoyèrent quelque temps dans

l'espoir d'y trouver un défilé. Ils entrèrent le 14 dans un ravin sur les bords duquel ils virent quelques traces du séjour qu'y avaient fait des Esquimaux, et après avoir erré plusieurs jours au milieu des montagnes, sans pouvoir trouver de passage praticable pour les traverser, voyant que la chaîne qu'ils suivaient les éloignait du chemin qu'il aurait fallu prendre pour pouvoir espérer de gagner la mer de l'occident, ils prirent le parti de retourner aux vaisseaux, où ils arrivèrent le 26, exténués de fatigue.

Pendant ce temps le capitaine Parry était retourné au fond de la baie d'Hooper, accompagné de Toulemak et de sa vieille femme, qui avaient entrepris de lui montrer l'endroit où il avait pris tant de saumons l'année précédente. Ils le conduisirent sur les bords d'un petit lac, puis sur ceux d'une assez grande rivière. On fit des trous dans la glace; mais Toulemak eut beau invoquer ses esprits familiers et exorciser les poissons, on n'en prit que trois ou quatre dont le poids n'excédait pas une livre. Ce peu de succès découragea sans doute les Esquimaux, qui voulurent retourner à Igloulik; mais, avant de partir, ils assurèrent le capitaine qu'en descendant le long des côtes de la baie il trouverait une petite rivière où les saumons étaient toujours en grande

abondance. Le fait fut reconnu vrai; car la première chose que vit le capitaine en y arrivant furent deux saumons de deux pieds de longueur que l'eau avait jetés sur la glace. Il y trouva aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques, d'excellens pâturages pour les rennes; et, convaincu que cet endroit devait être favorable pour la chasse et la pêche, il repartit pour les vaisseaux dans le dessein d'y envoyer incessamment une compagnie plus nombreuse.

Cependant quelques Esquimaux étrangers étaient arrivés à Igloulik, venant d'un endroit qu'ils nommaient Akoudnak, et qu'ils s'accordaient à représenter comme situé à cinq journées au nord-ouest. Ils disaient que deux grands vaisseaux, semblables à ceux de nos voyageurs, y avaient fait naufrage l'année précédente; qu'ils y étaient encore, l'un couché sur le côté, l'autre de bout, mais tous deux dématés; et que les Kablounas qui les montaient étaient partis dans leurs barques. Il paraît qu'il s'y trouvait deux femmes, car ils parlaient de deux hommes qui n'avaient pas de culottes, et qui portaient de longs vêtemens qui leur couvraient les jambes. Ils contaient cette histoire avec toute l'apparence de la vérité; mais ce qui ne permettait pas d'en douter, c'est que leur traîneau était composé de bois peint qui avait évidemment fait partie d'un navire, et qu'ils avaient en

outre quelques instrumens de fer qui ne pouvaient avoir d'autre origine (1).

Plusieurs Esquimaux d'Igloulik annoncèrent alors qu'ils allaient partir pour Akoudnak, afin d'aller voir les bâtimens naufragés, et probablement dans l'intention de profiter d'une partie de leurs dépouilles. Le lieutenant Hoppner proposa de les accompagner, et le capitaine Parry y consentit d'autant plus volontiers que ce serait une occasion pour reconnaître une côte dont les deux vaisseaux n'avaient pu approcher. M. Hoppner partit donc le 4 juillet avec trois hommes d'équipage, un traîneau, quatre bons chiens et des provisions pour quinze jours; mais, à la grande surprise des deux capitaines, il ne restait pas le lendemain un sel Esquimau à Igloulik.

Les voyages des Esquimaux ne ressemblent à ceux d'aucun individu de quelque nation que ce soit. Lorsqu'ils se mettent en marche, ils ont dessein de se rendre à un endroit déterminé; mais cette intention est toujours subordonnée aux circonstances, et surtout à la quantité plus ou moins grande de vivres qu'ils peuvent se procurer en route. Ils trouvèrent un si grand nombre de veaux

---

(1) On apprit ensuite que ces deux bâtimens étaient la *Dextérité* de Leith et l'*Aurore* de Hull, qui avaient fait naufrage le 28 août 1821.

marins près des côtes de l'île Cockburn, qu'ils en abandonnaient le corps après en avoir pris la peau. Ils n'étaient donc nullement pressés d'aller plus loin ; et M. Hoppner, après les avoir attendus quelques jours, ne pouvant apprendre d'eux quand ils partiraient, retourna aux vaisseaux, où il arriva le seize, sans avoir fait d'autres découvertes sur les côtes de l'île Cockburn, qu'une grande baie à laquelle il donna le nom de Murray Maxwell.

Pendant ce temps le capitaine Lyon, avec deux officiers et quatre hommes d'équipage, était allé chasser et pêcher au haut de la baie d'Hooper. Le temps n'était pas favorable pour la chasse, car il tomba de la pluie presque sans interruption pendant cinq jours des six qu'ils y passèrent, et ils ne trouvèrent que peu de gibier ; mais ils furent dédommagés de ce contre-temps pour le succès qu'ils obtinrent à la pêche, car ils prirent près de trois cents saumons, dont quelques-uns pesaient jusqu'à huit livres ; leur poids moyen était de deux livres un quart.

Les glaces commençaient alors à se fondre ; mais les vaisseaux étant encore séparés de la mer par une barrière solide de plus de six milles de longueur, le capitaine Parry renvoya le lieutenant Hoppner pour examiner de nouveau une partie des côtes de l'île Cockburn. Il partit le 21 avec

deux hommes d'équipage, un traîneau attelé de dix chiens, et des vivres pour huit jours. En arrivant à l'île de Cockburn, il y retrouva les Esquimaux, vivant toujours dans l'abondance, et avançant à pas de tortue vers le but de leur voyage; il y découvrit une grande et belle rivière qui reçut le nom de Giffort : il fut de retour le 30 juillet.

Le 1er août était arrivé, et les deux vaisseaux étaient encore enchâssés dans la glace aussi solidement qu'au milieu de l'hiver. La seule différence était que sur la surface de la baie on voyait des mares d'eau plus ou moins profondes, de distance en distance. Elles se couvraient même toutes les nuits d'une croûte de glace, qui se fondait assez ordinairement dans la journée.

Cependant des symptômes de scorbut se manifestèrent de nouveau sur *la Furie* et sur *l'Hécla*; la rupture et la dissolution des glaces, tardant si long-temps à s'opérer, ne permettaient pas de pouvoir remplir l'objet du voyage dans le court été qui allait suivre et qui ne durerait que quelques semaines. Ces circonstances déterminèrent le capitaine Parry, après avoir pris les avis par écrit de ses officiers, à renoncer au projet qu'il avait formé de renvoyer *l'Hécla* en Angleterre, et de rester un an de plus avec *la Furie* dans les mers du nord; et à mettre à la

voile pour l'Europe avec ses deux navires, dès que les glaces le permettraient.

Dans la nuit du 8 au 9 août, un vent assez fort soufflant du nord-ouest sépara enfin les glaces, les chassa hors de la baie, et *la Furie* en sortit à onze heures du matin sous toutes voiles. *L'Hécla* ne tarda pas à la suivre, mais ce fut d'une manière toute différente et aussi plaisante qu'elle était dangereuse. Ce bâtiment était complètement à flot dans une espèce de mare qui s'était formée autour de lui, au milieu d'un énorme glaçon. Ce glaçon était resté intact pendant la rupture générale des glaces, et quand le vent le poussa vers la mer, il entraîna avec lui le navire qui flottait au centre, et qui eut été brisé en un instant, s'il eût rencontré un bas-fond ou une pointe de rocher. Heureusement il arriva sans accident jusqu'en pleine mer, et le glaçon se fendit en y entrant. Nos voyageurs étaient restés bien près d'un an dans cette baie, y étant entrés le 24 septembre, et n'en étant sortis que le 9 août. Le lendemain, il n'y restait pas un morceau de glace.

Igloulik, ou pour mieux dire, l'observatoire placé sur la côte, au fond de la baie à laquelle on donna le nom de Turton, est situé sous 69° 21' de latitude, et 81° 36' 54" de longitude. Cette île a environ dix milles de longueur sur six de largeur,

La forme en est singulière, car elle est divisée par cette baie en deux parties presque égales, jointes ensemble du côté du nord par une langue de terre fort étroite.

Le 14, étant à la hauteur de l'île d'Ouglitt, ils furent aperçus par quelques Esquimaux qui s'y trouvaient, et comme c'étaient d'anciennes connaissances, trois canots arrivèrent bientôt aux navires. Ils y furent reçus en vieux amis et comblés de présens, et les vents contraires ayant forcé les deux vaisseaux de rester trois jours dans ces parages, ils ne manquèrent pas de recevoir la visite de tous les Esquimaux qui se trouvaient dans cette île, où ils avaient neuf tentes.

Les glaces, les vents défavorables, et les calmes, rendaient si lente la marche des deux navires, qu'ils n'arrivèrent que le 30 à la hauteur de l'île Winter, où ils avaient passé l'hiver de l'année précédente. Le capitaine voulant savoir si les tombeaux des deux marins qui y avaient été enterrés avaient été respectés, y envoya M. Ross sur une barque. M. Ross trouva tout dans l'état où on l'avait laissé, et il en rapporta des radis, du cresson et des ognons qui avaient crû dans l'espèce de jardin qu'on y avait formé dix-sept mois auparavant, et qui s'étaient conservés sous la neige dont ils avaient été couverts. Ces légumes étaient de taille lilliputienne; mais, tels qu'ils étaient,

ils auraient fait grand plaisir, s'il s'en fût trouvé une plus grande quantité.

Dans la journée du 6 août, *l'Hécla* fit une nouvelle perte. M. Fife, son pilote, mourut des suites du scorbut. Il avait long-temps caché son état, ayant une répugnance prononcée pour tous les anti-scorbutiques, et quand il se décida à les employer, il était trop tard.

Les glaces et les brouillards séparèrent alors les deux vaisseaux, qui restèrent jusqu'au 12 dans les parages de l'île Winter. *L'Hécla* courut de grands dangers pendant cet intervalle. Enfin, les deux vaisseaux se revirent le 13 à la hauteur de l'île Vansittard, et le 15 ils n'étaient qu'à trois milles l'un de l'autre, en vue de l'île de Southampton. Le vent devenant alors plus favorable, ils n'éprouvèrent plus ni obstacles ni interruption dans leur voyage; ils touchèrent le 10 octobre aux îles Shetland, et entrèrent le 18 dans la Tamise.

Nous ne pouvons mieux terminer cet ouvrage que par la traduction des observations par lesquelles le capitaine Parry finit la relation de son voyage.

« Ayant ainsi terminé, dit-il, la relation de notre seconde tentative pour découvrir un passage au nord-ouest, il peut être à propos que j'y ajoute quelques remarques sur la probabilité

que ce passage existe et qu'il est praticable. Que ce passage existe, et que son extrémité occidentale soit le détroit de Behring, c'est ce dont les découvertes qui ont été faites pendant les six dernières années, jointes à celles préalables de Cook, de Hearne, et de Mackensie, laissent à peine un doute. On peut même dire que les différens points dont la situation est maintenant parfaitement reconnue sur les côtes septentrionales de l'Amérique, depuis le cap des glaces du côté de l'ouest, jusqu'aux rives de la péninsule de Melville du côté de l'orient, établissent une forte présomption en faveur de l'opinion que ce continent ne s'étend nulle part beaucoup au-delà du 70ᵉ ou 71ᵉ degré de latitude.

Tandis que les efforts de nos dernières expéditions par terre et par mer, et ceux qu'ont faits les Russes du côté du cap des Glaces, ont beaucoup ajouté à la probabilité de l'existence de ce passage, l'espoir de le découvrir, malgré notre défaut de réussite dans ce voyage, n'a pas reçu peu d'encouragement. Que la mer soit quelquefois navigable le long des côtes septentrionales de l'Amérique, ce n'est plus une affaire de spéculations ou de conjectures, c'est un fait établi sur l'honneur et l'autorité de notre concitoyen distingué, le capitaine Franklin, et de ses braves compagnons. La vue seule des dessins qui accom-

pagnent la description qu'il a faite de leur navigation extraordinaire dans des canots, le long de ces rivages désolés, doit suffire pour inspirer, à ceux qui prennent quelque intérêt à une entreprise si souvent tentée et depuis si long-temps, un degré d'encouragement que ceux qui se livrent le plus facilement à l'espérance pouvaient à peine avoir éprouvé auparavant. Et quoiqu'il ne puisse y avoir de doute que les divers *changemens* de vent et de marée puissent *quelquefois pousser les glaces sur les côtes reconnues* par le capitaine Franklin, et les rendre inabordables, cependant l'étendue de de mer libre qu'il a vue prouve que les glaces ont un espace considérable pour se mouvoir; et je ne puis m'empêcher de croire avec pleine confiance qu'un vaisseau, arrivé une fois sur cette côte, pourrait, avec de la patience et de la persévérance, atteindre le but desiré.

« Le rapport des bâtimens russes qui ont été depuis peu jusqu'au cap des Glaces est également, relativement à l'état des glaces, aussi favorable que l'esprit le plus porté à se flatter puisse desirer; car la description qu'ils en font les peint semblables à celles à travers lesquelles nos vaisseaux ont déjà fait voile pendant des centaines de lieues, sans éprouver aucune avarie, et à travers lesquelles ils peuvent encore voguer de même sous la protection de la Providence. Quand

un corps de glace s'est une fois détaché de la terre, et qu'il a quelque espace pour s'en écarter, ce qui paraît arriver pendant l'été dans les environs du cap des Glaces, un vaisseau doit rarement désespérer de pouvoir vaincre cet obstacle, à moins que la saison ne soit trop avancée pour qu'il puisse profiter des ouvertures qui s'y font de temps en temps.

« Des rapports aussi favorables que ceux dont nous venons de parler sur l'état des glaces pendant l'été, près des côtes centrales et occidentales de l'Amérique septentrionale, se réunissaient certainement pour faire envisager sous un nouveau point de vue l'entreprise dont nous venons de nous occuper. En les rapprochant des efforts infructueux que viennent de faire *la Furie* et *l'Hécla*, pour pénétrer dans la mer polaire, il paraît que la principale difficulté à vaincre est du côté de l'orient, c'est-à-dire, de l'Océan Atlantique. Il devient donc plus intéressant que jamais de déterminer quelle route doit suivre un navire pour arriver à la partie des côtes récemment découvertes et reconnues par le capitaine Franklin.

« L'opinion que j'ai déja émise sur les avantages que procure *une continuité de terres* pour naviguer dans les mers polaires, s'est considérablement fortifiée par l'expérience que j'ai acquise pendant les trois dernières saisons; et je suis plus

que jamais confirmé dans la croyance que le seul moyen qui présente à un vaisseau une apparence probable de succès pour pénétrer à une distance considérable, est d'épier les ouvertures que les vents et la marée pratiquent, de temps en temps, entre un corps de glaces détaché et mobile, et une continuité de côtes qui s'étendent dans la direction qu'il désire suivre. J'en parle ici uniquement pour faire remarquer que, quelque infructueux qu'aient été nos derniers efforts, il est hors de doute qu'ils furent dirigés vers le point convenable, et qu'avec le peu de renseignemens géographiques que nous possédions alors nulle autre route que celle désignée dans mes instructions n'aurait pu être suivie avec un espoir raisonnable de succès.

« Cependant des circonstances qu'aucun calcul préalable ne pouvait prévoir se réunirent pour opposer une barrière insurmontable à notre entrée dans la mer Pacifique par la route que nous suivions, et nous empêchèrent d'atteindre la côte septentrionale de l'Amérique, le long de laquelle nous aurions ensuite navigué. L'état des glaces pendant deux étés successifs dans le détroit de la Furie et de l'Hécla, semble indiquer que cet obstacle tient aux localités plutôt qu'aux saisons, car le phénomène de deux hivers consécutifs d'une rigueur excessive est un événement extrê-

mement rare. Il est plus que probable que les obstacles qui arrêtèrent définitivement notre navigation dans ce détroit doit s'attribuer principalement au courant dirigé vers l'est que nous y trouvâmes, et qui coïncide avec celui qu'observèrent à l'ouest le capitaine Franklin et les navigateurs russes. Ce courant, en se dirigeant vers l'entrée occidentale de ce détroit, produit sans doute l'effet d'y accumuler les glaces de ce côté, de manière à empêcher qu'un vaisseau puisse en sortir dans cette direction; et, d'après ce raisonnement, je ne puis m'empêcher de croire que la navigation de ce détroit doit être rarement praticable, si elle l'est jamais.

« Les côtes septentrionales du continent nous étant ainsi inévitablement fermées de ce côté, il reste à examiner quelle autre ouverture offre le plus de chances pour en approcher de plus près; car, à mon avis, il faut bien se garder de perdre de vue le principe de suivre les côtes quand on peut s'en approcher. Il n'existe pas d'ouverture *connue* qui semble aussi favorable à ce dessein que le détroit du Prince-Régent (1). Ceci me

---

(1) Découvert par le capitaine Parry dans son avant-dernier voyage. C'est un embranchement du détroit de Lancastre dans la baie de Baffin. Le capitaine Parry n'en

conduit à observer que, si nous eussions réussi à entrer dans la mer Polaire par le détroit de la Furie et de l'Hécla, les renseignemens géographiques que nous avions obtenus des Esquimaux, et auxquels je crois qu'on peut accorder la plus grande confiance, m'auraient probablement déterminé à ne pas suivre strictement à la lettre la teneur de mes instructions, et à tenter le passage en traversant le haut de la grande baie située au sud-ouest de la péninsule de Melville, au *lieu* de suivre les détours probablement très nombreux des côtes du continent. Dans le fait, je crois que j'avais obéi à l'esprit de mes instructions, en ce qui concerne la reconnaissance des côtes de l'Amérique, du moment que j'avais découvert le détroit qui les termine vers le nord, et que, si j'avais été assez heureux pour pénétrer dans la mer Polaire, mon devoir *alors* était de marcher à l'ouest par le plus court chemin. N'étant donc plus nécessaire de suivre le continent sur la côte occidentale de la péninsule de Melville, il paraît fort peu important que la pro-

---

a reconnu alors que l'entrée, parce que, d'après ses instructions, il devait s'avancer, autant que possible, vers l'ouest; et que l'autre embranchement qu'il suivit y conduisait plus directement.

chaine tentative soit faite en partant du cap Kater, qui est presque au bout du détroit du Prince-Régent; ou du cap Englefield, à l'extrémité occidentale du détroit de la Furie et de l'Hécla. La chance de succès est même plus grande en faveur du premier de ces deux points, tant parce que la distance du cap Kater au cap Turnagain du capitaine Franklin est plus courte, et n'excède pas quatre cent cinquante milles, que parce qu'il est probable, comme je l'ai déjà dit, que les glaces sont presque toujours portées vers l'entrée occidentale du détroit de la Furie et de l'Hécla par le courant qui vient de l'ouest. La vue que nous obtînmes en 1819, dans la partie méridionale du détroit du Prince-Régent, n'était pas très encourageante à la vérité, relativement à l'état des glaces en ce moment; mais nos affaires nous appelant alors d'un autre côté, nous ne restâmes que quelques heures en cet endroit, et par conséquent nous ne pûmes juger des changemens que les vents et la marée pouvaient opérer en notre faveur. Il est pourtant certain que les glaces étaient détachées du rivage et en mouvement, et dans ce cas on peut toujours se flatter de devoir au hasard quelque ouverture favorable.

« En calculant les probabilités de succès dans cette tentative, je ne dois pas oublier de remar-

quer ici que la difficulté de donner une opinion très prononcée sur ce sujet vient, non pas seulement de l'incertitude qui accompagne généralement un genre de navigation d'une nature aussi précaire que celui auquel nous nous sommes accoutumés depuis quelques années; mais de ce que l'expérience que nous avons récemment acquise n'offre rien qui puisse se considérer comme y étant parfaitement analogue. Pénétrer dans un corps de glaces dont l'étendue est aussi *grande qu'incertaine*, sans aucune terre *qui puisse s'étendre* dans la direction *qu'on veut suivre*, est une entreprise d'un genre tout différent de toutes celles qu'on a tentées jusqu'ici avec succès. Il est vrai qu'en 1819 *l'Hécla* et le *Griper* traversèrent la barrière de glaces qui occupait un espace de quatre-vingt-dix milles au centre de la baie de Baffin, et réussirent à entrer dans une mer libre à la hauteur du détroit de Sir James Lancastre, et que depuis ce temps nombre de bâtimens baleiniers en ont fait autant: mais cette distance n'est rien en comparaison de celle que des vaisseaux auraient à parcourir depuis l'extrémité du détroit du Prince-Régent jusqu'à quelque partie que ce soit du canal navigable découvert par le capitaine Franklin, et que leur but serait d'atteindre. Il n'est pourtant pas invraisemblable qu'on puisse découvrir dans cet intervalle

quelques terres intermédiaires qui faciliteraient la marche d'un vaisseau vers le sud-ouest, et qu'à force de patience et de persévérance, on réussisse à gagner les côtes du continent, où l'on peut espérer qu'on ne trouverait que les difficultés *ordinaires* de ce genre de navigation. Il est possible en même temps que, dans une aussi vaste étendue de mer, on rencontre des canaux d'eau dégagée de glaces qui aident un navire à s'avancer vers l'ouest.

Il paraît donc que la principale difficulté qu'on doive prévoir pour réussir à effectuer ce passage consistera à conduire les vaisseaux vers cette partie du continent où nous savons, d'après les meilleures autorités, que la mer est navigable. Je me flatte que les efforts des deux expéditions qui ont eu lieu dernièrement sous mes ordres ont eu du moins le résultat utile de démontrer en quels lieux ce passage *ne peut s'effectuer;* et, par conséquent, de réduire dans des limites plus étroites la question de savoir où l'on doit le chercher. En mettant ce sujet sous le point de vue qui précède, ce que je ne fais pas sans beaucoup de défiance, mon intention n'est pas de créer des difficultés ou de les exagérer; mais de suggérer, autant que j'en suis capable, les moyens de les surmonter. Quant à moi, je n'ai jamais

compté avec plus de confiance que je ne le fais à présent sur le succès définitif de l'entreprise qui m'a été confiée dernièrement ; et je ne puis m'empêcher d'espérer encore que l'Angleterre est destinée à réussir dans un projet qui, depuis des siècles, a attiré son attention, et excité l'intérêt de toutes les nations civilisées. »

Nous ne pouvons quitter la plume sans ajouter ici qu'au moment *où nous terminons* cet ouvrage une *nouvelle* expédition vient de partir d'Angleterre, non seulement pour chercher le passage pouvant conduire de l'Océan Atlantique à la mer Pacifique; mais encore pour compléter, s'il est possible, la reconnaissance de toutes les côtes septentrionales de l'Amérique. Le capitaine Parry, ayant deux vaisseaux sous ses ordres, va se rendre dans la baie de Baffin, entrer dans le détroit de Lancastre; tâcher de pénétrer dans la mer Polaire, en traversant le détroit du Prince-Régent, de gagner ensuite les côtes de l'Amérique, et de les suivre jusqu'au détroit de Behring. Le capitaine Lyon, commandant un autre navire, tâchera de compléter la reconnaissance des côtes du nord-est de l'Amérique, depuis le dernier point reconnu dans ce dernier voyage jusqu'au cap du Retour ou Turnagain, où le capitaine Franklin

a terminé ses découvertes ; ce qu'il fera, soit avec son navire, soit sur des chaloupes, soit même à pied. Enfin le capitaine Franklin, accompagné du docteur Richardson, doit se rendre par les établissemens de la baie d'Hudson à l'embouchure de la rivière de Mackensie. Là, ils se sépareront pour reconnaître, le premier les côtes à l'ouest jusqu'au cap des Glaces, le second celles à l'orient jusqu'à la rivière des Mines de Cuivre. Si toutes ces expéditions réussissent, il ne manquera plus rien aux connaissances géographiques sur le nord du nouveau monde.

FIN.





